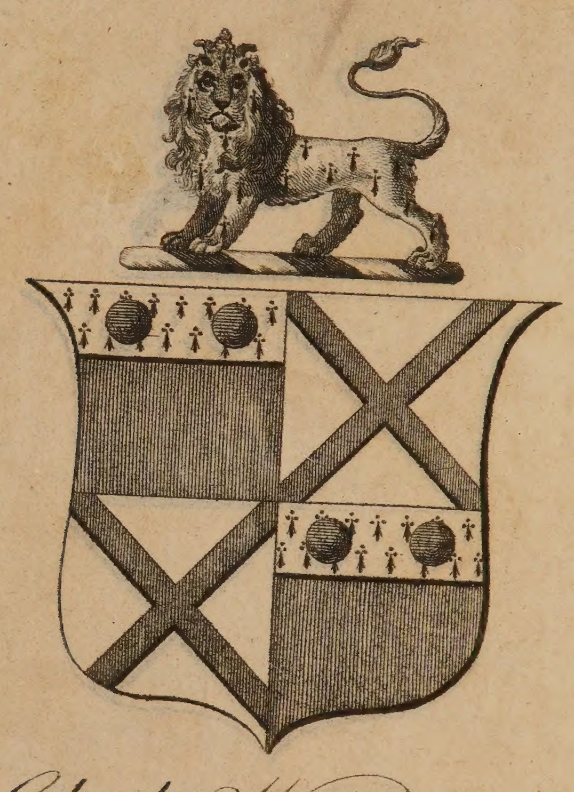




Charles Walmesley,
Westwood.



La Vigne
plantée dans les Gaules.

*Vopiscus
dans la vie de Probus.*

LE SPECTACLE DE LA NATURE, *OU* ENTRETIENS SUR LES PARTICULARITÉS DE L'HISTOIRE NATURELLE,

Qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes-Gens curieux, & à leur former l'esprit.

TOME SECOND.

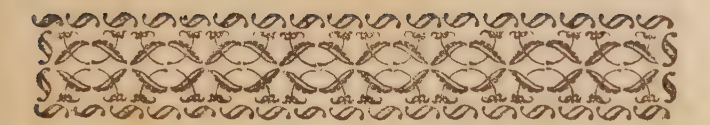
PREMIERE PARTIE.

Contenant ce qui regarde le dehors & l'Intérieur de la terre.



A UTRECHT,
Chez ETIENNE NEAULME.

M DCC XXXV.



PREFACE.

DANS le deſſein d'exercer l'eſprit des Jeunes-Gens ſur des matiéres amuſantes, & de faire ſervir l'attrait du plaiſir à les rendre attentifs aux merveilles de la Providence, nous avons employé le premier Tome de cet ouvrage, à faire la revûe de la plûpart des animaux dont elle a peuplé en notre faveur, les différentes parties de la nature. Nous avons enſuite entamé la matiére des plantes qui ſont pour nous une autre ſource de ſecours & d'agrémens. Mais nous nous ſommes contentés d'en entrevoir la ſtructure générale, & d'en effleurer fort légérement les eſpéces les plus eſtimables. Il n'étoit pas tems d'en dire plus ſur un ſi vaſte ſujet. Laiſſant donc aux Savans le ſoin de former des écrits Savans par des diviſions exactes, & par des traités qui embraſſent tout, nous avons crû nous rendre plus utiles aux jeunes Lecteurs que nous

avons en vûe, en leur épargnant toutes les questions épineuses, & en choisissant dans les meilleurs livres d'histoire naturelle, ce qui étoit propre à intéresser leur curiosité.

Sans négliger ce moyen toûjours sûr, nous nous proposons d'en mettre un autre en œuvre; c'est de les intéresser par la reconnoissance. Ce moyen n'est pas moins propre à les toucher que le premier: & il a cet avantage sur l'autre, qu'allant également à former la raison, il tend encore plus directement à former le cœur, & à faire germer les premiers sentimens de l'homme de bien.

Il n'y a aucun de nos Lecteurs qui ne souhaite naturellement d'être riche, distingué, puissant, heureux. Cet ouvrage leur découvre une foule de richesses, & de libéralités dont les dehors & les dedans de la terre ont été remplis en leur faveur, & une souveraineté très-réele & très-honorable qu'ils y exercent conjointement. Mais avant que de commencer la revûe de tous ces biens, il est à propos de détruire une idée fausse que nous nous faisons presque tous de notre état, dont nous ne sentons ni la dignité, ni les avantages.

Nous ſommes communément fort jaloux & fort fiers de cette petite portion de biens que nous pouvons poſſéder en propre: au lieu que nous n'avons que des idées baſſes & languiſſantes de ce que nous poſſédons en commun. Nous croyons ne rien avoir que ce qui nous eſt acquis dans ce petit coin du monde auquel nous ſommes attachés, & nous regardons tout le reſte de l'Univers comme perdu pour nous, parce que nous n'y avons part qu'avec la ſociété de tous les hommes. Mais ce n'eſt point un bout de terre qui fait notre domaine: c'eſt toute la nature. Notre héritage ne nous fournit qu'une petite partie des choſes dont nous avons beſoin, c'eſt la terre entiére qui nous les donne. C'eſt donc de toute la terre que nous ſommes Rois: & bien-loin que la Société nous dépouille de notre Souveraineté, c'eſt cette Société qui nous en aſſure la jouiſſance.

Pour nous en convaincre, entrons un moment dans une ſolitude profonde: rompons avec le genre humain, eſſayons de poſſéder notre patrimoine à l'écart, & d'y regner ſans concurrens. Réduits à nos ſeuls

bras, destitués d'avis & de supports, de voitures & d'instrumens, c'est une nécessité que nous manquions de tout. La terre aussi-tôt se hérisse autour de nous de chardons & de ronces. C'est pour d'autres qu'elle prodigue ses fleurs & ses fruits. C'est pour d'autres que les rosées tombent du ciel, que les campagnes se couvrent de moissons, que les riviéres coulent, que les climats varient leurs productions, que toute la nature est animée. Avec la société nous perdons la communication de tous ces secours, & nous ne les recouvrons qu'en y rentrant.

Pour qui en effet ouvre-t-on les ports, les marchés, & les places publiques? Pour qui les grandes routes ont-elles été allignées & affermies? Pour qui les ponts unissent-ils les deux bords des rivières? Pour qui les barques & les voitures publiques partent-elles à des heures réglées? Pour qui les vaisseaux fendent-ils les flots? Pour qui les productions de tous les climats sont-elles portées par tout? Il est visible que c'est pour chacun de nous. Toute la terre est donc à notre service, & bien-loin que les hommes nous en ôtent ni l'usage, ni la pro-

priété par la communauté, c'eſt au contraire cette communauté qui nous mèt en poſſeſſion & dans l'éxercice de tous nos droits.

Puiſque l'habitant du monde en eſt auſſi le Souverain, il eſt juſte qu'il reconnoiſſe une fois les dehors & les dedans de ſa demeure; qu'il aille faire le tour de ſon domaine; & qu'il prenne connoiſſance de ce qui eſt ſoûmis à ſon pouvoir & à ſon gouvernement.

Pour faire la revûe de tous nos biens ſans fatigue, comme ſans confuſion, nous ſuivrons l'ordre aiſé & agréable qu'ils tiennent dans la nature. Nous nous promènerons ſucceſſivement dans tous les lieux qui les raſſemblent. Nous commencerons donc par les productions que la terre nous offre dans nos propres demeures, c'eſt-à-dire par les fleurs & par la verdure de nos jardins. Quoi! vous débutez, dira-t-on, par ce qui n'eſt qu'un amuſement? Mais c'eſt le premier objèt que la nature mèt ſous nos yeux. Le Spectateur de la nature n'arrange rien: il trouve tout arrangé, & nous n'avons qu'à ſuivre. Après nos parterres & nos boſquets, nous trouverons nos potagers, & *Tome II.*

nos jardins fruitiers. Pour n'y être pas embaraſſés de nos propres richeſſes, nous nous bornerons par-tout à l'excellent, & au néceſſaire. Nous nous garderons bien de vouloir trouver tout dans un potager. Mais par le ſage retranchement du médiocre, & de l'inutile, nous parviendrons à faire enſorte qu'il répande ſes préſens ſur toute l'année, ſans laiſſer aucun vuide. De là nous pourons paſſer dans nos terres labourables, puis viſiter nos vignobles, & éxaminer les productions de ces deux fonds ſi importans, ſans perdre de vûe l'induſtrie avec laquelle l'homme ſait les mettre en œuvre, puiſque la façon nous en intéreſſe autant que la choſe même.

La vûe de nos bois nous rappelle enſuite à l'eſprit une foule de nouveaux avantages. Nous trouvons d'autres richeſſes dans nos prairies, d'autres au bord des rivières, & juſques ſur le ſommèt aride des montagnes. La nature donne plus dans un endroit, moins dans un autre : mais elle donne par tout. Nous la trouverons libérale juſques dans les landes.

De la revûe de tant de plantes

bienfaiſantes dont la terre eſt couverte, nous paſſerons à la conſidération des fontaines & des rivières dont elle eſt arroſée. Nous ſuivrons avec quelque ſoin le mouvement de ces eaux qui ont reçû ordre de balayer nos demeures, de fertiliſer nos plaines, de déſaltérer les animaux, de donner l'accroiſſement aux plantes, de fournir à nos tables des poiſſons d'un ſuc excellent, & de lier les différentes régions du monde par la facilité des tranſports réciproques. Nous tâcherons enſuite de découvrir l'origine de leur cours. En perçant dans les entrailles des montagnes & des plaines, nous pourons entrevoir la ſtructure merveilleuſe des réſervoirs qui contiennent les eaux. Nous obſerverons la deſtination des montagnes qui les raſſemblent, l'artifice des canaux qui les diſtribuent, la nature, l'uſage, & les productions du vaſte baſſin où elles ſe vont rendre. Nous riſquerons un eſſai ſur l'opération de l'air qui recommence ſans ceſſe à les pomper, & ſur la force mouvante qui les élève aſſez pour en pouvoir arroſer les montagnes mêmes, & les diſperſe ſuffiſamment, pour entretenir par une diſtilation

toûjours nouvelle, tant le cours des fleuves, que la verdure de la terre.

Après avoir parcouru ce qui nous a été donné de meilleur dans les dehors de notre globe, nous en irons visiter l'intérieur. Là, comme dans un vaste magasin, nous trouverons en réserve, pour tous nos besoins, différens sucs huileux, des sels féconds en mille effets, & des terres dont les secours se multiplient comme les propriètés. Nous descendrons enfin dans les carrières & dans les mines, où nous continuerons, comme dans ce qui précede, à remarquer le rapport que Dieu a mis entre son présent & notre besoin. Nous éxaminerons d'abord les pierres, & les métaux tels que la nature nous les donne, & ensuite les principaux usages que nous en savons faire.

Voilà nos richesses. La revûe en seroit bien frivole, si l'ostentation, ou la seule curiosité en étoit le motif. Elle doit être annoblie par une toute autre fin. Toutes ces richesses ne nous ont pas été données sans dessein : & la moindre chose que nous puissions faire en les recevant, est de connoître l'intention de notre Bienfaicteur.

Quoique la parole ſoit le principal moyen dont les hommes ſe ſervent pour s'expliquer entr'eux, ils s'entendent par bien d'autres ſignes. Mais il n'y a point de langage plus intelligible que celui des préſens. Lorſque nous recevons un vin délicieux, ou des étoffes brillantes d'un ami abſent, il ne nous faut ni écriture, ni meſſager pour comprendre ce qu'il nous veut dire : & plus le préſent eſt beau, plus nous ſommes flattés de la place honorable que nous tenons dans ſon cœur. Nous avons tous un ami auſſi bienfaiſant, que puiſſant, qui eſt l'Auteur de la nature. Il paroît abſent : mais il eſt ſans ceſſe occupé de nous, puiſqu'il nous donne ſans ceſſe. Il nous parle à chaque inſtant par des libéralités qui ſont inépuiſables, qui couvrent toute la terre, & qui n'y ſont que pour nous, puiſque ſi nous n'y étions pas, toutes ces richeſſes ſeroient ſans poſſeſſeurs, & ſans admirateurs. Il entretient ainſi avec nous le commerce d'une amitié toûjours tendre, & toûjours agiſſante. Comme ce langage eſt également clair, & touchant, il y auroit de la ſtupidité à ne pas l'entendre, & à n'y pas répondre. La

lettre qui finit le troisième tome de cet ouvrage, & que nous avons intitulée ; *L'usage du Spectacle de la Nature*, expose les intentions & la fin de tous ces présens que Dieu adresse aux hommes. On y explique les engagemens tacites que contractent ceux qui les reçoivent. On y donne, pour ainsi dire, les premiers élémens de la langue que Dieu nous parle, & dans laquelle nous devons lui répondre.

On ne trouvera donc pas ici ce qu'on peut appeller l'éloquence de la piété, & l'effusion de la reconnoissance. Nous nous proposons plus de faire sentir aux jeunes-gens ce qu'ils ont reçû, que de leur apprendre à remercier. Ce seroit avoir beaucoup gagné que de les bien convaincre de la tendre complaisance de Dieu pour eux, & d'avoir mis dans leur cœur les premiers motifs d'un juste retour. Le cœur leur apprendra le reste : il est le plus grand de tous les maîtres.

Nécessité de savoir les choses les plus communes.

Après le désir d'accoûtumer la jeunesse à reconnoître la voix & la volonté de Dieu dans tout ce qui tombe tous les jours sous nos yeux, nous n'avons rien eu plus a cœur

que de lui procurer la connoiſſance même des choſes de la vie les plus communes & les plus ordinaires. C'eſt un bonheur de trouver des maîtres qui puiſſent nous apprendre des choſes ſublimes, difficiles, rares. Mais on ſe plaint tous les jours de n'être pas au fait de celles qui ſont le plus d'uſage, & les Savans ſont peut être ceux qui ont le plus de ſujèt de ſe faire ce reproche.

On tient avec raiſon les jeunes-gens à l'écart pour ne les point diſtraire dans leur travail par une trop grande variété d'objets. Au ſortir de leurs études ils ſe livrent entiérement, ou à quelque ſcience qui eſt de leur choix, ou aux devoirs de l'état qu'ils embraſſent, & trop ſouvent à leurs plaiſirs. La vie ſe paſſe ainſi ſans connoître la plûpart des choſes qui en ſont le ſoûtien. D'ailleurs ces choſes ſont diſperſées, & il arrive rarement qu'on les aille chercher où elles ſe trouvent, ou qu'on les remarque quand elles ſe préſentent. Tel qui connoît les ormes de ſes avenues, ou qui a ſouvent vû l'érable & le chêne dans ſes bois, ne connoîtra ni le pin, ni le châtaigner. Celui qui a ſouvent remarqué le

tréfle dans ses prairies, ne connoît peut-être ni le sainfoin, ni la luzerne. L'un a vû les dehors d'un vaisseau: mais il n'en connoît pas l'arrangement intérieur. Celui qui a vû les vaisseaux du Havre, ou de Dieppe, ne sait pas quelle est la forme des galéres de la Méditérranée. Il peut donc y avoir un avantage considérable pour bien des lecteurs de trouver la plûpart des choses usuelles, & dont on parle tous les jours, rapprochées dans un ouvrage portatif, & rendu sensibles par le secours de la peinture.

C'est dans cette vûe que nous avons fait graver sur des desseins, la plûpart d'après nature, les fleurs les plus belles que les curieux cultivent par préférence; les divers arrangemens que nous donnons à nos parterres, à nos bosquets, & à nos terrains les plus irréguliers: ensuite les divers feuillages des arbres toûjours verds, & autres dont nous composons nos palissades & nos allées; les feuillages des bois de charpente, de charonage, de menuiserie & de chauffage que nous abbatons dans nos forêts; les pressoirs qui servent à exprimer le jus des raisins, des pom-

mes, & des olives; enfin les herbes les plus ſouhaitées dans nos prairies. A la ſuite de ces objets qu'on connoît ſi peu, quoi-qu'on les trouve par-tout, viennent ceux qui ont rapport aux riviéres, à la mer, & à l'intérieur de la terre. On trouvera d'abord la diſpoſition des couches de différentes matiéres qui s'étendent les unes ſur les autres dans le cœur des montagnes, & ſous les plaines; le cours que cette diſpoſition fait prendre aux eaux qui coulent ſous terre, ou dans les dehors; enſuite les poiſſons qui ne vivent que dans l'eau douce; ceux qui paſſent de la mer dans les riviéres, & les principales pêches. Après avoir raſſemblé ce que la mer a de plus curieux, comme ſont ſes poiſſons d'une figure éloignée de l'ordinaire, ſes plus belles eſpéces de coquillages, ſes principales plantes, & la pêche du corail, nous aurions crû en parlant des avantages de la navigation avoir omis un point fort peu connu, quoiqu'on en parle ſans ceſſe, ſi nous n'avions fait graver les dehors & les dedans d'un grand bâtiment de mer, d'une galère, & des plus petits vaiſſeaux, avec la maniére de les lancer à l'eau.

Les pierreries, les pierres, & les métaux ne pouvant tirer aucun ſecours de la gravure, comme on peut s'en convaincre en jettant les yeux ſur les magnifiques & inutilites planches du troiſiéme Tome de l'hiſtoire du Danube par M. le Comte de Marſilli, de toutes les ſingularités qu'on trouve ſous terre, nous avons crû ne devoir faire graver que les diverſes pétrifications, & les pierres figurées, parce que repréſentant des animaux, ou des plantes, elles deviennent reconnoiſſables, & que d'ailleurs elles donnent lieu à diverſes queſtions curieuſes. On trouvera l'explication des planches à la fin de chaque volume.

Pour rendre l'accès de toutes ces choſes aiſé & agréable, nous avons eu recours, autant qu'il a été poſſible, à des figures de grandeur naturelle, toûjours plus propres à fixer le ſouvenir de l'objèt que toutes les deſcriptions qu'on en pouroit faire. Qu'on parle à un jeune Lecteur de feuilles grêles, charnues, oblongues, ſinueuſes, laciniées: tous ces mots ſavans le déroutent, & convertiſſent ſon amuſement en une étude ſérieuſe. Montrez lui le feuillage de la

plante : il comprend ſur le champ la différence de l'orme au charme, & du tilleul au bouleau. Par la ſuite il les reconnoîtra ſans effort. Il dira en paſſant dans un bois, ou ſur une prairie : voilà du ſainfoin : voilà du tremble. Ceci eſt un chêne verd : cet arbre eſt un ſapin.

Toutes ces familles ont une livrée qui les rend d'abord réconnoiſſables. Les honnêtes gens qui en raiſonnent tous les jours, s'en tiennent pour les démêler à la figure du feuillage & de la graine. Nous pouvons bien nous en contenter ici, & ce n'eſt pas ſans deſſein que nous avons évité de ranger méthodiquement chaque plante dans la claſſe, dans le genre, & dans l'eſpéce où M. de Tournefort l'a placée. On auroit été effrayé de ces diſtributions de fleurs ſimples, & de fleurs compoſées ; de ſimples ſtériles, & de ſimples fécondes ; de compoſées monopétales, & de compoſées polypétales ; de monopétales réguliéres, ou ouvertes en cloche, en entonnoir, en roſette ; d'irrégulières, ou formées en maſque, en gueule, &c. Ces diviſions, & ſubdiviſions ſuivies de beaucoup d'autres ſont

eſtimables pour former un herbier, ou pour régler le dictionaire d'un botaniſte : mais comme elles auroient été ici extrémement déplacées, le reproche qu'on pouroit nous faire d'y avoir manqué, le ſeroit encore plus.

La plûpart des matières de ce ſecond tome, & une partie du troiſième étant de pratique plûtôt que de ſimple curioſité, dans la crainte de faire des mépriſes capables de nuire à mes Lecteurs, j'ai eu recours à M. Le Normand, Directeur du Potager de Verſailles, & à M. Bernard de Juſſieu, Démonſtrateur au Jardin Royal. J'ai trouvé dans la politeſſe & dans les lumières de ces Meſſieurs, toute l'attention & les ſecours dont j'avois beſoin. Ils ont bien voulu revoir tous les entretiens qui roulent ſur les plantes, & me mettre en état d'accuſer juſte. Cette remarque étoit doublement néceſſaire. Mes Lecteurs y trouvent leur intérêt, & j'y acquitte avec plaiſir ma ſincére reconnoiſſance.

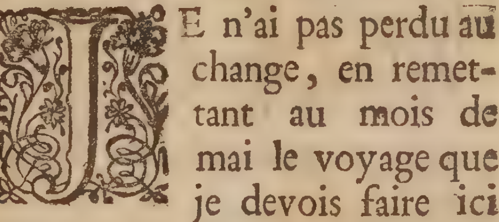


LE SPECTACLE DE LA NATURE.

LES FLEURS.

LA COMTESSE, LE PRIEUR, LE CHEVALIER.

PREMIER ENTRETIEN.

Le Chev. E n'ai pas perdu au change, en remettant au mois de mai le voyage que je devois faire ici en septembre : j'y trouve tout embelli.

LES FLEURS.

cher. Si nous en cueillons quelques-unes, nous leur reconnoîtrons de nouvelles perfections à mesure que nous les considererons de près. La plûpart d'entr'elles ne se bornent pas à contenter notre vûe par la beauté de leur arrangement & de leurs couleurs : elles s'emparent doucement de notre odorat par un parfum exquis : & après qu'elles ont rassasié nos sens d'une satisfaction innocente, l'esprit y découvre encore des merveilles qui le ravissent.

Premiere fin des Fleurs.

Si je veux suivre cette fleur dans sa naissance, dans ses progrès & dans ses suites, je trouve qu'elle a coûtume de paroître dans l'endroit où la graine se montrera ; & que par tout où la fleur manque, il n'y a point de graines à espérer. Les arbres des forêts, les arbres fruitiers, les légumes & les herbes des champs se couvrent tous les ans de fleurs plus ou moins éclatantes, pour étaler ensuite un fruit ou une graine, qui communément ne manque à se former que quand la fleur elle-même n'a pû s'épanouir ou être suffisamment conservée. Je cherche le rapport qu'il y a de la fleur à la graine : & en examinant de près la structure de chaque fleur, j'y trouve toûjours un ou plusieurs étuis destinés à loger ces graines. J'y apperçois des étamines qui soûtien-

nent, aux environs de cet étui, plusieurs paquets de poussieres qui y tombent de toute-part. Le tout est environné d'un calice ou d'un manteau qui s'ouvre & se ferme avec une sorte de précaution, selon la disposition de l'air. Tous ces rapports me parlent & m'instruisent. Je ne puis douter enfin que ces piéces disposées avec tant d'artifice & de régularité, & qui se séchent autour de l'étui quand la graine y est formée, ne contribuent à la génération de cette graine. Je découvre ainsi la premiere destination des fleurs. Dieu en accordant à l'homme la verdure de la terre, a perpétué son présent pour tous les siécles par la commission qu'il a donnée aux fleurs de renouveller chaque plante d'année en année, en y rendant la graine féconde.

LES FLEURS.

Le Chev. Voila une fonction bien noble: mais si elles sont faites pour rendre la graine feconde, pourra-t-on dire encore qu'elles sont faites pour notre plaisir?

Le Pr. Cette importante & premiere destination de procurer l'immortalité aux plantes n'en empêche pas une seconde qui est de récréer la vûe de l'homme. Dieu a voulu en créant les fleurs joindre les délices à l'utilité. S'il ne les avoit destinées toutes qu'à fournir à chaque plante un

Seconde fin des Plantes.

Les Fleurs.

germe réproductif, il ne les auroit pas relevées la plûpart par des formes si gracieuses & par des couleurs si touchantes. Il en eut été comme des racines qui étant destinées à servir la plante dans l'obscurité, n'ont été pourvûes d'aucune parure: au lieu que la main qui a formé les fleurs semble avoir pris plaisir à les découper & à les peindre la plûpart de la maniére la plus propre à réjouir la vûe de l'homme & à décorer son séjour.

La Comt. Nous pouvons aujourd'hui nous occuper moins de cette admirable structure des fleurs qui produit des effets si utiles: nous nous en sommes suffisamment entretenus autrefois. Arrêtons-nous plus particulièrement au plaisir qu'elles sont chargées de nous procurer.

Tom. 1. *Entr.* 14.

Il y a d'abord un très-grand nombre de fleurs qui ne paroissent avoir d'autre emploi sur la terre que de présenter à l'homme un bouquet, & tandis que les autres lui préparent un fruit, dont il fera usage après la fleur, celles-là ne lui sont rien moins qu'indifférentes, quoiqu'il ne leur connoisse d'autre mérite que celui de plaire: mais elles se présentent à lui les unes & les autres avec un si grand air de bienséance & de propreté, qu'il est aisé de voir qu'elles viennent toutes lui faire leur cour.

Le Pr. A peine pourroit-on croire jusqu'où a été portée l'attention de réjouir l'homme par la beauté & par la multitude des fleurs. La multitude en tient du prodige : on croiroit qu'elles ont reçu ordre de naître sous ses pas : nulle partie dans la nature qui ne lui en offre tour à tour : elles naissent au haut des arbres & sur l'herbe qui rampe : elles embellissent les vallées & les montagnes : les prairies en sont émaillées, il les cueille au bord des bois & jusques dans les déserts, la terre est un jardin qui en est tout couvert : & afin que l'homme ne soit point privé de cette vûe délicieuse lorsqu'il se renferme dans les bornes étroites de sa demeure, elles semblent vouloir la lui rendre plus aimable, en se réunissant dans son parterre & en s'y plaisant plus qu'ailleurs

LES FLEURS.

Multitude des Fleurs.

La Comt. Ne diroit-on pas que les plus belles au moins, séparées du vulgaire des fleurs, pour former une ambassade brillante, viennent rendre hommage à leur Seigneur, & saluer par députés le Roi de la nature ?

Le Pr. Il est exactement vrai que la beauté des fleurs ne tend qu'à inspirer la joie, & que les plus belles, après bien des épreuves, ne se sont trouvé propres qu'à repaître nos yeux. Aussi la vûe en est-elle

Beauté des Fleurs.

LES FLEURS.

ſi touchante & le pouvoir ſi ſûr, que la plûpart des arts, qui veulent plaire, ne croient jamais mieux réuſſir qu'en empruntant leurs ſecours. La ſculpture les imite dans ſes ornemens les plus legers. L'architecture embellit ſouvent de feuillages & de feſtons les colonnes & les faces trop nuës de ſes édifices. Les plus riches broderies ne ſont gueres que des feuillages & des fleurs. Les plus magnifiques étoffes en ſont toutes parſemées: & on les trouve belles à proportion qu'elles approchent de la vivacité des fleurs naturelles.

Celles-ci ont été de tout tems le ſymbole ou marque de la joie: elles étoient autrefois la parure inſéparable des feſtins, & elles ſe montrent encore avec applaudiſſement ſur la fin de nos repas lorſqu'elles viennent avec le fruit ranimer la fête qui commence à languir. Elles ſont tellement faites pour les réjouiſſances, qu'on les trouve incompatibles avec le deuil. La bienſéance, inſtruite par la nature, les écarte de tous les lieux où régne la douleur & les larmes.

La Comt. Au contraire les fêtes de la campagne ne ſe paſſent point ſans guirlandes. Les fêtes des perſonnes polies commencent par une fleur: ſi l'hyver la

refuse, l'art sait la contrefaire. Une jeune épouse, magnifiquement parée au jour de ses nôces, croiroit qu'il manque une partie nécessaire à sa parure, si elle n'y ajoûtoit un bouquet. Une Reine même dans les plus grandes solemnités, quoique chargée des pierreries de la couronne, ne dédaigne pas cet ornement champêtre. La grandeur & la majesté ne lui suffisent point: elle aime à y joindre par le moyen des fleurs un air de douceur & de gayeté. LES FLEURS.

Le Pr. La religion elle-même, quoique si recueillie, si simple, si ennemie d'un appareil théatral, qui seroit plus propre à dissiper le cœur qu'à l'occuper des saints mysteres ou de ses propres besoins, ne laisse pas dans certains jours de fête de permettre l'usage des rameaux, des bouquets, & des chapeaux de fleurs.

Le Chev. Il n'y a personne qui ne soit touché de la beauté des fleurs: c'est bien dommage que nous les perdions si vîte.

La Comt. Il est vrai que l'on pourroit dire de chaque fleur en particulier ce qu'on a dit d'une autre beauté:

. . . . Les plus belles choses *Malherbe.*
Ont le pire destin:
Elle a vêcu ce que vivent le roses,
L'espace d'un matin.

LES FLEURS.

Succession des Fleurs.

Mais la plûpart des fleurs étant chargées de parer la demeure de l'homme, au moins pour un tems, elles se gardent bien de s'y montrer toutes de compagnie, ni dans une même saison: elles sont de service auprès de lui tour à tour: elles conviennent entr'elles pour embellir les différentes saisons, & se succedent sans laisser aucun vuide: rarement se plaint-on de leur absence quand elles sont de quartier.

Variété des Fleurs dans chaque saison.

Le Pr. Les fleurs par cette succession nous donnent une magnifique fête composée de décorations qui se suivent dans un ordre réglé. Les hépatiques, les primeveres, les violettes, les jacintes, les oreilles d'ours, les muguets, les narcisses, les anémones, nous donnent, pour ainsi dire, le premier acte.

Celles-là disparoissent pour la plûpart pour faire place aux couronnes impériales, aux lilas, aux iris, aux tulippes, aux jonquilles, aux renoncules, & à toutes les fleurs qui couronnent à présent ce parterre. Dans le lointain les arbres fruitiers mélangent les couleurs les plus tendres avec la verdure naissante, & relevent de toutes parts la garniture du parterre.

Vous voyez en même tems monter le feuillage des rosiers, des lys, des juliennes, des giroflées, des boutons d'or, des

tlaſpis, des pavots & des œillets : leurs tiges & leurs boutons ſe fortifient par des accroiſſemens inſenſibles, c'eſt-là que ſe font les préparatifs des parures de l'été. LES FLEURS.

L'automne enſuite étalera les pyramidales, les balſamines, les tourneſols, les tubéreuſes, les amarantes, les œillets d'Inde, les colchiques, les tricolors, & cent autres eſpeces. La fête continue ſans interruption : celui qui y préſide offre toûjours du nouveau, & prévient par d'agréables changemens les dégouts inſéparables de l'uniformité.

L'hyver ramenant les frimats & les brouillards, baiſſe enfin ſon noir rideau ſur la nature & nous en dérobe le ſpectacle : mais en nous faiſant ſouhaiter le retour de la verdure & des fleurs, il procure quelque repos à la terre épuiſée par tant de productions.

La Comt. Nous ſommes ſi ſenſibles à la beauté des fleurs, que nous avons appris à nous les donner malgré l'hyver. Nous ſauvons les débris de l'automne, & nous parvenons ſouvent à faire éclore des fleurs printanieres ſans attendre le retour des zéphirs toûjours trop lents à revènir. Les tubéreuſes, les immortelles, les géranions & d'autres fleurs bien gouvernées peuvent ne paroître que fort tard : on les fait durer

LES FLEURS.

avec le sédon, jusqu'à ce que le laurier-thin fleurisse dans nos appartemens à l'abri de la bise. Les anémones & les violettes aidées de la moindre chaleur, les jacintes & les narcisses mises à un air chaud & dans un peu d'eau qu'on renouvelle tous les jours couronnent nos cheminées dans les mois les plus tristes: nous rapprochons ainsi l'automne & le printems, ils semblent se donner la main.

Le Pr. Ce n'est pas seulement d'une saison à l'autre que les fleurs se diversifient: celles-mêmes qui paroissent ensemble dans chaque saison ont une variété de formes qui démontrent & l'invention inépuisable de l'Ouvrier, & l'intention qu'il a eüe de multiplier les embellissemens de notre demeure. Il est impossible de nombrer les différens plans sur lesquels toutes les especes de fleurs ont été faites, sans qu'aucun de ces plans soit la répétition ou la copie d'un autre. Tout est original & particulier à chaque espece: elles différent entr'elles par la découpure des pétales *, par la légèreté des dentelles ou des franges qui les bordent, par la disposition des étamines qui accompagnent le cœur, par la structure du calice qui réunit toutes ces pieces, par la taille des tiges

* Les feuilles qui composent le vase de la fleur.

qui les soûtiennent, par la forme de la fanne, c'est-à-dire, du feuillage verd qui les environne, sur-tout enfin par les couleurs, & par les airs qui leur sont propres. Arrêtons-nous un moment à la beauté qui résulte de l'assemblage de tant de riches couleurs. LES FLEURS.

Je ne sais à quoi les fleurs gagnent le plus, ou à être vûes ensemble, ou à être considérées séparément. Ensemble, elles forment un assortiment où tout est d'accord. Rien n'y paroît rude, mal placé, ou tranchant. * Il résulte du concours de toutes ces couleurs une sorte d'armonie fort variée, dont l'œil est parfaitement satisfait. Prises séparément, il n'y en a aucune qui ne se fasse valoir par un agrément qui lui est propre, & qui n'ait, pour ainsi dire, son mérite personnel. Cueillons à l'avanture la premiere qui nous tombera sous la main. C'est une des dernières anémones panachées. Elle m'offre seule ce que j'ai admiré dans le parterre entièr. J'y apperçois des couleurs toutes différentes, & des nuances de ces mêmes couleurs qui s'affoiblissent par dégrés, se fondent sans rudesse les unes Les Couleurs.

* On appelle couleurs tranchantes celles qui sont tout-à-fait opposées, & dont l'union est dure : tel est l'assemblage du noir & du blanc, du rouge & du jaune.

Les Fleurs.

dans les autres, & vont ſe noyer imperceptiblement dans les teintes voiſines. La tulippe au contraire coupe ſa couleur par un panache * nettement diſtingué: & l'oppoſition marquée qu'elle met entre l'un & l'autre, reléve encore le brillant & la vivacité de tous les deux.

La forme des Fleurs.

Si la ſageſſe divine s'eſt jouée dans la diſtribution des couleurs dont les fleurs ſont parées; quel nouvel agrément n'a-t-elle pas mis dans l'air & la figure qu'elle a donnés à chacune d'elles? Voyez d'un coup d'œil toutes les fleurs qui rempliſſent les piéces de ce parterre. Les unes s'élevent avec un port plein de dignité & de grandeur. D'autres ſans faſte & ſans étalage attirent les yeux par la régularité de leurs traits. Quelle nobleſſe ſe fait ſentir dans le maintien de ces tulippes! Quelle élégance & quelle ſimétrie dans les piramides ſur leſquelles paroîtront bien-tôt les lis! Au pié de ces fleurs majeſtueuſes, j'apperçois une penſée. Celle-ci ne s'annonce point: on croiroit qu'elle a peur de paroître. De loin elle promet peu: de près elle nous réjouit par une douce odeur & par des graces ſingulières.

Eloge de la Penſée.

La Comt. Vous me faites plaiſir de l'avoir démêlée dans ſon obſcurité. C'eſt

* Grandes rayes qui traverſent les feuilles de la tulippe.

ma fleur favorite : non-ſeulement parce qu'elle eſt de toutes les ſaiſons, & toûjours prête à remplacer les autres fleurs qui nous manquent ; mais parce que rien n'égale la fineſſe de ſon étoffe, ni le vermeil de ſa pourpre. Le plus beau velours rapproché de celui-ci, n'eſt plus qu'un tiſſu groſſier : c'eſt un ſac ou un cilice.

LES FLEURS.

Le Chev. Il eſt vrai que nos étoffes ne ſont, ni auſſi douces, ni auſſi brillantes que les fleurs : mais elles ont un avantage que les fleurs n'ont point. Elles changent : on en invente de nouvelles. Au lieu que les fleurs ſont toûjours les mêmes. Il y a tant de plaiſir à changer !

Uniformité des Fleurs.

La Comt. C'eſt un plaiſir que nous avons grand ſoin de nous donner dans tout ce que nous faiſons. Habits, meubles, muſique, langage, façon de bâtir, toutes nos inventions ſont dans un mouvement perpétuel : on ne s'y fixe à rien : une mode en chaſſe une autre, & nos plus beaux ouvrages ne ſont ſûrs de plaire, ni dans cent ans, ni à cent lieues d'ici. Nous tournons & retournons les mêmes choſes en cent façons. Enfin, après bien des réformes, nous nous trouvons auſſi incertains, & auſſi peu avancés que le premier jour. Il en eſt bien autrement de l'habillement des fleurs : l'étoffe, la cou-

Les Fleurs.

leur, la taille, tout en eſt toûjours le même, à quelques mouchetures près, qui peuvent varier dans un petit nombre, & tout en plaît toûjours. On n'eſt tenté, ni d'y ajoûter, ni d'y retrancher: ce ſeroit tout perdre, & le modéle en eſt ſi beau qu'on ne s'aviſe pas même d'y rien ſouhaiter de plus. Les roſes n'ont point changé depuis le commencement du monde, & depuis le commencement du monde les roſes ont toûjours plû.

Le Pr. Voilà donc des beautés qui, ſans apprêts, ſans recherches, & avec une extrême ſimplicité, ont atteint à la perfection, & ſont fixées au vrai.

La Comt. D'où peut naître la vraie différence de la beauté ſi conſtante des productions naturelles, d'avec la beauté ſi changeante, & ſi paſſagère des productions humaines.

Source du beau.

Le Pr Il ne faut pas être ſurpris ſi les hommes ſont bornés, ſtériles & peu arrêtés dans leurs inventions: ils ne vont qu'à tâtons dans la découverte du beau. Cette matiere qu'ils taillent en mille & mille façons pour ſe faire des maiſons des meubles & des habits, n'eſt pas leur ouvrage. Ils n'en connoiſſent pas même le fond: elle les contredit ſouvent: elle ſe détruit, ou plûtôt ſe dérange dans

leurs mains. Ils cherchent à la remettre en œuvre d'une façon qui leur promette plus de ſuccès, mais la forme qu'ils lui rendent fait naître de nouveaux inconvéniens, & de nouveaux dégoûts. LES FLEURS.

On voit tout le contraire dans les ouvrages de Dieu. Tout ce qu'il a fait a une beauté déterminée & perſévérante. Sa volonté fait la regle du beau. Ce qu'il a fait une fois ne change plus, & plaît toûjours. On ſent qu'il eſt le maître de la nature, & qu'il la tourne à ſon gré. Cette matiere ſouple & promte à exécuter ſes ordres, prend toutes les formes qu'il ſouhaite, & produit à coup ſûr les effets qu'il a voulu. Il y imprime ſelon ſon bon plaiſir les caracteres les plus marquées, & les plus oppoſés. Il met ſur la face du lion, du tigre & du léopard un aſſemblage de traits fiers, des linéamens terribles qui portent l'épouvante dans les ames les plus fermes. Mais quand cette main ſavante tire de la même matiere les fleurs qu'il deſtine à réjouir notre vûe, il les taille d'une autre façon. Il leur donne une forme élégante & légère : il y répand la douceur & les attraits : il y peint des caracteres aimables, dont la ſeule vûe inſpire la joie : & au lieu qu'il relégue bien loin de l'homme les figures effrayantes, en les chaſſant

dans les bois & dans les déserts, il verse au contraire à pleines mains la verdure & les fleurs dans nos campagnes, dans nos prairies, dans nos jardins, & tout autour de nous. L'homme se voit ainsi environné d'objets, qui ne se montrent à lui, que pour le consoler dans son travail, en lui offrant par tout des plaisirs, qui l'amusent sans le corrompre.

La Comt. Les fleurs son tellement destinées à parer la terre par leurs brillantes couleurs, que la plûpart pour rendre la fête plus belle, répandent de toute-part une odeur dont l'air se trouve parfumé, Il semble même qu'elles prennent à tâche de conserver particulierement cette odeur pour le soir & pour le matin, où la promenade est plus agréable : au lieu qu'elles ont assez peu d'odeur durant la chaleur du jour, lorsque nous les visitons le moins. Les fleurs ont-elles de l'intelligence pour nous servir si obligeamment ?

Odeur des Fleurs.

Le Pr. Il se fait de la séve des fleurs une transpiration perpétuelle, qui augmente à proportion que le soleil est ardent. Ces esprits qui sont essencés ou aromatiques dans bien des fleurs, se dispersent aisement dans un air raréfié par les chaleurs, & alors ils affectent foiblement l'odorat : au lieu qu'ils ne percent qu'a-

vec peine l'air qui eſt reſſerré par le retour de la nuit. L'action du ſoleil qui les détache eſt trop foible le ſoir & le matin pour les écarter à une grande diſtance, & par leur réunion ces eſprits font ſur nous une impreſſion plus forte.

LES FLEURS.

Tourbillons autour des Fleurs.

De l'écoulement de ces petites parties hors de la fleur, il ſe forme autour d'elle un tourbillon qui ſe diſperſe, ou ſe reſſerre, tantôt plus, tantôt moins, ſelon l'action du ſoleil & de l'air.

La Comt. Il faut que les eſprits qui compoſent ce que vous appellez le tourbillon d'odeur, ſoient bien fins & bien legers, puiſque la ſeule lumiere du jour ſuffit pour les diſſiper dans certaines fleurs. J'en cultive une qu'on nomme le géranion triſte, qui n'a point d'odeur durant le jour, & qui en a une exquiſe durant la nuit.

Le Geranion triſte.

Le Pr. Tout démontre dans les fleurs une diſſipation d'eſprits qui s'augmente à proportion que le ſoleil agit ſur elles. Mais, Monſieur le Chevalier, ne nous en tenons pas là. Dans l'étude des choſes naturelles, la bonne philoſophie ne ſe borne pas à y voir le méchaniſme : elle y remarque encore le bienfait. On apperçoit aiſément la liaiſon qui ſe trouve entre le ſoleil, l'air & les fleurs : mais y peut-on méconnoître une bonté attentive à

LES FLEURS.

faire tourner ces correſpondances à l'avantage de l'homme ? C'eſt en tout qu'il a été traité en Roi : non-ſeulement on a parſemé ſon chemin de fleurs, pour contenter ſes yeux : mais on a pris ſoin d'embaumer, & en quelque ſorte de purifier l'air qu'il reſpire, en répandant les plus doux parfums ſur ſon paſſage : on croiroit même que les fleurs s'acquittent de ce devoir avec intelligence, en réſervant leurs exhalaiſons les plus gracieuſes & les plus ſenſibles pour les momens du ſoir, où elles voient l'homme venir au milieu d'elles ſe délaſſer de ſon travail.

Autres qualités des Fleurs.

La Comt. Elles ne bornent pas leurs ſervices à faire le plaiſir de la vûe & de l'odorat : les autres ſens en peuvent encore tirer avantage. Elles nous donnent des pâtes qui enrichiſſent nos deſſerts, des poudres qui parfument nos armoires, des ſirops, & même des remedes qui nous ſoulagent dans nos maladies. Les violettes, les jonquilles, les fleurs de pêchers, les roſes, les jaſmins, les œillets, & ſur-tout les fleurs d'orange, nous fourniſſent des conſerves, des confitures, des eſſences, des eaux diſtilées, qui nous font jouir des odeurs & des autres bonnes qualitez des fleurs, long-tems après qu'elles ſont paſſées.

LES FLEURS.

Le Chev. J'ai toûjours aimé les fleurs : mais j'en avois une idée trop basse. Je les regardois comme de petites productions du hazard, venues ça & là par caprice, & à l'avanture. A présent que je les vois paroître à dessein de me faire plaisir, je les regarde avec admiration, & avec reconnoissance.

La Comt. Rien n'est plus juste. A quoi servent les lumieres, quand elles ne sont pas accompagnées de sentimens ?

Le Pr. Mon cher Chevalier, les fleurs qui nous servent si bien, en immortalisant les plantes, & en embellissant la nature, ont encore une fonction plus utile & plus noble.

Le Chev. Que peuvent-elles faire de plus ?

Le Pr. Elles nous instruisent : elles nous conduisent sans effort à la connoissance du premier Etre, qui a daigné les tailler, les peindre, & y mettre tant de beauté. Quelle beauté est-il lui-même pour être ainsi la source d'une infinité d'autres, ausquelles il ne cesse de communiquer un éclat qui est encore le même que le jour où elles parurent pour la premiere fois sur la terre ? Et s'il veut bien habiller si magnifiquement des créatures si peu durables qui seront séchées demain & foulées aux piés, com-

LES FLEURS.

me l'herbe des champs, que fera-t-il pour nous qui ſommes l'objet de ſa complaiſance? Quelles richeſſes ne nous prodiguera-t-il pas, quand il remplira les déſirs qu'il a lui-même mis en nous, & *lorſqu'il embellira les eſprits?*

Ouvrage des ſix jours.





LE PARTERRE

OU

LA PLACE DES FLEURS.

SECOND ENTRETIEN.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

Le Chev. SI je voulois devenir fleuriſte, Monſieur le Comte ſeroit-il mon maître?

Le Comt. Quel uſage ferez-vous de la culture des fleurs? Vous partez dans un an pour l'Italie : à quoi bon vous parler de fleurs, lorſque vous ſongez à moiſſonner des lauriers?

Le Chev. Mais cette moiſſon ne dure pas toûjours : je juge par votre exemple, que l'ombre des lauriers & les fleurs peuvent fort bien s'accorder. On trouve tant de momens de reſte à la campagne : rien n'eſt ſi propre à les remplir que la culture d'une fleur.

LE PARTERRE.

Le Comt. Vous avez bien raiſon, mon cher Chevalier, je me ferai un vrai plaiſir de vous en donner les premiers connoiſſances.

Utilité de la culture des fleurs.

La culture des fleurs eſt un exercice qu'on ne peut trop louer, quand il ſert de délaſſement à un travail plus néceſſaire. Il fournit à nos maiſons un grand ornement, & nous procure un bien que nous pouvons ſans perte partager avec d'autres. Le goût des fleurs & le plaiſir de les faire voir étant deux choſes preſqu'inſéparables, on peut en regarder la culture comme un agréable lien de la ſociété. Mais elle charme également la ſolitude, & tient lieu de compagnie à ceux qni n'en ont point.

Le Chev. Voilà mon amuſement bien annobli : mais je crains d'oublier ce que vous m'aurez appris, j'écrirai tout.

Le Comt. C'eſt bien fait. J'éviterai cependant les menus détails: il ſuffira de vous mettre ſur les voyes : la pratique vous apprendra mieux le reſte, où chacun ſe regle ſuivant ſa propre expérience. Commençons par préparer la place des fleurs.

Quelque brillantes qu'elles ſoient par elles-mêmes, on fait pour elles ce qu'on fait pour les diamans. Quand on les veut mettre en œuvre, on ne manque pas d'ajoûter

joûter à leur beauté naturelle l'avantage d'une belle ſituation : il faut les monter. Les fleurs ne paroiſſent nulle-part avec plus de ſuccès que dans les compartimens & dans les plates-bandes d'un parterre régulier. Je ne vous expliquerai point ce que c'eſt qu'un parterre. La plate-bande eſt cette longue bande de terre qu'on fait régner autour du parterre, & dans laquelle vous voyez tant de fleurs. Les compartimens ſont les petites pieces ou enceintes de buis diverſement figurées dont certains parterres ſont compoſés.

LE PARTERRE.

Les Parterres.

Quand le terrain qu'on deſtine aux fleurs eſt fort petit, au lieu de faire régner, autour des pieces qui le partagent, une bordure de buis ou de gazon, qui occuperoit trop de place, & uſeroit inutilement la terre ; on ſe contente d'une ſimple bordure de planches peintes en verd. La propreté en eſt toûjours la même, & l'on ſe trouve déchargé pour vingt ans des ſoins & des frais de l'entretien.

Enceintes de planches peintes.

Si l'on eſt maître d'un terrain ſpacieux, on en prend la partie la plus voiſine du corps de logis, & l'on y trace un parterre en broderie ou en ſimple gazon. Ce parterre peut contenter l'œil & préſenter un beau point de vûe à l'appartement, avec des plates-bandes garnies de fleurs com-

LE PARTERRE.

munes, pourvû que le mélange en ſoit bien entendu, & la régularité de la figure pourra ſuffire pour orner encore toute la place, lorſque le tems des fleurs ſera paſſé.

Le Chev. J'ai vû quelques Gentilshommes vanter beaucoup leur parterre où ils avoient fait répréſenter en buis leurs armoiries avec les ſuports, & ....

Parterre en broderie.

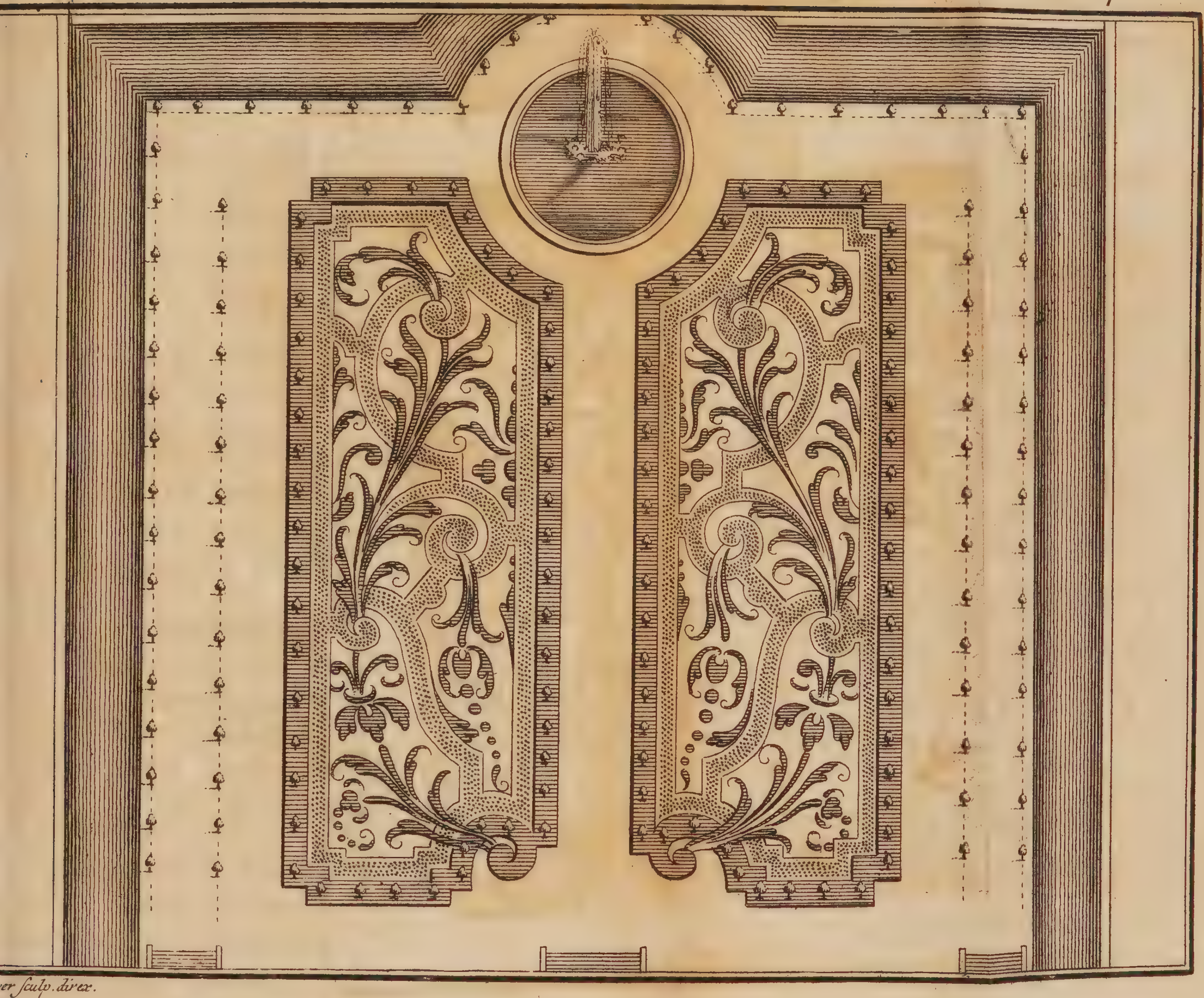
Le Comte. Il y a long-tems qu'on a renoncé dans les broderies des parterres aux figures trop compoſées, & aux deſſeins chargés: c'étoit autant de labirintes où l'on ſe perdoit. On a ſenti peu à peu qu'il n'y a point de vraie beauté où régne la confuſion; & là, comme par tout ailleurs, on a cru s'éloigner du gotique à proportion qu'on devenoit retenu dans l'uſage des ornemens.

Le terrain deſtiné au parterre ſe partage, ſi l'on veut, en pluſieurs quatrés longs, ou en différentes piéces triangulaires qui ſe correſpondent régulièrement. Quelques traits de buis accompagnés pour l'ordinaire d'un cordon ou enroulement de gazon, y forment un fleuron, ou une palme, ou un rainſſeau * ſimple & dégagé, qui s'élance d'un bout du quarré à l'autre. Si la place eſt fort grande, on peut faire régner le maſſif de gazon tout au tour de

* Eſpece de rameau.

Parterre en broderie.

To. 2. Entr. 2. p. 26.



...er sculp. direx.

la broderie, en le séparant par un sentier d'avec la plate-bande qui borde le quarré. Cette figure nette, facile à saisir en entier, relevée, si l'on veut, par un fond de sable d'une belle couler, n'a besoin d'aucun accompagnement que de celui des fleurs de la plate-bande : & ce peu d'objets suffit pour enrichir un très-grand terrain. Vous trouvez ce que j'ai dit dans le parterre que vous avez sous les yeux.

LE PARTERRE.

Le Chev. Celui qu'on vient d'achever sous les fenêtres de votre cabinet est d'une façon toute différente. Il est sans broderie.

Parterre de gazon.

Le Comte. Quelque noble & gracieuse que soit la simplicité de cette première méthode, bien des personnes de très-bon goût, ce me semble, & tout particulièrement la nation Angloise, s'en tiennent au parterre de gazon, souvent tout uni & sans aucune autre figure que celle du quarré long, avec un bassin au milieu. L'intérieur des quarrés n'est qu'une pelouse ; c'est-à-dire, une herbe fort courte qu'on sépare de la plate-bande par un sentier couvert de sable ou de brique broyée. Pour garnir le cœur de la plate-bande qui entoure ce tapis de verdure, au lieu des fleurs qu'on a coutume d'y planter, il vaut mieux se contenter d'y alligner un massif

LE PARTERRE.

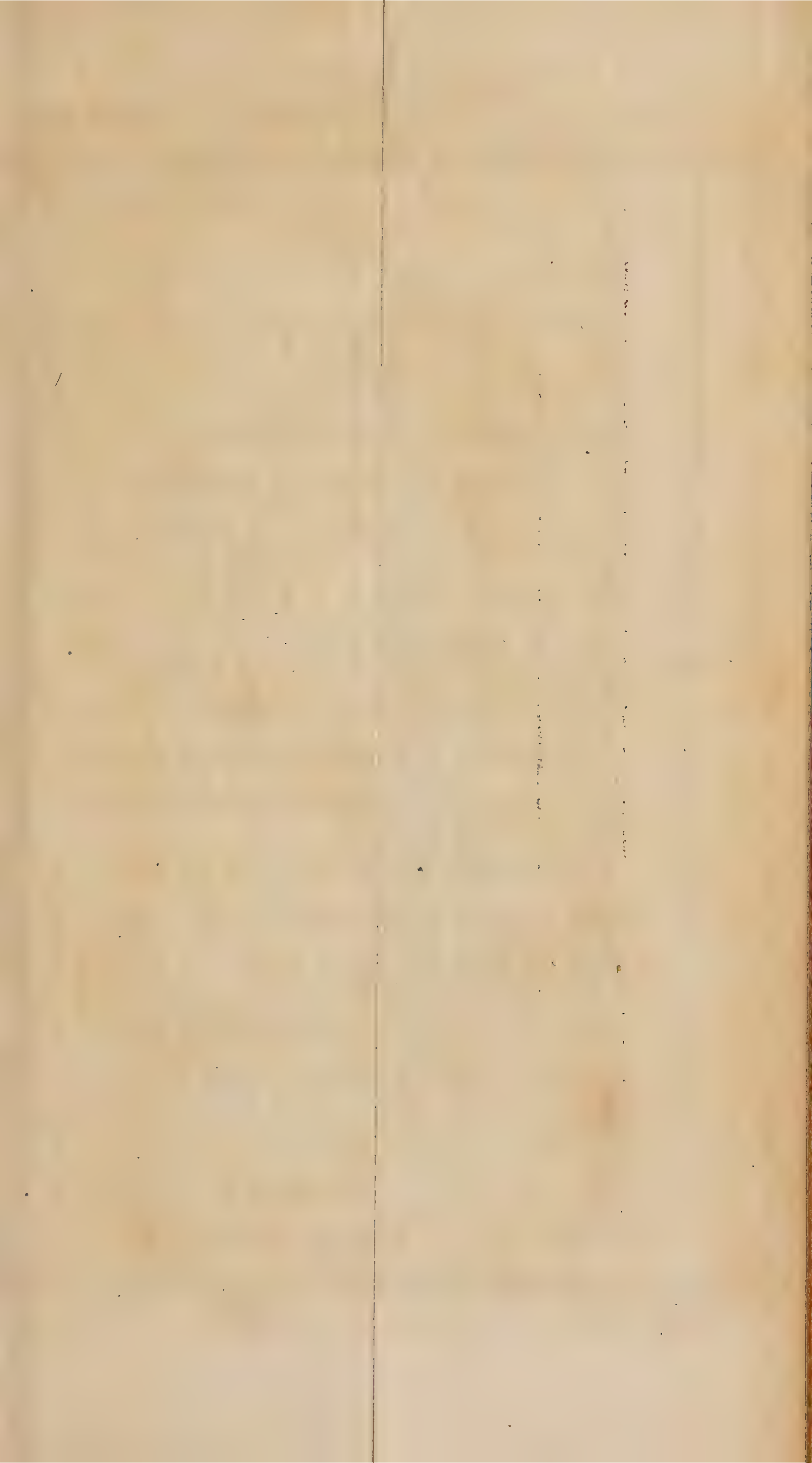
de gazon ſéparé des deux bordures de buis par un double ſentier ſablé.

Le Chev. Cette longue ligne de gazon dans toute la plate-bande peut être tenue fort propre : mais cela eſt bien nû.

Le Comte. Auſſi ne s'en tient-on pas-là. Le long de ce maſſif, à des diſtances réglées, on éleve un nombre de petites pyramides d'ifs, entre leſquelles ſur des dez de pierre ou ſur de petits quarrés de verdure, on poſe des caiſſes ou de grands vaſes pour y placer, dans des mannequins ou paniers d'ozier, quelques gros bouquets de juliennes, de giroflées, d'œillets, de géranions, de jaſmins d'Eſpagne, ou d'autres fleurs qu'on varie ſelon la ſaiſon.

Le Chev. Je ſuis pour le goût Anglois. Je trouve cet arrangement ſimple, & cependant magnifique.

Le Comte. Les beautés de ce caractere ſont toûjours les plus durables, parce qu'elles ſont plus que toute autre ſelon la méthode & dans le goût de la nature. Ce parterre a un autre avantage : comme il demande peu de ſoins, on s'en accommode mieux à la campagne où l'on n'a pas toûjours un jardinier qui ait beaucoup de loiſir à donner à la culture des fleurs. On s'en trouve bien à la ville, parce que ce parterre, quoique bien orné, vous



Parterre a l'Angloise.
avec un massif de gason dans la plate-bande.

Parterre mèlangé.
de Broderie et de Gason.



P. Yver sculp. direx.

Tom. 2. Entr. 2. pag. 29.

épargne le renouvellement perpétuel, & la mal-propreté presque inévitable des plates-bandes à fleurs.

LE PARTERRE.

Le Chev. Il me semble avoir encore vû des parterres d'une troisiéme espéce où l'on fait un fleuron ou une écaille avec le gazon.

Parterres mêlangés, ou parterres en compartimens.

Le Comte. Pour contenter tous les goûts, & sur-tout les personnes qui croient qu'où il n'y a point de broderie, il n'y a ni dessein ni beauté; on a inventé une troisième sorte de parterre qui est un mélange des deux précédentes, & qui réunit quelques traits de broderie avec une piéce de gazon figurée par manière de trefle, de fleuron, d'écaille, de cartouche, ou de tel autre ornement qu'on voudra imaginer. Le gazon même n'est pas toujours la fourniture de cette piéce: on peut l'emplir de marguerites, de mignardises ou de staticées, qui plaisent dans la saison par l'émail de leurs fleurs, & le reste de l'année par leur verdure: mais les broderies & les compartimens veulent être exécutés avec beaucoup de légèreté, & entretenus avec des soins toûjours nouveaux.

Le Chev. Je m'en tiens au parterre de la seconde espéce.

Le Comte, C'est celui dont on se dégoûte le moins.

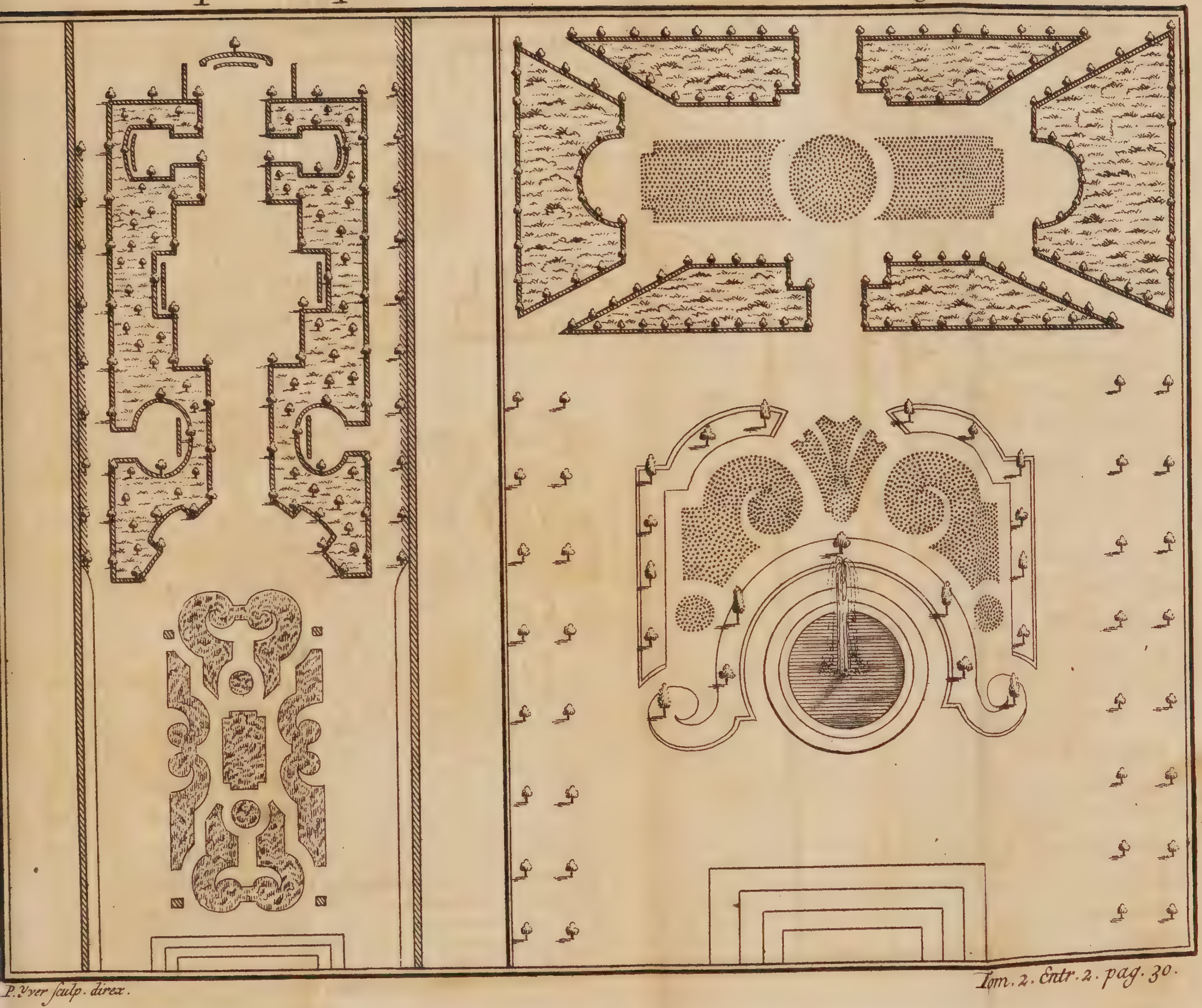
LE PARTERRE.
Parterre par découpés.

Si vous avez un grand nombre de fleurs, & que vous ſoyez curieux d'en rendre l'émail plus vif en les rapprochant, votre parterre alors pourra ſe faire par découpés. Autour d'une ſtatuë ou d'un baſſin, ou de quelque autre centre commun, vous partagerez votre terrain en pluſieurs quartiers de figure quarrée ou triangulaire. Vous diſtriburez dans chaque portion un égal nombre de découpés, c'eſt-à-dire, de petites enceintes de buis, les unes quarrées, les autres rondes; celles-ci ovales, d'autres échancrées, & formant enſemble un tout juſte & bien compaſſé. On les tient toutes ſéparées par des ſentiers égaux de part & d'autre: ce qui ſert à rendre le deſſein régulier, & en même tems à faciliter au fleuriſte l'accès & la jouiſſance de ce qu'il poſſéde.

Le Chev. Que penſez-vous, Monſieur, de tant de tours & de détours? Je doute que cela ſoit de votre goût.

Le Comte. Au lieu de vous dire le mien qui ne fait loi à perſonne, je vous avourai que ceux qui paſſent pour l'avoir bon ne s'amuſent plus à compaſſer toutes ces petites figures, & qu'un jardin partagé tout uniment en pluſieurs quarrés longs qu'on ſoutient avec un bord de bois peint, eſt, ſelon eux, ce qu'on peut voir de plus propre & de plus beau.

Parterre par dècoupés. Parterre mèlangé.



Le Chev. Pourquoi, s'il vous plaît, tient-on toujours les piéces de terre où l'on met les fleurs, plus élevées que l'allée?

LE PARTERRE.

Le Comte. Soit qu'on dispose les fleurs le long des plates-bandes qui enferment une broderie, soit qu'on les plante dans des compartimens, ou dans des découpés, soit enfin qu'on se contente de les placer sous ses fenêtres sur de longues plates-bandes insolées, & sans mettre en œuvre aucune espéce de parterre; le terrain de ces piéces doit toûjours s'élever vers le milieu, & descendre en un double glacis, c'est-à-dire, s'abaisser de part & d'autre de pente. Cette disposition donne l'écoulement aux eaux qui pouriroient le pié des plantes par un trop long séjour sur un terrain uni, & elle dégage toutes les fleurs qui s'élevent ainsi à découvert les unes au dessus des autres par maniere d'amphithéatre.

Glacis.

Le Chev. M. le Prieur fait encore autrement. Outre les fleurs de son parterre il en a une multitude qu'il loge à part sur différens dégrès où elles sont plus à découvert.

Le Comte. C'est la seconde façon que les curieux, & sur-tout les fleuristes de profession, mettent en œuvre pour voir plus commodément, & pour cultiver plus

Le theatre de fleurs.

LE PARTERRE.

librement certaines fleurs favorites. C'est ce qu'on nomme le théatre de fleurs. Il consiste en un assemblage de planches ou de dégrés qui vont toûjours en s'élevant les uns derrière les autres, en sorte que l'œil & la main puissent se porter par tout sans obstacle : on le réserve particuliérement pour les oreilles d'ours & pour les œillets : & comme ces fleurs ont plus besoin que les autres d'être garanties à propos du grand soleil & de la pluie, le théatre est toûjours accompagné d'un petit toît de planches ou de toile cirée. On ne cole pas le théatre au mur, on fait en sorte que l'air circule librement à l'entour: & de peur que les perce-oreilles, les limaçons, & les autres vermines n'y puissent monter, on pose les piés des treteaux qui le soutiennent, dans des vases de plomb qu'on tient toûjours pleins d'eau. Ces insectes mal-faisans s'en retourneront plûtôt que de se mettre à la nâge pour aller butiner sur vos flenrs.

Pyramide de fleurs.

Le Chev. Il y a des curieux dans le voisinage qui ont encore une autre espéce de theatre qu'ils appellent *la pyramide de fleurs*. Après que les plus belles ont paré quelque tems leur parterre, ils les coupent & les exposent dans des phioles sur les dégrés d'une pyramide qu'ils font con-

ſtruire exprès au milieu de leur ſale, & là avec le ſecours de l'eau & de l'ombre ils en prolongent de beaucoup la durée. LE PARTERRE.

Le Comte. Cette invention peut rapprocher ſous le même coup d'œil les différentes beautés qui demeuroient éparſes dans le parterre. On jouit deux fois.

Enfin on employe les vaſes de terre cuite, de fonte, de plomb laminé, ou d'autre matiére & de toute grandeur, pour garnir de fleurs les parterres mêmes, les murs d'apui, les terraſſes & les balcons. Ils ſervent à étaler les fleurs d'une façon noble & avantageuſe, & ils en facilitent le gouvernement par la liberté qu'ils donnent de les mettre au ſoleil ou à l'ombre, ſuivant le beſoin & la ſaiſon. Les vaſes.

Le Chev. N'y auroit-il pas un autre avantage dans l'uſage de ces pots qu'on tranſporte où l'on ſouhaite?

Le Comt. Quel eſt-il?

Le Chev. C'eſt de pouvoir rapprocher les fleurs comme on veut, pour varier les couleurs de celles qui proviendront de leur graine; & peut-être de conſerver les plus belles ſans mélange ni changement d'un année à l'autre, en les tenant à l'écart.

Le Comte. Comment concevez-vous qu'une fleur ſe ſente ou non du voiſinage d'une autre?

LE PARTERRE.

Le Chev. Hier il passa ici un Anglois qui ayant entendu parler de vos fleurs demanda à les voir. Nous primes plaisir, M. le Prieur & moi, à l'entretenir. Il nous dit qu'il étoit persuadé que les poussières qui tombent de dessus les étamines étoient souvent portées plus loin par le mouvemet de l'air; & qu'agissant sur le pistile d'une autre fleur de même espece, mais de différente couleur, elles y donnoient la fécondité à quelques graines, & causoient une nouveauté dans le coloris de la fleur qui provenoit de cette graine.

New improvements, &c. by Rich. Bradley fellow of the royal Society. tom. 1.

Le Comte. On pourroit, semble-t-il, justifier ce que vous dites par les variétés étonnantes qu'on remarque tous les ans dans les fleurs provenues de la semence de celles qu'on avoit mises ensemble au theatre, ou qu'on a élevées sur une même planche. *

Le Chev. Notre Anglois nous dit quelque chose de plus, & qui pourroit être d'usage, si l'épreuve en étoit certaine. Il assure qu'ayant coupé les étamines de plusieurs fleurs, avant leur première ouverture, il avoit mis ces fleurs à l'écart loin des autres, & qu'il n'en avoit point recueilli de graine; qu'ayant coupé les étamines de quelques autres, & les ayant laissées

* Une planche, en terme de jardinage, est un morceau de terre cultivé entre deux sentiers.

dans la planche commune avec leurs compagnes, il leur avoit trouvé à toutes de la graine, provenue apparemment des poussières des fleurs voisines ; qu'enfin après avoir coupé les étamines d'une fleur à la première ouverture, il en avoit poudré le cœur ou le pistile avec les poussières d'une autre fleur de même espéce bien épanouie, & qu'il étoit parvenu à causer un changement remarquable dans les fleurs de la graine qu'il en avoit recueillie. Mais ce qui nous surprit beaucoup est ce qu'il ajoûta, savoir que la même épreuve faite sur des fleurs de deux natures totalement différenres, lui avoit procuré des graines dont les fleurs étoient mélangées de ces deux diverses natures ; mais que ces nouvelles fleurs, dont il n'avoit jamais vû les pareilles, n'avoient point donné de graines pour l'année suivante, & ne s'étoient point perpétuées.

LE PARTERRE.

Le Comte. Si ce fait étoit véritable, il auroit quelque rapport à la naissance & à la stérilité des mulets qu'on peut regarder comme des monstres, parce qu'ils proviennent d'animaux qui diffèrent non seulement en espéce, mais en nature. Il n'y a au reste que des expériences réitérées qui pourront nous apprendre quelles conséquences & quelles pratiques on pour-

LE PARTERRE.

roit tirer de la connoiſſance de la ſtructure des fleurs.

Le Chev. J'ai deſſein de faire toutes ces épreuves avec toute la précaution poſſible.

Le Comte. Coupez, coupez bien des étamines : faites bien des tentatives : elles ne ſont pas dangereuſes en ce genre. Ni votre argent ni votre tems n'y courront jamais de riſque. Quoique j'aye quelque uſage de la conduite des jardins, je ſerai charmé d'apprendre quelque choſe de vous : & comme je ſuis fort éloigné de me livrer avec crédulité à la première idée flateuſe qu'on me préſenteroit, je crois auſſi qu'il y auroit une préſomption blâmable à s'en tenir tellement à ſes premières connoiſſances, qu'on ne voulût jamais entendre parler de recherches ni de découvertes nouvelles. Nous en ſommes encore à la naiſſance des arts.

Le Chev. Mon obſervateur Anglois a piqué ma curioſité : mais la manière commune d'élever les fleurs eſt à préſent ce qui m'intéreſſe le plus.

Le Comte. Deux ſortes de ſoins ſont néceſſaires aux fleurs : les uns ſont généraux ou communs à toutes, les autres ſont particuliers à chaque eſpece. Les premiers, auxquels nous nous bornerons aujour-

d'hui, ſont la prépartion des terres, la multiplication des fleurs par la graine & en dernier lieu l'entretien de la plante.

LE PARTERRE.

Préparation des terres.

D'abord on prend ſoin d'amaſſer de bonne heure de la terre franche & vigoureuſe, de la terre légère & ſabloneuſe & du terreau qui eſt un fumier de couche entièrement pourri & uſé, à quoi l'on peut utilement ajoûter une proviſion de cendres. On paſſe ces terres par la claye, ou même par un crible de fer, en les mélangeant par égales portions, ou en faiſant dominer la terre graſſe dans un tas, & la maigre, ou bien le terreau dans les autres. Ces terres doivent être repoſées au moins l'eſpace d'un hyver pour ſe pénétrer intimement, & ſe bien lier enſemble avant que d'être miſes en œuvre. Il y a beauconp de fleuriſtes qui leur donnent deux ans de repos, & même plus. Vous ſavez que les fleurs viennent toutes ou de plantes qui ont des racines, ou de plantes bulbeuſes, c'eſt-à-dire, qui ſortent d'un oignon. On employe ordinairement la terre graſſe pour les racines & la terre légère pour les oignons.

Renouvellement.

Mais il ne ſuffit pas d'avoir fait une première fois ce mélange. Comme les plantes attirent continuellement les ſucs de la terre, elles l'épuiſeroient promtement ſi on

LE PARTERRE.

ne prenoit ſoin de la renouveller. Il faut donc entretenir ces proviſions de terres prudemment mélangées, & en rapporter de tems en tems auprès des plantes, ſoit en ménageant la motte & s'abſtenant de la découvrir trop, quand c'eſt une racine; ſoit en levant entièrement la plante hors de terre au moins une fois en trois ans, quand c'eſt un oignon.

Néceſſité de ſemer.

Le ſecond ſoin communn à toutes, ou à preſque toutes les fleurs, eſt de les multiplier de graine, quoi-qu'il y ait d'autres voyes de les multiplier. La graine eſt le moyen ſûr d'avoir l'abondance, la variété & des nouveautés.

Lorſque le jardinage commença à briller ſous le dernier règne, qui en toutes choſes a réveillé & ranimé le bon goût, on tiroit de Flandres & de Hollande les fleurs les plus rares. Il y avoit dans ces Païs-bas pluſieurs curieux qui découvroient fréquemment de nouvelles eſpéces en tout genre de fleurs par l'uſage qu'ils avoient de ſemer. Ils étoient mêmes les ſeuls qui euſſent cet uſage: ſoit qu'on ne s'en aviſât point parmi nous, ſoit que notre impatience naturelle s'accommodât peu des épreuves lentes & des ſuccès trop longtems attendus. Enfin on ſe laſſa d'acheter à grands frais de l'étranger le beau & le

nouveau qu'on pouvoit trouver chez ſoi. Les fleuriſtes de Paris & de quelques provinces, ſur-tout de Normandie, & en particulier de Caën, ſe mirent à ſemer comme faiſoient les Flamands, & même en plus grande quantité : ce qui avec la douceur de notre climat nous produiſit des richeſſes ſupérieures à tout ce qui nous venoit des Païs-bas. Nous n'avons plus beſoin des étrangers, & ils viennent quelquefois nous faire la cour.

LE PARTERRE.

Les graines.

Les graines des fleurs veulent être cueillies & conſervées au ſec. Lorſque les tiges qui les portent commencent à jaunir, ou qu'on peut juger que les graines ſont mûres, on coupe le haut des tiges, & on laiſſe les graines dans les capſules ou poches naturelles qui les renferment. On les expoſe durant pluſieurs jours au grand ſoleil. L'écorce des graines en devient plus dure, & conſerve mieux ce qu'elle contient.

Tems de ſemer.

On ſeme ou au commencement du printems pour mettre les jeunes plantes en état de ſe ſoûtenir pendant la ſéchereſſe de l'été: ou bien on les ſeme en août & en ſeptembre pour leur donner le tems de ſe fortifier contre la gelée. Mais comme chaque graine a une ſaiſon qui lui eſt propre, & où elle réuſſit mieux, lorſque vous ſerez

LE PARTERRE.

dans l'incertitude du tems qu'il faut prendre, ou quand il vous viendra des graines étrangères, & dont vous ignorerez le gouvernement, faites-en trois portions dont vous semerez la première au printems, la seconde en été, & la troisième en automne. On s'assure par ce moien de la jouissance de ce qu'on a acquis.

On peut semer ou sur couche lorsque le fumier a perdu sa grande chaleur; ou en pleine terre, dans des rayons espacés de quatre ou cinq doits; ou dans des caisses plattes & portatives, dont le fond ait été percé de plusieurs trous de terriere, & couvert d'un pouce ou deux de charbon de terre ou d'autres matières poreuses.

Le Chev. Cette précaution sert apparemment à faciliter l'écoulement de l'eau?

Le Comte. Elle refroidiroit tout en y séjournant trop.

Le Chev. Pour quelles graines réserve-t-on ces caisses portatives?

Le Comte. Pour celles dont l'éducation est délicate, ou qui nous intéressent le plus. Ces petites caisses sont un berceau commode pour l'enfance: on la met par ce moien au soleil ou à l'ombre, à la rosée ou à couvert, selon qu'on le juge nécessaire.

La terre de ces caisses ne sçauroit être trop meuble & trop facile à percer. Les

fleurs mêmes avec leurs racines la demandent légère : à plus forte raison les filets délicats qui sortent des graines redoutent-ils de rencontrer des masses trop serrées qui les meurtriroient par leur résistance.

LE PARTERRE.

On séme les graines presque à fleur de caisse en les recouvrant d'un demi doit de terre qu'on y laisse tomber au travers d'un crible. Un peu de paille étendue pardessus, empêche l'eau des arrosemens, d'emporter les graines, & les préserve aussi du hâle qui pourroit, ou les brûler elles-mêmes, ou dissiper tous les sucs dont elles vivent.

Le Chev. Mais quel usage peut-on faire de tant de fleurs venues de graines ? le nombre en devient embarassant.

Entretien de la plante.

Le Comte. C'est le nombre même qui met en état de trier & de ne choisir que du beau. Après qu'on a replanté les espéces estimables & vigoureuses, on s'applique à les servir chacune selon son tempéramment, ou selon l'éxigence des saisons. A proportion de leur délicatesse, on les couvre plus ou moins le long de l'hyver, soit de paillassons soûtenus sur des fourches de bois, ou sur des cerceaux ; soit de simple paille ou de fumier sec. Les rafraîchissemens sont réglés sur le dégré de la sécheresse. Dans les arrosemens on

LE PARTERRE.
fait moins uſage de l'arroſoir à bec, dont l'eau déchauſſe la plante par un cours trop violent, que de celui d'où l'eau s'échappe par une pomme criblée. Cette eau rompue en cent filets, devient une pluie douce qui humecte à la fois la plante & la place entiere. En rendant à toutes les jeunes plantes de fréquentes viſites, on les delivre tantôt d'un limaçon ou autre vermine qui les ronge; tantôt d'une feuille pourrie, ou malade, qui pourroit porter la cangrenne juſqu'au cœur.

Quand il faut les emporter, on couvre l'ouverture du fond des pots, de façon que l'eau s'en puiſſe écouler, mais que les vers n'y puiſſent pas entrer. Aux approches des fortes pluies, des grêles & des orages, on peut utilement mettre les pots ſur le côté, & en oppoſer le fond au vent.

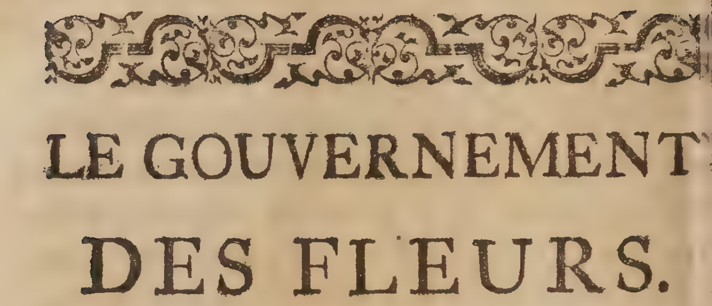
Le Chev. On peut épargner par-là bien des coups à la jeune plante. Mais je vois tout communément enfoncer ces pots dans terre: autant vaudroit ne pas tranſplanter dans des pots.

Le Comte. On les enfonce quelquefois dans une couche pour les échauffer; quelquefois en pleine terre, afin qu'ils profitent d'un certain eſprit qui s'éleve de terre, & qui eſt très-propre pour la végétation: on les tranſporte enſuite à l'ombre: on

lles gouverne par ce moien comme on veut, & on accorde aiſément à la plante, tout ce qu'on voit qu'elle demande. LE PARTERRE.

Quant aux ſoins particuliers qu'il faut donner aux plus belles fleurs, vous trouverez aiſément à vous en inſtruire ici, même en mon abſence. Madame aime les fleurs avec paſſion : il ne faut pas lui ôter le plaiſir de vous en entretenir.





LE GOUVERNEMENT DES FLEURS.

TROISIEME ENTRETIEN.

LA COMTESSE, LE PRIEUR, LE CHEVALIER.

La Comt. MOnſieur le Chevalier a fait choix du printems & de notre campagne pour étudier la nature. Il faut donc que chacun ici lui faſſe part de ſa ſcience. La mienne, par exemple, eſt le ſoin des fleurs. Je veux qu'on en trouve d'un bout de l'année à l'autre dans les parterres, dans les appartemens, & dans tous mes deſſerts. Depuis que j'ai pris ce ſoin, ma maiſon eſt une fois plus riante. Savez-vous bien que l'humeur noire & les idées ſombres, ne peuvent pas tenir devant les fleurs. Il ne faut que la vûe ou l'odeur d'une jonquille pour chaſſer la mélancolie; & aſſurément on ne s'aviſa jamais d'aller bouder auprès du jaſmin & des roſes. La

triſteſſe n'entre point ici : j'ai mis des fleurs par tout, & je prends plaiſir à cultiver moi-même les plus belles. Voilà ma philoſophie. Elle eſt peut-être un peu ruſtique : mais elle m'amuſe, & vous voyez qu'elle n'eſt pas inutile. Je vous en livrerai trois ou quatre articles, ſi vous voulez ; comme l'oreille d'ours, l'anemone, la renoncule & l'œillet. M. le Prieur y joindra le gouvernement des tulippes. Vous en contenterez-vous ?

LA CULTURE DES FLEURS.

Le Chev. Si je m'en contenterai ? Voilà la plus agréable philoſophie du monde. On ne ſe plaindra pas que celle-là ſoit hériſſée.

Le Pr. La philoſophie la plus hériſſée ne me déplairoit pas, ſi elle produiſoit toûjours quelque choſe d'auſſi eſtimable qu'une tulippe.

La Comt. Commençons par les oreilles d'ours. Il en reſte encore ici quelques piés, dont la vûe peut nous aider à nous faire entendre : voyons-les. Cette fleur a pluſieurs qualités qui l'ont miſe en honneur. On eſtime la force de ſes couleurs, la douceur de ſon parfum, la variété de ſes eſpéces, & la durée de ſes bouquets. Quoique les plus belles diſparoiſſent avant la fin du printems, en voilà quelques-unes qui tiennent encore bon : il y en a même qui dureront juſqu'en été. M. le Prieur

L'Oreille d'ours.

LA CULTURE DES FLEURS.

nous racontoit il y a quelques jours, l'histoire de cette fleur. J'ai oublié le païs d'où elle vient.

Histoire de l'oreille d'ours.

Le Pr. L'oreille d'ours vient naturellement dans les Alpes. Bien des gens la croient Françoise, & assurent en avoir trouvé plusieurs piés dans nos prairies. Des marchands Flamans touchés, dit-on, du lustre & de l'odeur de ces bouquets naturels, qu'ils rencontroient sur leur route, en déplanterent quelques piés qu'ils emporterent à Lille en Flandres. Ils en semerent la graine, & prirent soin de tout ce qu'il en provint de beau. Il n'est pas croiable combien cette fleur sauvage & abandonnée se diversifia & se perfectionna par la culture.

La comt. Elle revint de Lille dans sa patrie, avec tout le mérite de la nouveauté. Mais si nous l'avons bien reçûe, ce n'est pas seulement comme étrangère : c'est dans la vérité parce qu'elle est parfaitement belle.

Qualités d'une belle oreille d'ours.

Le Chev. Qu'y souhaite-t-on, je vous prie, pour faire une espéce parfaite ?

La Comt. Ce qu'on y souhaite le plus ; c'est d'abord que la tige en soit forte & épaisse ; ensuite que le nombre des cloches qui s'élevent sur cette tige soit grand, & forme un bouquet qui se présente de bonne



P. Yver sculp. direx.

l'Oreille d'Ours avec sa racine A. et sa ſanne B

grace, ſans pancher trop vers la terre. L'OREILLE D'OURS.

Le Pr. C'eſt ce qui arrive, comme vous le pouvez voir ſur ce pié-ci, quand les pédicules, c'eſt-à-dire, les petites queues qui ſoûtiennent les cloches ſont trop longues ou trop maigres.

La Comt. On veut enſuite que les fleurs ſoient larges, bien étoffées, & d'une forme régulière; que les feuilles de la fleur ne ſoient point friſées, mais unies, & que les couleurs en ſoient fort brillantes; que les paillettes, c'eſt-à-dire, les étamines ne ſoient pas rétirées au fond du vaſe, mais qu'elles paroiſſent à l'entrée, rangées comme un petit ſoleil. C'eſt un grand défaut que le piquot ou piſtile y paroiſſe, & que les paillettes ſoient cachées: on veut enfin que l'œil qui tapiſſe le fond de chaque godet ſoit exactement rond, à moins qu'il ne forme une étoile parfaite, ce qui n'eſt point déſagréable. Le point eſſentiel eſt, que cet œil ſoit large & le plus blanc, ou du moins le plus clair qu'il eſt poſſible.

Le Chev. Ne ſont-ce pas là des modes qui paſſent? Peut-être voudra-t-on dans quelque tems, que le piquot ſe montre plûtôt que les paillettes: peut-être trouvera-t-on la fleur plus belle, à proportion que l'œil ſera petit, & entamera peu la couleur.

LA CULTURE DES FLEURS.

La Comt. Il y a peu d'apparence. O
veut que les paillettes ſortent, parce qu'au
trement elles laiſſent dans la fleur un vui
qui la défigure: on demande que l'o
ſoit large & clair pour donner plus de r
lief à la couleur principale.

Le Chev. Préfère-t-on les panachées au
couleurs toutes unies?

Striped

La Comt. On les eſtimoit beaucoup pl
autrefois: mais on a appris par expérienc
que les panachées ſe ſoûtiennent moins. L
panache en abſorbe aſſez ſouvent toute
couleur en s'étendant d'année en année. O
fait plus de cas des couleurs pures & ſa
mélange quand elles ſont vives & animée
Celles qui imitent l'éclat du ſatin & du ve
lours tiennent le rang le plus diſtingué. L
bizarres y jettent une agréable variét
Vous en voiez là quelques-unes dont l
gobelets ſont élevés l'un ſur l'autre à dou
ble & à trible étage: mais c'eſt un dérang
ment dans la fleur, plûtôt qu'une beaut

Le Chev. L'oreille d'ours demande-t'el
une terre & une culture particulière?

Le Pr. C'eſt une plante gourmande
elle demande une terre forte, mêlée d
terreau de vache pour l'entretenir douc
& onctueuſe, & de terreau de cheval o
de ſable, pour l'entretenir meuble & lé
gére. Elle aime la fraîcheur, & ne peu
s'accommode

s'accommoder long-tems du soleil, sur tout à midi, si ce n'est en hyver.

L'ORELILE D'OURS.

Outre la graine, on la multiplie d'œilletons, c'est-à-dire, qu'on sépare & qu'on transplante ces petits rejettons qui naissent du pié, à côté de la tige principale. Sa racine, qui est une espéce de navet, se tranche impunément quand on ne peut détacher autrement la portion de filets ou de racines nécessaires à chaque œilleton. Dans cette opération, on ménage avec soin les boutons de la principale tige, qui sont l'espérance des années suivantes. Et lorsqu'on replante cette tige & les œilletons, on tient toûjours hors de terre le collet qui fait la jonction du navet avec la tige.

L'Anémone.

La Comt. Passons aux anémones. Quoique leur tems s'avance, nous en avons encore beaucoup de belles. Cette fleur se contente d'une terre légère & sabloneuse, nourrie de quelque terreau. Nos gens n'y apportent, ce me semble, aucune autre préparation: & pourvû qu'ils lui épargnent le grand froid & le grand soleil, je crois qu'elle leur réussit presque toûjours.

Le Chev. Voilà une charmante fleur: mais je voudrois savoir pourquoi elle me charme.

Qualités d'une belle anémone.

La Comt. La beauté de l'anémone résulte de la juste simétrie de toutes les parties qui

LA CULTURE DES FLEURS.

Le verd. La tige. La tête. Les couleurs. Le manteau.

la composent. Sa fanne doit être basse bien garnie & fort frisée, ou finement découpée ; sa tige forte pour soûtenir la fleur sans plier sous le fardeau ; sa tête bien ronde & bien pommée ; ses couleurs vives & bien lustrées. En général les couleurs ternes sont à rejetter. Les grandes feuilles qui enveloppent les dehors de la fleur, & qu'on appelle le manteau, ne doivent être ni pointues, ni étroites ; mais larges & bien arondies. La pluche de l'anémone est cet amas de béquillons, ou de moindres feuilles qui couvrent tout l'intérieur de la fleur. Il faut que cette touffe de béquillons forme le dôme en s'arondissant & en se courbant un peu vers le cœur. Plus ces béquillons sont larges, plus l'anémone a de grace. Quand ils sont étroits & pointus, on la jette ; c'est un chardon. Le petit cordon qui est au cœur, doit être d'une couleur différente de celle de la pluche. Il ne doit se montrer que peu ou même point du tout, ne point faire le bourlet, & sur-tout ne pas monter plus haut que les béquillons. Dès que ce bourlet s'enfle, & qu'il commence en se dégageant à montrer le grain ou les sommets dont il se couvre, c'en est fait de l'anémone : elle commence alors, & continuera d'année en année à se vuider de plus en plus de ses béquillons

La pluche.

Le cordon.

ont le nombre & l'épaisseur faisoient sa rincipale beauté. L'ANEMONE.

Ce n'est pas assez de connoître les belles émones, il faut savoir en former une lle planche. Deux choses y contribuent: une, est de bien mélanger les couleurs, plaçant après les incarnates, les couleurs feu; après celles-ci les blanches; après s blanches les violettes, les bizarres, les runes, les panachées, les pictées, les ancées. L'autre soin, est de couper avec s ciseaux, toutes les tiges foibles qu'on perçoit sur chaque pié: ce qui procure x autres une nourriture abondante, & èt de l'embonpoint par tout.

Le Pr. Tous les ans, quand la fanne ommence à se sécher, on leve de terre s pattes d'anémones: c'est le nom qu'on onne à la racine de cette fleur. On reante ces pattes en autonne ou en férier. Mais de crainte que quelque accient n'échaude & ne fasse périr ce qui a é planté avant l'hyver, on prend la préution de conserver toûjours au sec un on nombre de ces pattes, qui ne pousnt pas au grenier comme les oignons, sont encore bonnes après deux & trois nées de repos. Elles peuveut remplacer printems celles qui viendront à manuer

Le Chev. Voilà une précaution que
n'oublierai pas. Mais vous parlez des an
mones comme ſi elles ne venoient qu'
printems : j'en ai cependant vû en a
tonne.

La Comt. On ménage ſi l'on veut, u
agréable ſucceſſion d'anémones pour to
te l'année. Il ſuffit d'en planter dans l
différens mois du printems pour en avo
toûjours de nouvelles depuis la S. Je
juſqu'à la fin de l'été. Ce qu'on plante
juillet & en août, continuera à embellir
fin de l'autonne, & le cœur même
l'hyver. C'eſt un plaiſir trop facile à a
querir, pour ſe le refuſer.

Hiſtoire de l'anémone.

Le Chev. Sait-on d'où nous vient l'
némone ?

Fuskii hiſt. lant.
Il paradiſo de Fiori.

Le Pr. Elle eſt connue de tout tem
parmi nous. Tous nos vieux traités d'h
ſtoire naturelle en parlent.

La Comt. Les belles eſpéces d'anémo
nes ne ſont pas anciennes. J'ai oui di
que c'étoit M. Bachelier fameux fleuriſ
de Paris, qui nous les avoit apportées d
Indes Orientales, il y a environ quatr
vingts ans. Il y a des gens qui ſont cha
més, quand ils poſſedent quelque choſe
beau, d'en faire part, & d'en commun
quer l'eſpéce à tout le plus de perſonn
qu'il leur eſt poſſible : c'eſt le goût le pl



l'Anemone . la Tulipe .

noble, & ce sera sans doute celui de M. le Chevalier. Il y en a d'autres qui possedent un fruit & une fleur, avec avarice, comme on possede l'argent qu'on ne peut donner aux autres, sans le perdre soi-même. M. Bachelier étoit peut-être de ce caractère. Au reste il fut dix ans sans communiquer à personne, ni la moindre patte d'anémone double, ni la graine des simples. Un Conseiller au parlement, chagrin de voir dans les mains d'un seul homme, un bien qui étoit de nature à être mis en commun, alla lui rendre visite. En passant auprès de ses anémones en graines, il laissa adroitement tomber sa robe sur la bourre, c'est-à-dire, sur la graine de quelques-unes, qui s'y attacha. Son laquais, qui avoit le mot, releva promtement la robe, & replia par dedans, sans qu'on s'en apperçût, l'endroit où la graine s'étoit arrêtée. Le Conseiller, l'année suivante, recéla son larcin dans les mains de tous ses amis, & par eux en fit part à l'Europe entière. L'Anemone.

Le Chev. C'est un peu dommage pour les anémones, qu'il y ait ici des tulippes. La Tulippe.

La Comt. L'anémone a la forme plus délicate : mais la tulippe l'efface par l'éclat de ses couleurs. A cet égard elle est la reine des fleurs. M. le Prieur la cultive & la connoît mieux que moi.

La culture des Fleurs.

Le Chev. En Voici plusieurs qui font bande à part : les a-t-on séparées des autres, parce qu'elles sont moins belles ?

Le Pr. C'est la pépinière. Ce sont celles qu'on nomme les couleurs.

Le Chev. Je n'entends point ce terme : faites-moi la grace de me l'expliquer.

Couleurs.

Le Pr. Voici ce que c'est. La tulippe se multiplie par ses graines & par ses cayeux. La graine donne un petit oignon qui se replante au bout de deux ans, & qui ne fleurit qu'au bout de cinq ou six. Ce qui en provient paroît grossier & méprisable. Ce n'est qu'une grande fleur grise, violette ou de quelqu'autre couleur terne & lugubre, montée sur une tige énorme. Mais ces couleurs se façonneront merveilleusement par la suite, & produiront une magnifique variété. Les tulippes venues de graines, sont ce qu'on appelle *couleurs*, jusqu'à ce qu'elles soient nettement marquées de quelque trait de panache ou de couleur nouvelle. Celles qui viennent de Flandres se nomment *baguettes*, à cause de la force & de la hauteur de leur tige.

Tulippe venues de graines.

Quand après avoir été levées & replantées plusieurs années de suite, les tulippes de graine commencent à mêler leur couleur, ou comme on dit, à se panacher : on les nomme alors *conquêtes*, ou plus

communément *hazards* : parce que c'est un bien sur lequel on ne comptoit pas. Le nombre des années, la maigreur de la terre & les transplantations réiterées, contribuent peu à peu à altérer ou à tacher parci par-là la couleur dominante : en sorte que le panache peut-être regardé, non à la vérité, comme une maladie, mais comme une sorte d'affoiblissement dans la plante, & comme l'effet d'une séve plus fine ou plus modérée. C'est quelque chose d'assez semblable au gris & au blanc qui altèrent la couleur naturelle de nos cheveux aux approches de la vieillesse. Il y a des têtes sur lesquelles ce changement ne messiéd point. Souvent même il apporte avec lui des graces singulières.

LA TULIPPE. Hazards.

Le second moien de multiplier les belles tulippes, sont les cayeux ; c'est-à-dire, ces petits oignons qui naissent au pié des gros & qu'on en détache tous les ans. Les plantes qui ont un oignon pour racine, ont coûtume de se perpétuer par ces espéces de rejettons, qui sont comme les cadets ou comme les collatéraux de l'oignon principal. Tandis que celui-ci s'épuise & se desséche pour nourrir la fleur, le plus fort ou le plus avancé des cayeux devient le principal oignon. Quand on le leve, on en détache les autres, qui étant replantés quel-

Cayeux.

La culture des Fleurs.

que tems après, donneront des fleurs la seconde ou la troisième année.

La Comt. Vous m'aidez, ce me semble, à entrevoir l'explication d'une chose qui m'a souvent embarrassée. Quand un oignon de tulippe pousse, on voit la tige sortir du cœur de l'oignon. Mais quand on le déplante, la tige séchée se trouve couchée sur les dehors de l'oignon. Je vois ce que c'est. L'oignon qu'on léve de terre en été n'est pas celui qu'on y avoit planté en autonne.

Le Pr. Celui qu'on avoit planté en autonne est usé. La tige qui en occupoit le cœur doit donc se trouver à côté de celui qui a succédé au précédent, en devenant oignon, de simple cayeu qu'il étoit. M. de la Quintinye avoue dans ses instructions, que ce déplacement de la tige de la tulippe, étoit pour lui un mystère incompréhensible. Ainsi, Madame, quoique la chose soit tout-à-fait simple, d'autres avant vous y ont été arrêtés.

Le Chev. Des deux multiplications des tulippes, ou par les graines; ou par les cayeux, quelle est, s'il vous plaît, celle qui vous paroît la meilleure?

Le Pr. Les tulippes de graines sont plus de ressource pour vous donner des nouveautés. Mais la multiplication par les

cayeux a deux avantages considérables ; l'un de ne pas attendre long-tems ; l'autre d'en tirer à coup sûr des tulippes de la même espéce, que celles d'où ils sont provenus. Vous pouvez savoir par avance, ce que vous aurez : & en vous faisant une méthode juste d'étiqueter les cayeux, puis de les ranger dans une planche comme vous en avez rangé les noms dans votre regître, vous pouvez les entremêler avec goût, & en disposer l'ordonnance, comme si vous en aviez déja vû les fleurs. LA TULIPPE.

Le Chev. Quel est l'usage de cette petite tente portative, que je vois souvent dans les jardins des curieux ?

La Comt. On la pôse sur la planche où sont les belles tulippes : on en hausse & on en baisse la toile, selon le besoin des fleurs, pour les mettre à couvert des neiges fondues, qui les tachent ; des grandes pluies qui les abbattent ; & du grand soleil qui abrége leur vie. Pareille précaution seroit souvent utile à d'autres fleurs, surtout à la jacinte double, & à la renoncule. Couverture.

Le Chev. Apprenez-moi, je vous prie, ce qui fait une belle tulippe ?

Le Pr. Le verd d'une tulippe étoit autrefois l'objet de bien des règles. Aujourd'hui ce verd est toûjours bien quand la tulippe est belle. Qualités d'une belle tulippe.

LA CULTURE DES FLEURS.

La Comt. C'eſt tout le plus court.

La tige. *Le Pr.* La tige eſt une eſpéce de colonne qui ſoûtient un vaſe, avec lequel elle doit avoir de la proportion. Trop haute ou trop baſſe, trop groſſe ou trop maigre, elle déplairoit également : à moins qu'on ne veuille dire, que la maigreur en ſoit le plus grand défaut.

Le calice. Un grand calice plaît toûjours plus qu'un médiocre. La fleur ne mérite aucune eſtime quand elle eſt extrêmement petite. Elle eſt encore plus mépriſable, quand elle eſt pointue ou camuſe. Les feuilles ne doivent ni ſe renverſer en dehors, ni faire le globe en rentrant, mais s'ouvrir avec grace, & régulièrement. Bien loin d'être échancrées ou ſéparées vers le bas, on veut qu'elles ſoient larges, ſur-tout celles du dedans ; toûjours au nombre de ſix, ni plus ni moins ; toutes bien épaiſſes, & de bonne étoffe, pour durer plus long-tems.

Les feuilles. *

Les paillettes. Les paillettes ou étamines ſont mieux de couleur brune qu'autrement : parce que le brun donne de la force aux couleurs claires de la fleur. Il importe peu de quelle couleur eſt le piſtile, que bien des fleuriſtes nomment plus communément le pivot.

La Comt. Venons préſentement à ce qui fait le vrai mérite d'une tulippe. Je vous

avoue que tout ce que j'ai entendu dire là dessus à bien des connoisseurs, m'a paru si confus, que je n'y ai rien compris. Il semble que la connoissance de la beauté d'une tulippe soit une chose élevée au-dessus de la portée des esprits vulgaires. S'il suffit d'un peu de sens commun pour y parvenir, à la bonne heure: apprenons ce que c'est qu'une belle tulippe. Mais si c'est une science, si c'est une étude, j'y renonce

LA TULIPPE.

Le Pr. Cette connoissance se réduit à des choses fort simples. Une tulippe venue de graine, a une couleur toute unie, sale, & pour l'ordinaire assez bizarre. Il y en a de grises, de violettes, de rouges, de couleur canelle, pourpre, musc, gris-de-lin. Plus ces couleurs s'éloignent du rouge, plus elles sont estimées parmi nous. Il y a cependant des rouges de toute nuance, qui font avec le tems, de très-beaux effets. Cette couleur unie, après quelques années, se mélange de certains filets jaunes ou blancs, plus ou moins larges, souvent accompagnés de traits noirs. Voilà ce qu'on appelle le panache. Le panache blanc est estimé à proportion qu'il approche du blanc de lait. Il réussit mieux, & est plus goûté dans les Païs-bas que chez nous. Le panache jaune est estimé à proportion qu'il est vif & bien doré. Il se soûtient

Le panache.

La culture des Fleurs.

mieux que le blanc en France, & en Italie.

Qualités du panache.

Dans un tableau, les couleurs ne ſont jamais mieux mélangées, que quand le paſſage de l'une à l'autre n'eſt point apperçu. C'eſt tout le contraire de ce qu'on demande dans la tulippe. Bien loin que la couleur & le panache doivent être imbibés & fondus enſemble, il faut que le panache tranche nettement la couleur, & qu'il la perce des deux côtés de la feuille pour jetter un éclat plus vif.

La Comt. J'entens tout cela.

Le Pr. Le panache eſt beaucoup plus beau & mieux marqué quand il eſt accompagné de filets noirs qui le détachent encore plus ſenſiblement de la couleur.

La Comt. Voilà donc trois choſes toutes différentes; la couleur principale de la fleur, que vous appellez ſimplement la couleur; enſuite les filets jaunes ou blancs qui la traverſent, & que vous nommez le panache; enfin les traits noirs qui ſervent à faire mieux paroître le panache.

Le Pr. C'eſt toute la tulippe. Il peut y avoir une agréable diverſité dans l'arrangement de ces piéces. Quelquefois les panaches ſont interrompus vers la moitié de la feuille, & ils reparoiſſent avec leurs filets noirs vers le bord. C'eſt ce qu'il plaît à

quelques-uns d'appeller les *beaux habits.* Souvent le panache traverſe la feuille en entier par grandes piéces, avec des rayes noires, dont les unes ſéparent nettement le panache d'avec la couleur; les autres traverſent le panache même d'un bout à l'autre, au lieu de le border. LA TULIPPE.

La Comt. Voilà des tulippes, où je trouve tout ce que vous dites.

Le Pr. Souvent ces hachûres ou ces filets, ſoit de jaune, ſoit de blanc, ſont par grandes piéces fort larges. Souvent elles ſont étroites & reſſemblent à une fine broderie. On voit des tulippes où la couleur domine & occupe beaucoup plus de place que le panache. On en trouve d'autres où le panache abſorbe preſque toute la couleur, dont il ne reſte que quelques franges vers les bords de la feuille.

Autrefois on faiſoit cent obſervations ſur le fond des feuilles. On donnoit ce nom de fond à ces petites plaques griſes ou violettes que vous voiez au bas des feuilles, & qui enſemble forment une eſpéce d'étoile autour du pié du piſtile. On ne faiſoit aucun cas de la plus belle tulippe, dès que le panache entamoit tant ſoit peu ce fond. Il falloit qu'il s'y éteignît tout d'un coup. L'expérience a détrompé les vrais connoiſſeurs de toutes ces loix inu- Le fond.

LA CULTURE DES FLEURS.

tiles, & qui n'ont point de fondement. Chacun ſe faiſoit des principes à ſa mode, & condamnoit conſéquemment les fleurs & le goût des autres. Mais par quel droit les Flamans voudroient-ils réformer notre goût ? & quel droit avons-nous de blâmer le leur ?

La Comt. Ce n'eſt pas ſeulement d'une nation à l'autre que le goût change : c'eſt d'un jardin à l'autre. Mais au lieu de toutes ces règles arbitraires, qui ne ſervent qu'à nous apauvrir, pourroit-on ramener toute la connoiſſance des belles tulippes à une méthode courte, ſimple & facile à entendre.

Règle pour la connoiſſance des tulippes.

Le Pr. Je n'ai ni méthode ni loi à preſcrire à perſonne. Mais voici ma façon de penſer. Par tout où le goût de la belle nature l'emportera ſur le jargon des règles, je crois qu'on fera toujours cas d'une tulippe, dont la couleur & le panache ſont bien luſtrés, bien oppoſés entr'eux, & relevés de beaux traits noirs : de quelque façon que la nature ſe joue dans la diſtribution de ces piéces.

La Comt. Les tulippes ont toûjours été l'affaire de M. le Comte, plûtôt que la mienne. Il y faut trop de ſoin. Mais une fleur que j'aime à élever & à multiplier tant qu'il m'eſt poſſible, c'eſt la renoncule.



P. Yver sculp.

La Renoncule Semidouble.

Le Chev. En voici différentes planches : mais on ne ſait à laquelle s'arrêter, tant elles ont d'éclat & de variété. LA RENONCULE.

La Comt. J'aime cette fleur par préférence, parce qu'elle dégénère moins que l'anémone. Peu s'en faut que la beauté de ſes couleurs n'égale celles de la tulippe. Elle lui eſt ſupérieure par le nombre de ſes eſpéces.

Le Chev. Quelles ſont, je vous prie, celles que vous eſtimez le plus ?

La Comt. La moindre de toute, eſt la rouge, parce qu'elle eſt fort commune. Elle ne laiſſe pas de produire un beau mélange avec les autres doubles. Quelques gracieuſes que ſoient celles-ci, les fémi-doubles l'emportent de beaucoup aujourd'hui, & tiennent par tout le premier rang. Voici mes fémi-doubles. Vous pouvez remarquer qu'elles n'ont qu'une médiocre quantité de feuilles, & qu'elles tiennent le milieu à cet égard entre les groſſes doubles, qui ont une multitude de feuilles fort ſerrées, & les ſimples qui n'en ont preſque point. Double. Sémi-double.

Le Chev. J'ai peine à comprendre pourquoi ces doubles ne l'emportent point ſur les autres ? Peut-être n'eſtime-t-on les fémi-doubles, que parce que c'eſt la mode ?

La Comt. Cette préférence n'eſt pas un

LA CULTURE DES FLEURS.

goût passager & de pur caprice. Elle est fondée sur une variété de couleurs qui tient du prodige. Une même planche de sémi-doubles réunira tout à la fois les blanches, les jaunes dorées, les jaunes pâles, les jaunes-citrons, les rouges-brunes, les couleurs de fleur de pêcher; celles qui sont à fond blanc avec des panaches rouges bien distingués; celles qui sont à fond jaune marqueté de rouge ou de rayes noires; celles, qui par dehors sont de couleur de rose & blanches en dedans. Vous en verrez d'autres de couleur de chamois, bordées de rouge; d'autres de fond rouge cramoisi, bordé.... Mais la liste des sémi-doubles n'a point de fin. Il en éclôt tous les ans de nouvelles. S'il est permis d'aimer le changement, c'est dans les fleurs; & si l'on veut se satisfaire en changeant ce qu'on aime, il faut aimer la renoncule.

Le Pr. Elle a de quoi contenter tous les goûts. La racine d'une belle renoncule perpétue & fait revivre tous les ans la même espéce de beauté: voilà de quoi plaire à ceux dont l'amitié est constante. La graine de la même fleur produit du nouveau d'une année à l'autre: voilà de quoi plaire à ceux qui aiment le changement, & assûrément ils ont à choisir. Je connois une compagnie de fleuristes qui avoient com-

LA RENONCULE.

ıencé à donner à chaque nouvelle eſpéce
e renoncule, le nom de quelque per-
onne de mérite, diſtinguée dans le mon-
e. L'une ſe nommoit le roi Staniſlas,
autre la Czarine; celle-ci le maréchal de
Villars; celle-là le prince Eugene; cette au-
re le maréchal de Berwick, une autre le
ıarquis d'Asfeld. La renoncule, qui ſur
n beau fond, montroit quelques traits
oirs; ils la nommoient, je ne ſai pourquoi,
Rouſſeau. Celle, qui avec l'éclat des
oſes par dehors, montre en dedans une
andeur toute unie, ſans fard ni mouche-
ıre; ils l'appelloient la Rollin. Celle où
s mouchetures ſont ſi multipliées & ſi
rrées l'une contre l'autre, qu'elles em-
êchent de voir le fond qui le ſoûtient;
'étoit la de la Motte. Celle qui avec une
che couleur, embellit régulièrement d'un
oli panache l'extrémité de chacune de ſes
uilles; c'étoit la Fontenelle. Mais nos
euriſtes renoncerent bien-tôt à cette pra-
que: parce qu'en comparant le nombre
es grands hommes avec celui des nou-
elles renoncules qui paroiſſent tous les
ours, ils virent bien que la plûpart de cel-
s-ci couroient riſque de demeurer ſans
om.

La Comt. Avec l'avantage d'une variété
épuiſable qui change tous les ans les

LA CULTURE DES FLEURS.

décorations de votre parterre ; les reno[n]cules sémi-doubles ont encore une quali[té] que les doubles n'ont point. Elles sont fé[-]condes, & se reproduisent de graines, a[u] lieu que les doubles sont stériles.

Le Chev. Cette stérilité est-elle parti[-]culière aux renoncules doubles ?

Le Pr. C'est presque dans toutes l[es] fleurs, que les doubles ne produisent poi[nt] de graines. On y voit, à la vérité, l[es] ébauches d'un pistile, & de quelques éta[-]mines. Mais la multitude de feuilles qui l[es] couvrent pour l'ordinaire, les empêche d[e] mûrir & de fructifier. Et lorsque les dou[-]bles, faute de culture ou autrement, vien[-]nent à s'affoiblir & à donner moins d[e] feuilles, le cœur de la fleur se dégage & jouissant en liberté de l'impression de [la] chaleur & de l'air, il donne de la graine comme font les autres piés.

Le Chev. Sait-on d'où cette fleur nou[s] est venue ?

Histoire de la renoncule.

Le Pr. La renoncule passe généralemen[t] pour avoir été apportée de Tripoli d[e] Syrie, il y a déja plusieurs siècles, & peut-être dès le tems des croisades. On n'a cul[-]tivé que les doubles pendant un très-long tems. Il n'y a guères qu'une trentaine d'an[-]nées qu'on nous apporta de Constantino[-]ple, où les belles renoncules sont com[-]

munes, de la graine ou des griffes de sémi-doubles. C'est le nom qu'on donne à la racine de renoncule. M. Valnay, controleur de la maison du Roi, est le premier ou un des premiers qui ait formé une planche de ces belles sémi-doubles. Mais ce que les curieux alloient admirer en 1705. & en 1706. dans son jardin du faubourg saint Germain, seroit à peine souffert aujourd'hui dans une planche médiocre & du second ordre, tant la graine des sémi-doubles nous a fait faire de découvertes, & nous a mis en état de choisir. La Renoncule.

Le Chev. La culture en demande-t-elle bien des apprêts?

La Comt. Cette charmante fleur, pour vous donner le plus bel émail qui ait encore paru dans une seule espéce, ne vous demande que d'être plantée dans de la terre grasse, avec un peu de cendre ou du bois pourri, & d'être préservée de l'humidité, & des grands froids. Culture de la renoncule.

Le Chev. Madame nous avoit promis de nous entretenir de la culture de l'œillet: mais elle ne nous avoit pas promis de nous en faire voir. En voici de fort beaux. C'est chose bien peu commune, ce me semble, au commencement de mai. L'Oeillet.

La Comt. Il y a une façon de les gouverner qui en fait éclore tous les mois de

de l'année, jusques dans la serre, même en hyver.

Le Chev. C'est donc la plus parfaite de toutes les fleurs, puisqu'elle a les plus belles couleurs, la taille la plus légère, avec cela une odeur aromatique ; & qu'on peut se la procurer en tout tems. Mais il y en a de bien des sortes. Quelles sont celles dont on fait le plus de cas ?

Qualités d'un bel œillet.

Le Pr. Dans l'œillet, comme dans la tulippe, on veut que les panaches soient bien opposés à la couleur dominante, & nullement brouillés ou confondus avec elle. Mais on veut de plus, que les panaches s'étendent sans interruption, depuis la racine des feuilles jusqu'à leur extrémité. Les gros panaches, par quart ou par moitié de feuilles, sont plus beaux que les petites piéces. La belle largeur d'un œillet, est de trois pouces sur neuf ou dix de tour. Les plus gros en ont quatorze & quinze. On estime beaucoup la multitude des feuilles : parce qu'elle forme une figure plus délicate. Il est beaucoup plus beau quand il pomme en s'arrondissant avec grace en forme de houppe, que quand il est plat. Avec trop de mouchetures, il seroit brouillé : avec trop de dentelles, il seroit hérissé. Quand l'extrémité des feuilles, au lieu d'être proprement arrondie,



Le jardin d'hiver. *voyez l'Explic.*

L Oeillet.

P. Yver sculp.

'allonge en pointe, il eſt affreux. C'eſt le L'OEILLET.
ire de tous les défauts.

Quant à la manière d'élever & d'habiller 'œillet, perſonne ne l'entend mieux que Madame.

Marcotte.

La Comt. Les œillets ſe peuvent élever le graines, de marcottes & d'œilletons. La graine ſert à varier les eſpéces. La marcotte & l'œilleton perpétuent les plus belles. On marcotte l'œillet au mois de juillet, & non devant, pour n'endommager ni la fleur ni le pié.

Le Chev. C'eſt une opération qui m'eſt ntiérement inconnue.

La Comt. Tout conſiſte à coucher en terre un rejetton, dont on laiſſe paroître 'extrémité au-dehors, après avoir ébarbé ou racourci le bout des feuilles, & avoir donné dans le nœud qu'on veut couder & nfoncer en terre, un coup de ganif qui n pénétre l'épaiſſeur juſqu'à la moitié. On arrête cette branche en terre, en l'aſſujettiſſant avec un petit crochet de bois. Quand elle aura repris racine dans l'endroit où elle eſt pliée, ce qui ne tardera pas, on la coupera du côté de la mere plante, pour la ſévrer de la nourriture qu'elle en ire. Il eſt tems alors qu'elle s'entretienne elle-même.

Quand les piés ſont ſi hauts, qu'on n'en

LA CULTURE DES FLEURS.

peut abbaiſſer les rejettons juſqu'en terre ; alors on fait paſſer la marcotte par un petit entonnoir de fer blanc, rempli de terreau fin, & qu'on appuie ſur une fourchette de bois. Lorſque la branche a pouſſé quelques petites racines dans l'entonnoir, on la coupe au-deſſous pour l'emporter.

Le Pr. On peut pouſſer les marcottes en mettant les pots dans une couche médiocrement chaude, & leur donner enſuite les deux grands mobiles de la végétation, le grand ſoleil & l'arroſement fréquent.

Le Comt. Vous avez paru ſurpris de voir de grands œillets de ſi bonne heure. La manière de les marcotter produit cet effet Il y a un profit certain à marcotter en differens tems, depuis juillet juſqu'à la fin de ſeptembre. Il eſt vrai qu'il ſe trouve des eſpéces qui donnent naturellement plûtôt, & d'autres plûtard. On ne manque pas d'en avoir bon nombre, tant des unes que des autres. Mais la voie la plus ſûre pour rendre la moiſſon de vos œillets preſqu'auſſi longue que l'année, eſt d'avoir des marcottes des trois mois d'été. Selon qu'elles ſeront faites, ou plûtôt ou plûtard, elles fleuriront ; les unes dès le printems ; les autres en été ; & les troiſièmes en automne ſeulement. Celles dont on aura

ranché les premiers montans, donne- L'OEILLET.
nt des fleurs dans le cœur de l'hyver.

Une autre manière de multiplier les œil- Oeilletons.
s, & d'en avoir promtement de beaux,
de détacher les œilletons du pié des es-
ces dont on est content. Ces rejettons
contiennent souvent d'autres subal-
rnes. On fortifie la mere en la déchar-
ant de cette nombreuse famille. Le
ncipal œillet ne partageant plus la séve
ec tant de collatéraux, acquiert plus
vigueur & d'agrément. Les œilletons
leur côté se fortifieront plus vîte, &
nneront bien-tôt des fleurs de la même
uté.

Mais en séparant les rejettons de la tige
incipale, chacun avec un petit brin de
cine, il est dangereux d'y faire des bles-
res capables de tuer la mere & les en-
ns. Il y a à toute chose un art & une dex-
rité qui est le fruit de la pratique, & que
seule connoissance des règles ne don-
ra jamais.

Le Pr. Quelques curieux ont essaié de *New impro-*
ultiplier l'œillet par la greffe en fente, *vements,*
assurent y avoir réussi. Nous pourrons *&c. tom. II.*
un de ces jours expliquer à M. le Cheva-
r, ce que c'est que cette greffe.

La Comt. Si la pratique en étoit sûre &
rouvée pour l'œillet, rien ne seroit plus

LA CULTURE DES FLEURS.

commode. Sur un pié vigoureux d'œillets fort communs, on pourroit se donner promtement des œillets de la pl[us] belle espéce : on pourroit faire mieux on auroit sur le même pié, si l'on vo[u]loit, trois & quatre sortes d'œillets tout[e] la fois. On formeroit ainsi sur le mêm[e] vase un bouquet naturel des plus gran[ds] & des plus agréablement variés. J'en fer[ai] l'essai : le risque n'est pas grand : mais [je] crains fort que ce ne soit une belle idé[e] & rien de plus.

Le Chev. L'œillet demande-t-il u[ne] composition de terre qui lui soit particu[-]lière ?

Le Pr. L'œillet réussit par merveille [en] Flandres, où la terre est limoneuse, gra[sse] & humide. Il se déplaît au contraire [en] Provence, & le long de nos côtes méri[-]dionales, où le climat est brûlant, & [la] terre extrêmement légère. On peut jug[er] par-là qu'il lui faut une terre de marais une terre noire & pleine de substance avec un peu de terreau de vache & autan[t] de cheval, pour corriger l'un par l'autre & empêcher que la terre ne soit tro[p] liée.

La Comt. Aux approches de l'hyver o[n] le sauve dans la serre, où il ne demeur[e] qu'à regrèt. On peut l'aérer & l'arros[er]

uand le tems eſt doux; & dès le retour u carême ſuivant, on lui rendra l'air u'on voit qu'il redemande, en lui en pargnant avec ſoin toutes les injures.

L'OEILLET.

Arrangement de l'œillet.

Quand l'œillet qu'on deſtine au théa-re eſt prêt à paroître, comme il n'y monte ue pour plaire, on ne manque pas de rendre ſoin de ſa parure; & de prévenir es déſordres qui y ſurviennent quelque-ois. Il eſt ſujet à crever le calice qui enve-oppe ſes feuilles, & à les jetter de côté. On peut avec une éguille faire quelques ncifions égales de part & d'autre, afin que ſa fraize s'ouvre & s'abbaiſſe ronde-ment. On la peut ſoûtenir à l'aide d'un petit cercle de carton, ou d'une ligature le fil, ou avec un anneau, ſoit d'écorce de ſaule, ſoit de robe de féve; qu'on place vers le tiers du dard, & qui n'eſt pas ap-perçû, cet anneau étant de même couleur. L'œillet demande alors d'être arroſé tous les jours.

Voilà les cinq genres de fleurs dont les curieux font leur grand amuſement. Mais on ne néglige pas les autres, & on en fait élever un nombre proportionné au terrein qu'on poſſede. Les ſeules hépatiques, par le mélange qu'on fait de l'eſpéce bleue avec la rouge & la blanche, ſuffiſent pour embellir durant un mois entier le tour

La culture des Fleurs.

d'un parterre ou d'une cour, auſſitôt que les néges de février ſont fondues. On y peut joindre les primevères qui viennent dans nos prés, & que la culture diverſifie & embellit beaucoup. Les narciſſes, les violettes double, les jacintes doubles, les jonquilles doubles & ſimples : les cyclamens, tant les blancs que les rouges, les marguerites mêmes, étant bien choiſies ; toutes ces fleurs produiſent de beaux effets, ſoit qu'on les loge ſéparément & par famille, ſoit qu'on les mélange ſur les mêmes planches pour en former une agréable bigarure. Il n'y a qu'une voix pour les juliennes, que j'appellerois volontiers le baume de nos jardins, & qu'on multiplie avec une facilité extrême.

Le Chev. J'en ignore la méthode.

Julienne.

La Comt. Quand les beaux bouquets de la julienne ſont paſſés, on coupe & on racourcit les tiges & les branches qui ſoûtiennent ces bouquets. On les repique en terre ſans autre apprêt, toutes ces branches vous donneront autant de nouveaux piés, pourvû que vous les teniez dans une terre graſſe, renouvellée d'année en année, & où le fumier de cheval n'entre point. Sans cet entretien elles dégénèrent promtement, comme il arrive toûjours à Paris où cette fleur n'eſt preſque jamais dans ſa beauté.

Le Chev. Les giroflées, ce me semble, éritent encore plus de soin, parce qu'on jouit plus long-tems. La jaune double, ec une odeur exquise, a tout l'éclat de or. La blanche, la rouge, la violette, la nachée forment des têtes magnifiques, répandent une odeur fort agréable.

LA GIROFLE'E
Giroflée jaune,
Giroflée panachée.

La Comt. Je ne blâme pas la curiosité ceux qui cultivent les plantes étrangères. lais le Perou ni les Indes ne nous envoient en qui l'emporte sur une belle giroflée : crois qu'elle seroit un objet d'admira- on & d'envie pour les Indiens.

Le Pr. Nous n'avons rien dit des pa- ots, ni des coquelicots doubles. Ces fleurs se multiplient que par leurs graines qui onnent tous les ans de quoi contenter le oût le plus avide de nouveauté.

La Comt. Je ne sai s'il faut les appeller modéle, ou le désespoir des brodeurs des peintres.

Le Chev. Il y a une fleurqui me paroît tter encore plus d'éclat que toutes les écédentes, & embellir mieux un grand rdin. C'est le lis.

Le Pr. La sagesse elle-même en a fait éloge, & en a préféré la parure à la pour- e & à toute la gloire du plus magnifique s rois.

Le Chev. Voyez-vous, je vous prie

LA CULTURE DES FLEURS.

quelque rapport entre ces fleurs & les li qui ſont dans les armes de France.

Le Pr. Le haut d'une feuille de cett fleur, vûe de face, & les deux feuilles voi ſines, vûes de profil ſemblent avoir u rapport foible avec le haut de la fleur d lis. Mais ce rapport ne ſuffit pas ſans l ſecours d'une conjecture hiſtorique.

La Comt. En quittant le jardin nou pouvons perdre de vûe la nature. Pour quo a-t-on donné le nom des lis à une figur qui y reſſemble ſi peu ?

Le Pr. Il y a beaucoup d'apparence qu les fleurs de lis ne ſont originairement qu ces trois petites feuilles, ou cette eſpéc de fleuron dont on paroit aſſez ordinaire ment les courronnes des princes, & qu'o trouve ſouvent à l'extrémité de leur ſcep tre dans les monumens de la ſeconde rac de nos rois. Louis VII. ſurmommé le Jeune qui alla dans le XII. ſiècle à la ſecond croiſade, ſe diſtingua, comme c'étoit l'u ſage alors, par un blaſon particulier. I prit pour armoiries ce fleuron, auquel i ajoûta pour ſupport la répétition de l même figure en petit : & comme le peupl abrégeoit le nom de Louis que portoit c prince en celui de Lis, il eſt tout nature de croire que ces fleurons prirent par c moien le nom de fleurs de lis.

Voyez, *Les Monumens de la Monarchie Françoiſe de D. Bernard de Montfaucon, tom. I. & 2.*



LES ACCOMPAGNEMENS DU PARTERRE.

QUATTIE'ME ENTRETIEN.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

Le Comt. QUe voulez-vous faire, Monsieur, de ces bouts d'ardoise que je vous vois arranger avec tant d'application ?

Le Chev. Voyez ce que c'est, Monsieur, ayez la bonté de lire.

...itilaire, jacée, martagons, digitales.... J'entends, voilà une liste de fleurs.

Le Chev. On m'en nomme tous les jours ...i que je ne connoissois pas, & j'en ...ouve plusieurs que je connois de vûe, ...ns en savoir les noms. Je leur ai fait à toutes leur étiquette que je pique au pié de la plante : en me promenant seul, je les appelle toutes par leur nom à mesure qu'elles se présentent. Si la mémoire me manque, je n'aurai qu'à lire, & j'apprendrai à les distinguer par le simple feuillage.

LES AC-COMPAGN. DU PART.

Le Comte. Vous allez donc faire un liv
de tout mon jardin : car je vois que ce
précaution ne ſera pas moins néceſſa
pour une multitude d'autres plantes q
en font l'ornement. Je veux vous aic
à les connoître. Le parterre ne fait pas ſe
un jardin : il a beſoin de bien des accor
pagnemens ; tels que ſont les arbriſſeau
les allées, les berceaux, les palliſſades &
boſquets

Le premier accompagnement du parter
ſont les grands arbriſſeaux à fleurs, au
quels on joint différentes ſortes d'arbuſt
& de plantes étrangères. Comme le nor
bre des arbriſſeaux à fleurs n'eſt pas granc
on y ſupplée par le moien des grand
plantes annuelles.

Grandes plantes annuelles.

Le Chev. Par plantes annuelles, Mo
ſieur entend apparemment celles dont
tige meurt au bout d'un an ou peu aprè

Le Comte. C'eſt cela même. On f
choix de celles qui forment de belles p
ramides, ou qui ont un grand feuilla
couronné de riches bouquets. Par-là ell
ſe trouvent propres à couvrir un lar
vaſe, & à orner de grandes places. Tell
ſont les juliennes, les giroflées, les lis, l
pyramidales, les œillets d'Inde, les am
rantes, les géranions, les tricolors, les f
dons, & bien d'autres que vous connoiſſ

ſuffiſamment. Les Belvédères, quoique ſans fleurs, rendent auſſi le même ſervice.

LES ARBRISSEAUX A FLEURS.

Arbriſſeaux à fleurs.

Les arbriſſeaux à fleurs, ſont le lilac commun, le lilac de Perſe, le grenadier, l'oranger, le citronier, les jaſmins, les roſiers, & pluſieurs ſortes de lauriers.

Le Chev. Je vois une infinité d'honnêtes gens ſe contenter, pour tout parterre, de quelques platebandes qu'ils garniſſent de ces arbriſſeaux.

Le Comte. Ces magnifiques plantes embelliſſent encore mieux un jardin que la plûpart de celles qui ſont l'objet de la curioſité des fleuriſtes. Celles-ci ſont deſtinées à être vûes de près. Auſſi la nature les a-t-elle peintes en miniature. Elle a travaillé les autres à plus grands traits, ou d'une façon plus ſimple. Elle en a beaucoup multiplié le nombre ſur un même pié, & ne leur a communément donné qu'une ſeule couleur : ce qui ſuffit avec la verdure qui les ſoûtient, pour être vûes de loin & pour parer noblement un terrein ſpacieux.

Le Chev. Je crains que cette parure ne dure trop peu. On n'eſt pas ſi borné en élevant des fleurs : elles ſe ſuccèdent.

Le Comte. On peut auſſi très-aiſément faire durer les arbriſſeaux à fleurs preſque

LES AC-COMPAGN. DU PART.

autant que l'année, avec d'agréables changemens. Après que les lauriers-tins ont fait leur personnage durant les derniers mois de l'hyver, & jusqu'au commencement du printems, ils disparoissent de dessus la scène, & sont remplacés par les lilacs qu'on entremêle, en posant alternativement une caisse de grappes blanches & une caisse de grappes bleues. Voiez-en l'effet le long de cette terrasse. Ensuite paroîtront les rosiers de Gueldres, les têtes de chrévrefeuille, les jasmins communs montés en tiges, ou disposés en manière de vase autour de quelques cerceaux, les genets d'Espagne, & les lilacs de Perse: avec les jasmins jaunes, les jasmins d'Inde, d'Arabie & de Catalogne, qui durent tous plusieurs mois en fleurs, malgré le tribut journalier qu'ils paient à chaque nouvelle compagnie qui les aborde. On jouit encore dans ce même tems du baume de la fleur d'orange, & de la pourpre de la grenade. On retrouve ensuite durant l'autonne entière le mélange des couleurs les plus tendres par la réunion du rouge & du blanc des lauriers roses.

Spain Broom

On entremêle les abrisseaux fleuris de plusieurs arbustes estimables, ou par l'immortalité de leur verdure, ou par l'agrément de leur odeur; comme myrtes,

romarins, halimes, arbres de sainte Lucie *, genevriers, ifs, cyprès, lauriers cerises, & autres de toute espéce. Le houx même, tout hérissé qu'il est, mérite de trouver place dans nos jardins, par une verdure qui se conserve toûjours parfaite, & par des grappes d'un rouge admirable qui réjouissent la vûe au milieu de l'hyver.

LES ARBRISSEAUX A FLEURS.

Le Chev. Vous ne dîtes rien des rosiers. Ils font cependant une très belle figure dans votre....

Rosiers.

Le Comte. Je ne les abandonne pas. Ils pourroient seuls tenir lieu des autres arbrisseaux à fleurs. Ce que nous faisons venir à grands frais des païs éloignés, n'a réellement rien de supérieur, peut-être pas même de comparable à l'agrément d'une belle suite de rosiers bien entretenue. Il y a plus de quinze espéces de roses, tant simples que doubles, blanches, jaunes, cramoisies, & panachées. Avec la facilité qu'on a d'en varier les couleurs par le mélange des espéces, on peut encore ménager cette variété sur le pié même, & y faire croître à la fois cinq ou six sortes de grosses roses toutes différentes, par le moien de la greffe.

On en élève si on veut les tiges en les

* Espéce de cerisier de bonne odeur, & dont la fleur a aussi beaucoup d'agrément.

LES AC-COMPAGN. DU PART.

élaguant, & en retranchant tout ce qui pousse du pié. Le point important dans la manière de les gouverner, est de laisser avancer certains boutons, d'en retrancher d'autres, & de racourcir les rosiers, les uns plus, les autres moins. D'où il arrive que les boutons se développent tour à tour les uns sur la fin de l'été; d'autres en automne; quelques-uns jusqu'en hyver. Rien de plus simple que le moien de prolonger la jouissance de cette aimable fleur.

Le Chev. Je m'apperçois de plus en plus que les choses les plus communes sont réellement les plus belles; & qu'il ne faut point du tout courir après ce qui est rare ou étranger, pour être satisfait.

Le Comte. Il ne faut que mettre en ordre ce que la nature a placé autour de nous. Vous en jugerez encore mieux par les autres embellissemens de nos jardins. Laissons croître en liberté le tilieul, le coudrier, l'épine blanche, les arbres fruitiers, en un mot toutes les plantes qui sont ici: Nous nous trouverons dans peu logés comme les tigres & les ours: nous nous verrons environnés de broussailles & de haute futaie. Donnons le moindre arrangement à ce que nous avons sous notre main, nos demeures se convertissent en un paradis terrestre.

Le bon ſens veut que nous commencions par écarter de deſſous nos appartemens tout ce qui peut y faire ombre, ou barrer notre vûe. En y mettant à découvert un terrain raiſonnablement grand, il eſt naturel d'y amuſer les yeux par quelque objèt agréable. De-là l'origine des parterres; de-là la légèreté & la délicateſſe des ornemens qui les compoſent. Mais après le parterre, qui eſt une piéce platte & entièrement découverte, on doit trouver des objets d'un caractère oppoſé; c'eſt-à-dire, de grandes pièces de relief, & qui s'élèvent de part & d'autre, ſoit pour diverſifier la vûe, ſoit pour la terminer, ſoit pour nous rendre d'autres ſervices. LES ACCOMPAGN. DU PART.

La diſpoſition de ces accompagnemens du parterre demande encore plus de goût, que celle du parterre même. Je me contenterai de vous dire en deux mots la deſtination de chaque piéce; le choix des plantes, dont chaque piéce eſt compoſée; & enfin la manière d'aſſembler le tout. Commençons par les allées.

Les allées ſont nues ou garnies. Les premières ne conſiſtent qu'en un terrein uni, alligné par quelque bordure de buis, & rempli de ſable ou de gazon, pour jouir de la promenade autour des parterres. Les Allées.

Ces allées garnies ſont bordées ou de

Les accompagn. du Part.

caisses ou de grands arbres. Les unes sont couvertes pour y prendre le frais : les autres sont tout à jour. Il y en a qui servent à ménager la vûe de la campagne, comme doit être, s'il est possible, l'allée qui fait face au bâtiment, & qui répond au milieu du parterre. Il y en a qui servent à guider l'œil sur un objet intéressant : telle est par exemple celle-ci.

Le Chev. Les deux tours du monastère qui en font le point de vûe, semblent avoir été faites exprès pour l'embellir.

Contre allées.

Le Comte. La maîtresse allée, qui vient pour l'ordinaire après le parterre, est quelquefois accompagnée de deux contre-allées moins larges. Alors celle du milieu est toûjours composée de grands arbres également élagués, & dont les tiges sont en plein air. Les deux contre-allées peuvent être enfermées, l'une à droite, l'autre à gauche, de deux grandes palissades ou murailles de verdure.

Le Chev. Dans les deux allées qui accompagnent vôtre parterre, & dans celle qui perce le bois, vis-à-vis le château ; je ne vois que des arbres d'une même espéce.

Arbres des allées.

L'Ipreau, ou orme à large feuille.

Le Comte. Ce sont tous ormes à large feuille. Ce feuillage uniforme est magnifique, & c'est le plus parfait de tous les bois.



l'Orme a la grande feuille.

le faux Acacia.

P. Yver sculp.

Le Chev. N'emploie-t-on pas plus communément le maronier pour faire une belle allée? LES ALLÉES.

Le Comte. Il eſt vrai que le maronier d'Inde orne beaucoup une place par ſon beau verd, par ſes grandes grappes de fleurs, & par ſa belle tête. Avec cela il vient promtement. Mais il eſt ſujet à être rongé par une chenille, qui le dépouille preſque tous les ans de ſa verdure entière dans le cœur de l'été. On ſe plaint auſſi qu'il ſalit les allées dans tous les tems où l'on s'y peut promener. Quand ſes fleurs ſont tombées ſur la fin du printems, il ne tarde pas à laiſſer tomber ſes coques hériſſées. Le fruit tombe à ſon tour en autonne. Il finit par la chûte des feuilles.

Le Chev. Il faut renoncer au maronier d'Inde. Mais n'eſt-il bien remplacé que par l'orme?

Le Comte. Outre les ormes que nous avons de deux eſpéces; l'une à petite; l'autre à large feuille, nous pouvons faire nos allées avec le plane, l'érable, & le tilieul. Quelques-uns y emploient l'acacia.

Le Chev. Je connois l'acacia & le plane. L'Acacia.
J'ai ſouvent cueilli ſur le premier des fleurs d'une odeur admirable. Le plane a la feuille fort grande & taillée en étoile.

Le Comte. La fortune du plane a bien Le Plane

LES ACCOMPAGN. DU PART.

changé. Sa belle ombre l'avoit mis en grande vogue parmi les Grecs & parmi les Romains. Ils se plaisoient à en élargir la tête, & à pratiquer au milieu de son feuillage une grande salle à manger. Ils le plantoient dans leurs jardins, dans les avenues des maisons de campagne, & par tout. Vous avez dû voir les plaintes qu'Horace* fait de cet usage.

Plin. hist. nat. l. 12. c. 1. sect. 5. Hardum.

Le Chev. Je me les rapelle. Il trouvoit étrange que le plane qui ne donne qu'une ombre stérile, se multipliât plus que l'orme qu'on rendoit utile & fécond, par son mariage avec la vigne.

Le Comte Aujourd'hui nous emploions assez peu le plane dans nos jardins d'ornemens. Nous n'y faisons guères plus d'usage du grand érable, dont la feuille imite assez celle du plane. Mais on s'accommode mieux du petit érable, du charme, & surtout du tilieul, parce qu'il vient promtement, & qu'il se prête avec souplesse à toute sorte de figures, & à toute sorte de terreins. On peut garnir le bas des tilieuls de gros buissons d'ifs ou de rosiers taillés en forme de vases ou de cloches renversées. Les tiges des tilieuls qui s'en élèvent & qui portent des têtes bien arrondies,

Le Tilieul.

* Platanusque cælebs evincent ulmos.
Carm. l. 2. od. 15.

To. 2. Entr. 4. pag. 86.



Le Plane.

P. Yver sculp. direx.

imitent de longues enfilades d'orangers encaissés. LES ALLE'ES.

Le Chev. Quand ensuite les vases viennent de tout côté à se couvrir de roses, une allée de cette façon doit former un coup d'œil ravissant.

Le Comte. On peut faire encore mieux. Comme on n'est guères en usage d'accompagner les parterres d'arbres de haute tige, si ce n'est dans des jardins extrèmement étendus ; on peut au milieu ou à côté des larges allées qui bordent le parterre, faire planter, sur des lignes droites, de gros buissons de tilieuls, dont on arrête les tiges, pour les faire pousser du pié. On taille ces buissons en manière de grandes caisses quarrées. Au cœur de ces vases de verdure on enfonce & on affermit un grand panier garni d'une touffe de fleurs, selon la saison, ou contenant seulement une belle tête de rosier.

Le Chev. C'est ce que je vois que vous avez fait pratiquer ici sur les deux aîles du grand parterre. Ces jolies allées ne bornent point la vûe, & donnent à toute la place un grand air de magnificence.

Le Comte Il ne m'a fallu, pour me procurer ce plaisir, ni attendre long-tems, ni dépenser en vases de fonte, ni faire venir de loin des arbustes timides qu'on n'ose

LES ACCOMPAGN. DU PART

montrer à l'air que durant les beaux jours. Parlez-moi des arbuſtes que le climat nous donne, & qu'une légère couverture de paille préſerve à coup ſûr de la plus âpre gelée.

Les Berceaux.

Le Chev. J'admire la légèreté que vous ſavez donner aux berceaux qui terminent ſi agréablement la vûe de part & d'autre.

Le Comte. Les berceaux, les ſales vertes, les cabinets de verdure ſe peuvent garnir de différentes façons. On y emploie le chévrefeuille, le jaſmin, le charme, le tilieul, ou même des arbres toûjours verds. Mais autrefois ces retraites avoient communément un air maſſif & lugubre. Le pié en étoit ſouvent déchauſſé : les côtés en paroiſſoient écorchés : parce qu'on empêchoit la végétation en voulant tout couvrir. On eſt aujourd'hui dans le goût des cabinets découverts par le haut, ou des berceaux tout ouverts par les côtés, en forme de portiques ou de voûtes appuiées ſur de légères colonnes de verdure. On y reſpire un air plus ſain : tout s'y nourrit ſans peine : parce que le ſoleil & la libre circulation de l'air y rendent le feuillage auſſi vif & auſſi fort par le bas que vers le haut.

Le Chev. C'eſt apparemment le trop



Le Cedre. le Cyprès et Son fruit. P. Yver sculp. direx.

d'ombre & le défaut d'air qui dégarnit si souvent le bas les palissades.

LES BERCEAUX.

LES PALISSADES.

Le Comte. Les palissades ne doivent jamais avoir une hauteur égale à la largeur de l'allée qu'elles bordent. Quand les arbres, dont on les couronne quelquefois, sont bien élagués, & qu'elles sont aérées de toutes parts, elles forment alors une vraie muraille de verdure, qui semble avoir ses fondemens en terre. Elles deviennent par-là un des plus grands agrémens des jardins, dont elles règlent, pour ainsi dire, toute l'architecture.

Le Chev. N'y a-t-il que la charmille qui puisse prendre cette forme?

Le Comte. Les palissades, tant les hautes, que celles qui ne sont qu'à hauteur d'appui, se peuvent faire de tilieuls, d'ormes, de hêtres, de coudriers; en observant de n'y emploier d'un bout à l'autre, qu'une seule espéce: parce que la diversité de deux feuillages qui ne fraternisent point, choque d'abord les yeux, & est sujette à causer des vuides. Le petit érable a un avantage qui est de ressource dans les jardins déja formés, & où il survient quelque chose à rétablir. Il croît à l'ombre, & remplit un vuide mieux que toute autre plante. Mais la charmille forme, sans contredit, la verdure la plus belle & la plus durable.

LES AC-COMPAGN. DU PART.

Les basses pallissades se peuvent faire d'ifs, de lauriers, de myrtes, de troêne, d'aubépine : ou si l'on veut du magnifique, on les fait de grenadiers.

Le Chev. Une pallissade de grenadiers doit paroître tout en feu au tems de la fleur.

Le Comte. Veut-on cacher des murailles ou des terreins inutiles, irréguliers, peu favorisés du soleil ou d'un aspect peu agréable ? On y emploie en forme de palissade ou autrement, les arbres qui viennent dans les lieux les plus froids, qui conservent toûjours leur verdure, & qui peuvent en tout tems étendre une belle tapisserie sur ces endroits disgraciés. Tels sont l'if, l'alaterne, le picéa, le cèdre, le chêne verd, le buis, le houx, & le lierre.

Arbres toûjours verds.

On feroit bien aussi d'emploier des arbres toûjours verds pour former les pallissades & les portiques qui doivent servir à borner la vûe d'un appartement : & on en sent si bien l'agrément, qu'on les contrefait par une verdure de bois peint.

Le Chev. Ceux qui embellissent le tour de leur jardin de cette façon, n'ont pas à craindre la chûte des feuilles.

Le Comte. Chacun a son goût, & rien ne doit être plus libre. Mais il me semble qu'en entrant dans un jardin, on s'attend



P. Yver sculp. direx.

à trouver une verdure réelle, comme en entrant dans une bibliothèque on s'attend à ne pas trouver des livres en peinture.

LE PALISSADES.

Le Chev. Si les portiques de bois peint, & dégarnis de feuillages, vous paroissent déplacés dans un jardin ; que direz-vous de ceux qui emplissent leur jardin de marbre & de dorure ?

Le Comte. Ces ornemens peuvent être fort beaux : mais je ne sai pas trop si c'étoit-là leur place. En Italie & en France, on donne peut-être un peu trop dans le goût des vases qui ne contiennent rien, des statues qui ne nous instruisent de rien, & & des colonnes destinées à ne rien soûtenir. Mais toutes ces piéces inutiles par elles-mêmes, perdent encore plus de leur prix quand elles occupent la place de la verdure qui nous feroit plaisir, & qui est tout ce que nous cherchons dans un jardin. Je ne désire d'y trouver ni sculture ni colonade, ni portique de marbre ; non plus que je ne m'attens à trouver un parterre de gazon dans le vestibule d'un appartement, ni une allée d'arbre dans un corridor.

Le Chev. J'ai quelquefois entendu dire qu'un jardin étoit une imitation de la nature : que les allées & le parterre étoient l'imitation des plaines ; que les tarrasses

Les Terrasses.

LES ACCOMPAGN. DU PART.

étoient l'imitation des montagnes ; enfin les fontaines & les rigoles, une imitation des ſources & des rivières. Il eſt permis d'embellir un peu ce qu'on imite. Une allée eſt plus belle qu'un grand chemin : une terraſſe eſt mieux rangée que la pente d'une montagne : un jèt d'eau eſt plus agréable qu'une ſource qui ſort d'un rocher.

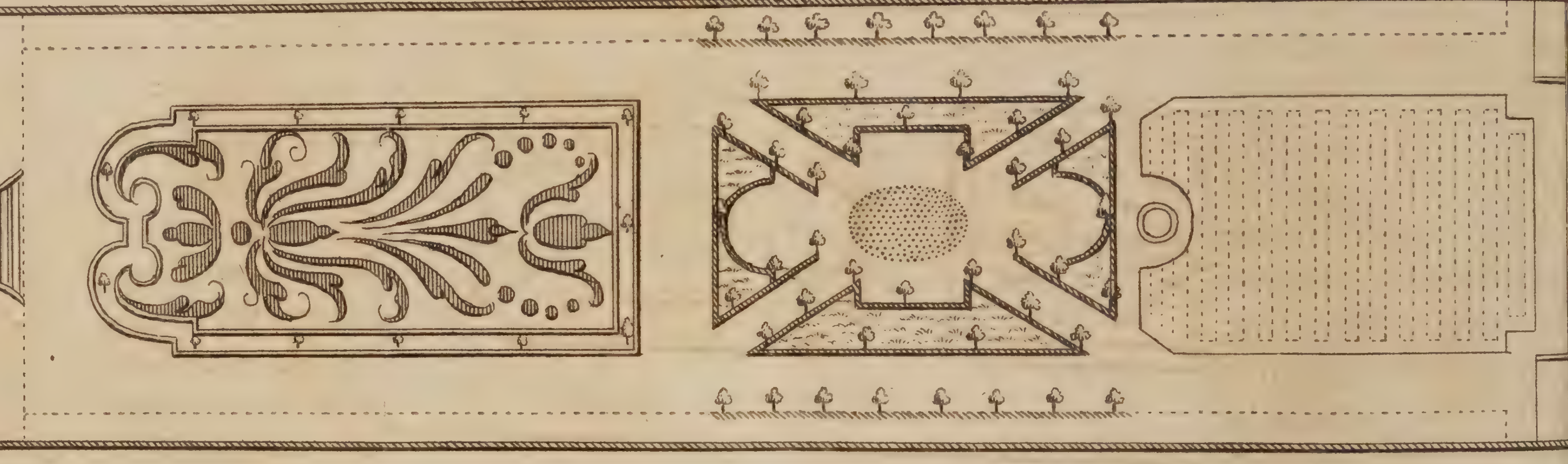
Le Comte. Il y a du vrai dans ce que vous dites. Mais permettez-moi de vous faire remarquer qu'un jardin eſt moins une imitation de la nature, que la nature même rapprochée ſous nos yeux, & miſe en œuvre avec art. J'ai beſoin de prendre l'air : on me le procure par une petite plaine & par des allées découvertes. Je veux jouir un moment de la vûe des productions de la nature : on a mis pour cela ſous mes yeux des fleurs & des feuillages rangés de façon, que la vûe des uns n'ôte pas celle des autres. Je ſouhaite changer de point de vûe, trouver un abri contre le vent, jouir de la ſolitude, ſans ôter aux autres l'uſage de mon jardin : les terraſſes me donnent ces différents avantages. L'ombre & la fraîcheur ne ſont pas moins à déſirer : on m'en procure la jouiſſance en ajoûtant aux piéces précédentes, le couvert d'un beau bois, & le cours d'une eau abondante. L'art qui forme les jardins ne con-



l'If. La graine du Sapin. Le Sapin.

Echelle de 20 Toises.

1 2 3 4 5 10 20.



Terrain long
partagé en parterre, bosquet et potager.

P. Yver sculp.

ſte pas à contrefaire ces choſes, ni à m'a-
uſer d'une vaine perſpective, ou d'une
ite d'arcades de bois verd, ou de la vûe
un ſalon incruſté de marbre, ou de celle
: quelque naïade qui panche avec grace
n urne ſur un baſſin preſque toûjours
ſec. Le mérite de l'art eſt de raſſembler
effet l'eau & la verdure, de faciliter la
omenade, de donner du couvert. L'art
imite donc point ici la nature, mais il l'y
et en œuvre. C'eſt d'elle ſeule qu'il em-
unte les plaiſirs qu'il nous livre.

LES TERRASSES.

Rendons juſtice à l'art. Il peut mettre
eaucoup de grace & de dextérité dans
aſſemblage qu'il fait faire des productions
turelles. Un propriétaire curieux ſe trou-
: réduit à faire ſon jardin d'un terrein
ns largeur, ſur une longueur exceſſive.
a choſe arrive tous les jours. Rien de plus
ſé que de remédier à l'irrégularité de
tte figure. Il partage le tout en trois quar-
z longs. Du premier il fait un joli par-
rre; du dernier qui eſt au fond, un beau
ɔtager; de la portion du milieu il fait un
ɔſquet, qui en s'élevant entre deux,
mt la vûe de cette longueur ridicule. Le
ɔſquet eſt traverſé d'angle en angle par
ne croix de ſaint André; garni par dedans
une ſalle verte; & orné par dehors de
eux cabinets ou niches de verdure, dont

En quoi conſiſte l'art des jardins.

LES AC-COMPAGN. DU PART.

l'une fait face au parterre, & l'autre au potager. Tout ce qu'on découvre a un air proportionné : & deux allées traverſant le tout le long des deux murs fourniſſent au beſoin une longue promenade, & la libre communication des trois différens jardins.

Un autre poſſéde un terrein plus vaſte, mais triangulaire, ou d'une figure encore plus bizarre. Il y prend différentes piéces qui plaiſent toutes par leur beauté partilière, & par leur correſponcance générale. Des deux grandes paliſſades qui borneront ſon partérre, l'une ſera le commencement d'un bois ſpacieux, & coupé de pluſieurs allées; l'autre couronnée d'arbres auſſi hauts, ſemble annoncer des boſquets d'un autre goût, & qu'on croit de même étendue : tandis qu'elle ſert réellement à cacher, derrière une verdure ſans épaiſſeur, le mur qui rompt le terrein en cet endroit. L'art aggrandit ainſi la place, unit par des liaiſons adroites les lieux les plus mal aſſortis, & en ſauve l'irrégularité ſous une perpétuelle apparence de ſimétrie. Les bouts de terreins qui paroiſſent perdus derrière ces allignemens réguliers ſervent à faire, l'un un verger; l'autre une pépinière; une figuerie; une melonière.

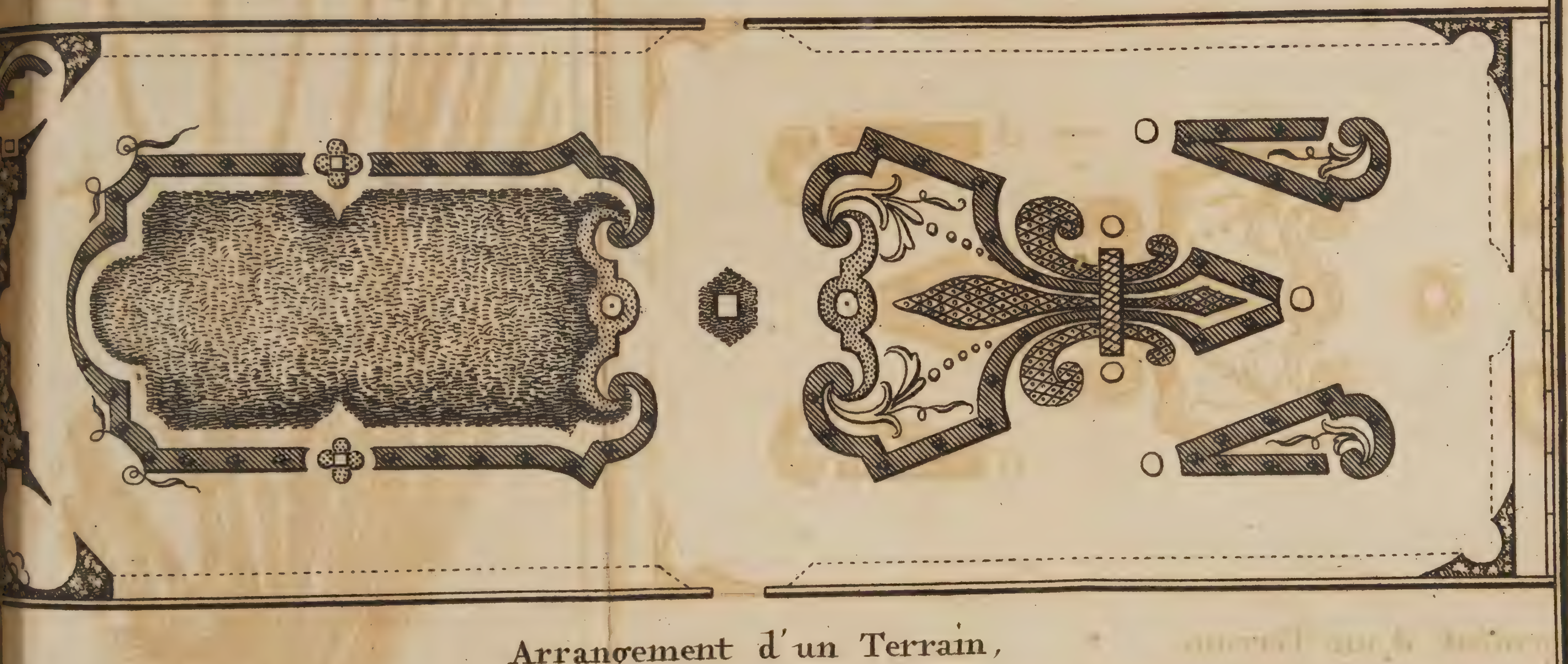
Manière d'unir le tout.

Il y a ſans doute une grande dextérité à pouvoir éxécuter en détail toutes les belles

le Pin.



P. Yver sculp. direx.



Arrangement d'un Terrain,
de 26 Toiſes de Longueur ſur 9 de Large.

P. Yver ſculp. direx.

LES VUES.

res de jardinage ; par exemple, à sa- niveller un terrein ; à en abbaisser cement un autre par une pente insen- e, qui donne l'écoulement aux eaux, rendre la promenade pénible ; à tra- un parterre ; à bien plaquer le gazon ; nduire des eaux ; à alligner des allées ; rondir des berceaux ; à bien percer bois ; à ménager des vûes. Mais le d secrèt de l'art est de bien sentir ce vaut la nature, de bien faire valoir ses ens, & de faire de toutes ces diffé- es parties un tout raisonnable & bien ndu.

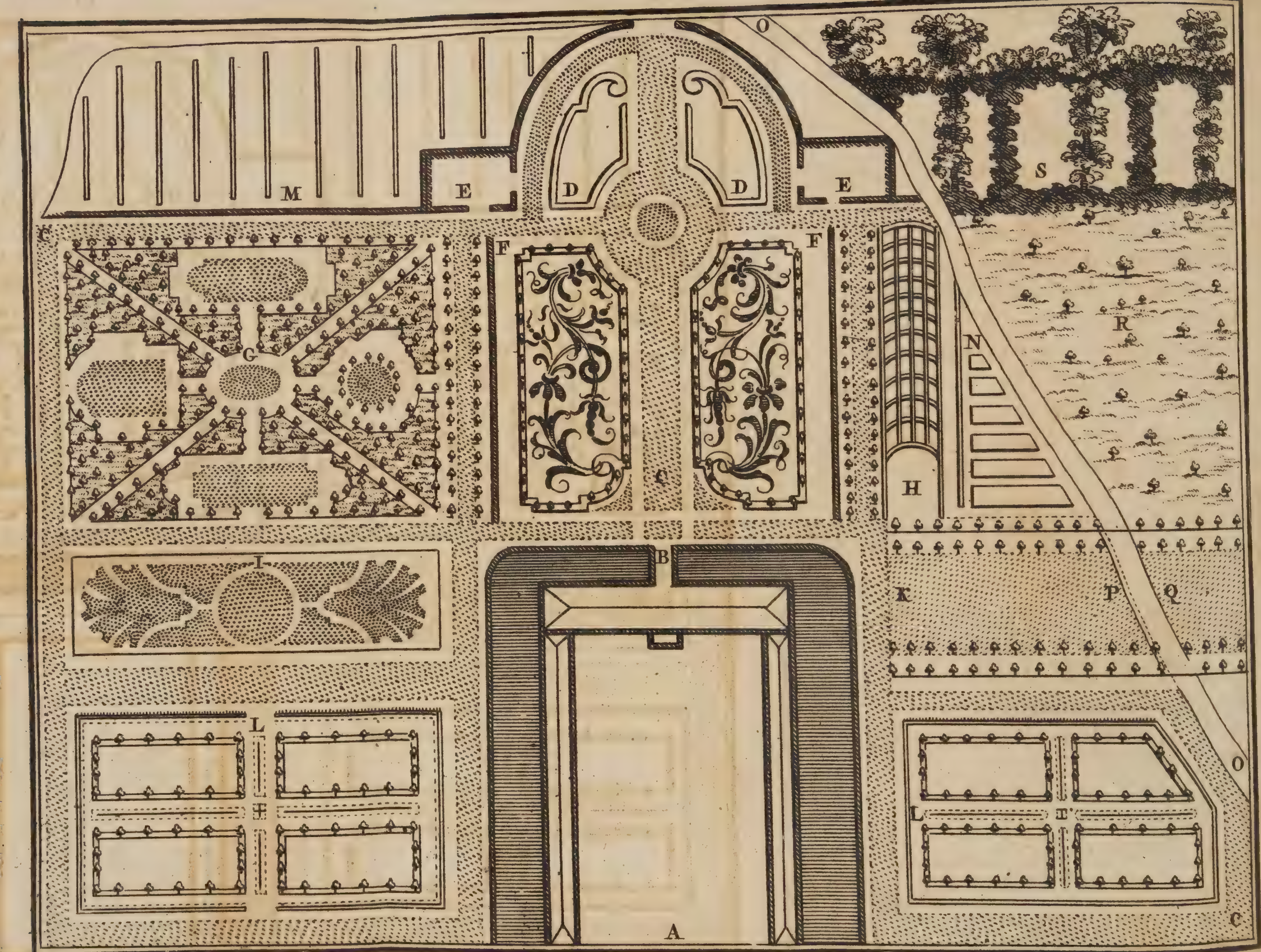
Dans un petit terrein, tout se réduit à mplicité du dessein, & à la propreté 'éxécution. Dans un terrain vaste, pu, inégal ; un habile homme se sert out, & des irrégularités même pour re par tout du nouveau, & pour ôter jardin une ennuieuse uniformité. Il rde bien de prodiguer tout d'un coup ie de son terrein d'un bout à l'autre, & mettre à découvert sous le premier d'œil. Il se contente d'en présenter ord une grande portion richement pa- de fleurs, de belles eaux, d'arbres de ; & terminée par des berceaux ou par palissades. L'œil du spectateur est sa- it, & ne demande rien de plus. Mais

Les accompagn. du Part.

peu après il est agréablement surpris
trouver que ce qui terminoit sa vûe, c
le commencement d'un nouvel ordre
beautés.

On a évité de même, de lui laiss
voir dès l'entrée du jardin toute la cam
pagne voisine. On lui en montre se
lement une partie, comme à la dérob
Par éxemple, vous voiez d'ici la campag
par cette longue enfilade de vûe qui f
face au parterre. Vous la retrouvez p
loin au bout de cette allée de travers
l'aide d'une palissade à hauteur d'ap
qui a été abbaissée en cet endroit po
unir le jardin avec l'avenue qui y rép
au-dehors. Les palissades & les bosqu
sont tenus & arrêtés à une hauteur c
n'ôte pas aux appartemens d'enhaut
spectacle de la plaine, & des montag
voisines. Mais on fait plus souhaiter ce
vûe, qu'on ne la met à découvert à l'
trée du jardin. Et dans la vérité il n'est
avantageux pour nos jardins, qu'on pu
en faire librement la comparaison ave
magnifique jardin de la nature. Les nô
ne paroîtroient plus rien. Il est bien p
agréable en sortant d'un bosquet, ou
détour d'une palissade, d'appercevoir t
d'un coup une plaine à perte de vûe. Ju
de l'effet que ce ménagement produit

pas


O
S
M
E
D
D
E
C
F
F
G
R
N
C
H
B
I
K
P
Q
L
O
L
A
C
P. Yver sculp. direx.

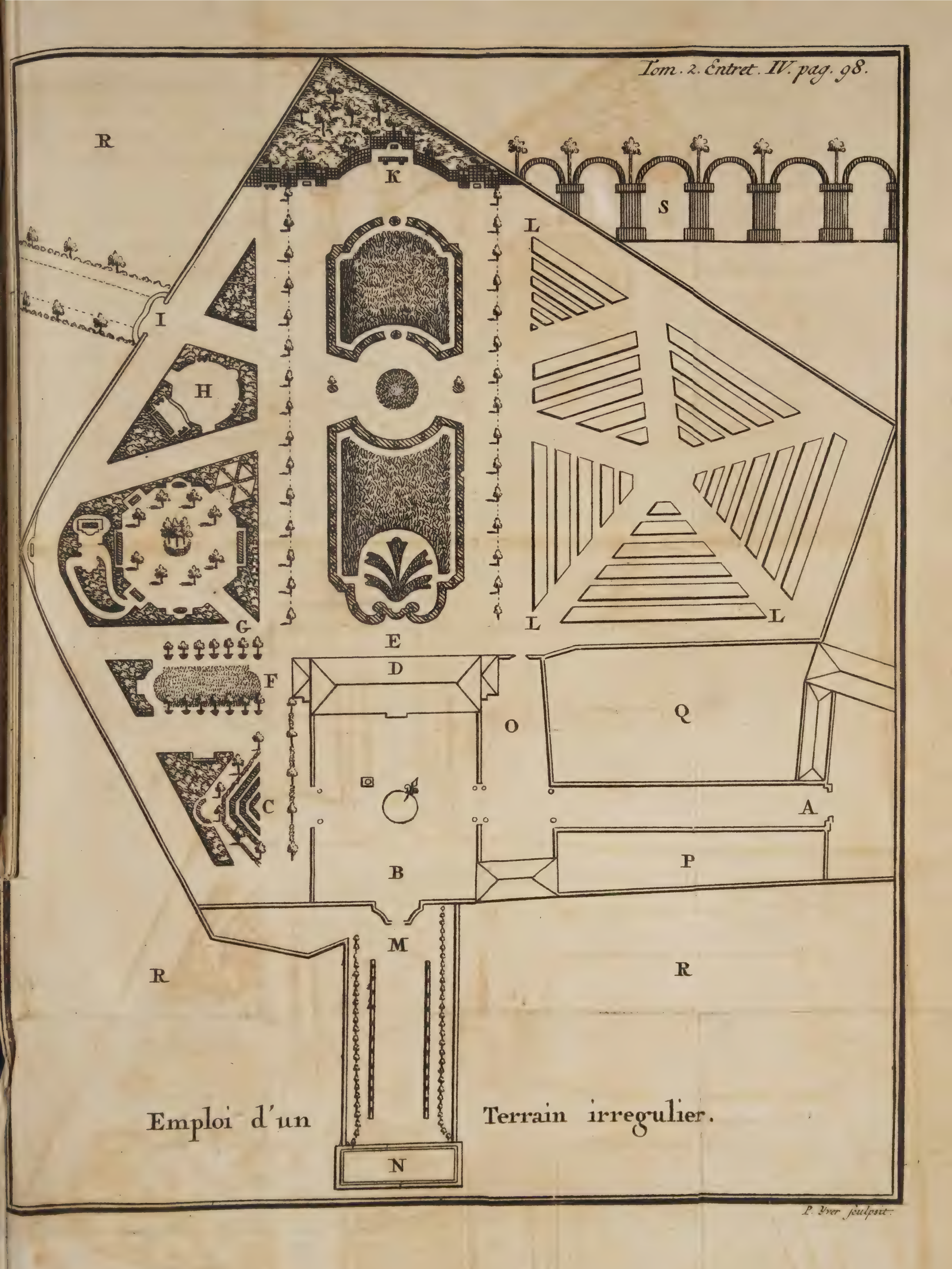
nt derrière ce berceau pour nous af- LES VUES.
ſur la terraſſe qui eſt de l'autre côté.
Chev. Il me ſemble qu'on tire de
nt nous un rideau qui nous déroboit
el & la campagne.

Comte. On varie ainſi la vûe, tant qu'il
oſſible, en paſſant d'une piéce à l'au-
Nouveau goût, nouveau caractère.
place a un air de grandeur : une
plaît par un air plus enjolivé. Ici
e une patte d'oye ou une étoile qui
laiſſe dans l'incertitude de la route
vous prendrez dans le bois. Dans cet
terrain enfoncé qu'on a voulu ſe diſ-
er de combler, ſe préſente un long
ingrin ; c'eſt-à-dire, un long tapis de
ure, qu'on a tenu ici en manière d'im-
le renverſée. Les arcades de tilieuls
e bordent, les vaſes de fleurs qui or-
chaque arcade, la fraîcheur qu'on
ûte, l'air qui y roule librement, le
t de mille oiſeaux qui y font leur fé-
; tout vous attire, tout vous arrête
ette pelouſe délicieuſe. Un autre en-
a l'air ſolitaire & ſauvage, l'eſprit s'y
ve recueilli. Ailleurs il ſe diſſipe &
re avec l'œil ſur les hameaux du voi-
ge. Un lieu ſtérile & battu des vents
ord ſe convertit en une grotte pour
endre le frais. Un lieu élevé & de

LES AC-COMP. DU PART.

difficile accès se gagne peu à peu par
rampe tirée de loin, & devient un bell
dère que chacun se reprocheroit de n
voir point vû. En employant ainsi a
prudence tous les terrains & toutes
situations; en achevant enfin de faire
chaque chose ce que la nature avoit co
mencé à en faire, on diversifie les aspec
on multiplie les beautés, les promena
& les abris, selon les tems & les saiso
Il suffit qu'il ne pleuve pas pour être s
de pouvoir agréablement prendre l'ai
malgré le soleil & le vent. Nous jouisso
par ces précautions de tout ce que la n
ture a de beau; & un seul tour de jard
est un voyage dont on revient toûjou
content & utilement exercé.

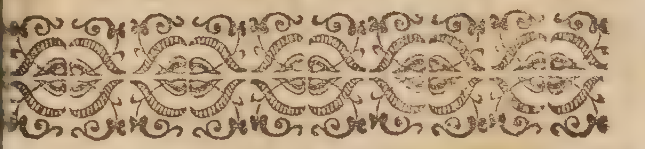




Emploi d'un Terrain irregulier.

P. Yver sculpsit.





ELOGE
·U JARDINAGE
ET
DU POTAGER.

INQUIEME ENTRETIEN.

E PRIEUR, LE CHEVALIER.

e Pr. COmment, je vous prie, vous eſt venu l'idée du joli recueil ont vous me parlez ?

Le Chev. C'eſt vous-même, Monſieur, ui y avez donné lieu. Vous me conſeiltes dans mon dernier voyage de lire, rès les Géorgiques de Virgile, les *Jarns* du P. Rapin, & la *Métairie* du P. de aniere. Je l'ai fait, & ...

Renati Rapini hortor. L. IV. Jacobi Vanierii prædium ruſticum.

Le Pr. Il ne faut pas demander ſi vous es devenu partiſan de la vie champêtre.

Le Chev. Après cette lecture on eſt aſrément tenté de renoncer au ſéjour

ELOGE DU JARDINAGE.

des villes. Ces trois poëmes m'ont telle-ment enchanté que je ne les puis quitter. J'ai voulu les avoir tous trois ensemble, & je les ai fait relier proprement en un seul volume que voici : il est très-portatif, & je l'appelle ma *bibliotheque de campagne.*

Le Pr. A quelques fables près, où l'on trouve que le P. Rapin a fait revivre les dieux & le langage des payens fort gratuitement, puisque le faux n'y est rachetté par aucune vérité utile : il y a un profit & un agrément perpétuel dans la lecture de ces trois ouvrages. Je sai qu'il n'appartient qu'au public de décider si les *jardins* & la *métairie* méritent exactement de devenir les deux & troisiéme tomes des Géorgiques ; mais pour mon usage particulier j'ai dessein de faire comme vous, & de les mettre tous trois de compagnie sous un tire commun. Je n'en prendrai point d'autre que celui que vous m'avez suggéré.

Le Chev. Mais ne pourrions-nous pas grossir un peu cette bibliotheque.

Le Pr. Rien ne nous empêche d'y joindre les endroits de Caton, de Cicerona[a], d'Horace[b] & de Pline[c] le Naturaliste, qui nous présentent les plus belles images de l'agriculture & de la vie champêtre.

a *Cicer. de senect.*
b *II. Sat. 6. & I. Epist. 10. 14. 16.*
c *Hist. nat. l. 18. cap. 2.*

Le Chev. N'y oublions pas les deux mai-
ns de Pline [a] le Jeune. Il n'y a pas long-
ms que j'en ai parcouru les appartemens
les jardins avec un plaiſir extrême : j'a-
ois pour guide M. Félibien.

ELOGE DU JARDINAGE.

a *Plin. Jun.* Laurentinum *l. 2. ep. 17. &* Thuſci *l. 5. ep. 6.*

V. *Les maiſons de Pline par Félibien.*

Le Pr. Voilà ce que nous avons de plus
au & de plus délicat en latin.

Le Chev. Nous pouvons faire un triage
mblable en françois.

Le Pr. Croiriez-vous, Monſieur, que
otre langue, ou du moins notre poëſie
ançoiſe n'a pas le moindre ouvrage de
oût qui puiſſe entrer dans votre plan ?

Le Chev. J'en ſuis fort ſurpris : la nature
ſt ſi belle. La poëſie y trouveroit un beau
hamp pour s'exercer.

Le Pr. C'eſt aſſûrément la matière des
lus riches tableaux. Celui de l'agriculture
n particulier eſt encore à commencer.
Nous n'avons aucun poëte françois qui
ait ſeulement ébauché. Ce ſeroit cepen-
ant pour un génie heureux, le moien le
lus ſûr non-ſeulement de plaire, mais de
laire à tous les lecteurs.

En gagnant peu à peu le potager où
ous pouvons faire un tour de promenade,
ites-moi, je vous prie, d'où provient le
laiſir ſingulier que vous éprouvez à la
ecture des gracieux écrivains qui com-
poſent votre petit recueil ? Je ſai que

ELOGE DU JARDINAGE. leur latinité eſt pure, & que leurs peintures ſont vraies : mais ces belles qualités leur ſont communes avec d'autres auteurs. Pourquoi donc vous plaiſent-ils plus que tout les autres?

Le Chev. Ce plaiſir provient ſans doute du choix qu'ils ont fait des objets champêtres.

Le Pr. Je le crois comme vous, & l'on peut prédire qu'ils ſeront toûjours lûs, parce que la matière qu'ils ont traitée n'eſt ſujette ni à la viciſſitude des années, ni au caprice des goûts. Généralement tous tant que nous ſommes, nous naiſſons jardiniers : la culture des fleurs & des fruits eſt notre première inclination. Nous nous partageons ſur tout le reſte : le goût de l'agriculture eſt le ſeul qui nous réuniſſe : & quelque diverſité que les beſoins de la vie, ou les uſages de la ſociété puiſſent mettre dans nos occupations ordinaires, nous nous ſouvenons tous de notre premier état. L'homme innocent avoit été deſtiné dès le commencement à cultiver la terre; nous n'avons point perdu le ſentiment de notre ancienne nobleſſe. Il ſemble au contraire que tout autre état nous aſſerviſſe ou nous dégrade. Dès que nous pouvons nous affranchir ou reſpirer quelque moment en liberté, une pente ſecrette nous

Geneſ. 2: 15.

mène tous au jardinage. Le marchand se oit heureux de pouvoir passer du comir à ses fleurs. L'artisan qu'une dure cessité attache toûjours au même enoit, orne sa fenêtre d'une caisse de verure. L'homme d'épée & le magistrat sourent après la vie champêtre. Il y a au oins quelques mois dans l'année où ils uittent la cour, la ville & les affaires pour uir des charmes de leur terre. Tous alors rlent jardinage: la plûpart se piquent en savoir les plus belles opérations. Il y a qu'un goût faux & une délicatesse épravée qui rougisse de cultiver un jardin.

ELOGE DU JARDINAGE.

Les plus beaux génies & les plus grands ommes se sont distingués dans tous les ms par une inclination marquée pour la ulture de la terre. Cette inclination fait ncore aujourd'hui l'éloge de Salomon, u roi Ozias, de Cyrus le jeune, de Fabriius, d'Hiéron, de Massinissa, de l'empeeur Probus, de Charles V. de Louis XIV.

Le Chev. Je savois que Louis XIV. voit fait dresser les jardins de Versailles sur es desseins de M. Le Nôtre: mais je ne saois pas qu'il se mêlât lui-même de jarinage.

Le Pr. Après avoir entendu M. de Tuenne, ou M. Colbert, il s'entretenoît vec M. de la Quintinie, & se plaisoit

ELOGE DU JARDINAGE.

souvent à façonner un arbre de sa main. Je ne vous dirai point que la terre fût sensible à la gloire d'être cultivée par des mains accoutnmées à porter le sceptre : vous n'en voudriez pas convenir : mais vous m'accorderez sans peine qu'une plante ne pouvoit manquer de réussir quand elle étoit gouvernée par la même prudence qui conduisoit l'état. On peut dire même que tout vient plus à souhait sous la main des héros, parce qu'ils mettent plus de recherche & de précaution dans tout ce qu'ils conduisent. Nous voici arrivez au potager : entrons.

Plin. nat. l. 18. cap. 2.

LE Potager.

Le Chev. C'est la première visite que j'y rends de l'année. Quel ordre ! quelle netteté !

Le Pr. C'est ici une vraie république. Une main savante a partagé tout le terrain, y a rassemblé tout un peuple de plantes, & leur a assigné à chacune leur quartier & leur demeure propre. Toutes le familles provenues d'une même origine, logent à part dans des cantons distingués, & forment autant de différentes peuplades. La multitude ne mèt ici aucune confusion. Vous voiez régner par tout la police & la propreté.

De peur que les citoiens de cet état ne se nuisissent les uns aux autres, & que les

ands ſur-tout n'affamaſſent les petits en tirant à eux toute la graiſſe de la terre ; on aſſuré aux moindres plantes une portion place ſuffiſante pour leur entretien, en ettant à part les arbres qui veulent être ourris dans l'abondance, & logés plus au ge. Ou, ſi les uns ſe trouvent quelquefois prochés des autres, & ſont obligés de vre enſemble ; on tient les arbres même plus forts ſous des loix ſi ſévères, qu'ils apauvriſſent jamais le moindre légume, tous ſubſiſtent par les ſoins d'un bon ouvernement dans la plus parfaite intelligence.

ELOGE DU POTAGER.

Le Chev. Ce n'eſt pas ſeulement l'ordre ui fait ici l'objet de mon admiration : y trouve une beauté dont je ne ſuis pas oins touché.

Beauté du Potager.

Le Pr. Hé ! c'eſt de l'ordre même que ſulte la beauté.

Le Chev. Je remarque effectivement ue ces eſpaliers qui couvrent le haut & bas des murailles, ſont exactement arêtés à une même hauteur : une feuille 'y paſſe pas l'autre.

Le Pr. On les prendroit pour des tapiſries proprement tendues.

Le Chev. Les buiſſons qui bordent les uarrés ſemblent faits au tour.

Le Pr. Ce ſont autant de vaſes naturels

Eloge du Potager.

qui embelliſſent ces allées, & qui me paroiſſent incomparablement plus beaux que ceux qu'on fait de marbre & de métal bronzé.

Le Chev. Enfin par tout où j'arrête mes yeux dans les allées & dans les planches de légumes, je trouve un alignement juſte & une ſimétrie parfaite. Je ne ſai plus auquel des deux du parterre ou du potager je donnerois la préférence, même pour le ſeul plaiſir des yeux : c'eſt une queſtion que je vous laiſſe à décider.

Le Pr. Le parterre, il eſt vrai, a le premier coup d'œil plus brillant, il éblouit. Le potager ne frappe pas tant : mais il attache plus long-tems le ſpectateur : il le ſatisfait mieux Le parterre eſt une beauté un peu apprêtée : le déſir de plaire s'y laiſſe trop appercevoir : mais on pardonne ce foible au parterre qui n'eſt fait que pour plaire. La beauté du potager a quelque choſe de plus vrai, de plus ſolide & de moins recherché. Avec des couleurs douces, de la ſimétrie & de la grandeur il poſſede encore deux qualités plus eſtimables ; je veux dire une extrème ſimplicité & une grande utilité. La ſimplicité eſt le vrai aſſaiſonnement du beau dont elle laiſſe ſentir tout le prix. L'utilité de l'aveu de tout le monde eſt le comble de la perfection

Le Chev. Cette ſimplicité eſt-elle auſſi [g]rande que vous le dites? on ne laiſſe pas [d]e voir ici bien des fleurs.

ELOGE DU POTAGER.

Le Pr. J'en conviens : mais ni l'art, ni [l']étude ne les arrange. On n'a point tra[v]aillé à les mettre où elles ſont. Elles s'y [p]réſentent d'elles-mêmes. Elles reſſem[bl]ent aux graces de la jeuneſſe que la [n]ature prent ſoin d'embellir. On n'a [ja]mais plus d'agrément que quand on ne [fa]it point d'effort pour en avoir.

Le Chev. Sur ce pié-là le parterre a per[d]u ſon procès. Mais ſi le potager gagne ſa [c]auſe dès le mois de mai, que ſera-ce au [m]ois de ſeptembre?

La fécondité du Potager.

Le Pr. Il y a plus : je ne borne pas ſon [m]érite aux fleurs du printems, ni aux fruits [d]e l'autonne : c'eſt d'un bout de l'année à [l']autre qu'il enrichit ſon maître par des [p]réſens toûjours nouveaux.

Tout ce que la terre produit de plus [sa]lutaire dans ſes différentes parties, dans [se]s vallées, dans ſes plaines, & ſur ſes [c]ôteaux, le potager le raſſemble ſous la [m]ain de l'homme. Il devient ſon grand [m]agaſin de nourritures, de remedes & [d']amuſemens. L'homme y recueille chaque [j]our ce que la ſaiſon lui produit. Il y voit [l]es ébauches & les accroiſſemens ſenſibles [d]e ce qu'il recueillera dans la ſuite. Il jouit

ELOGE DU POTAGER.

à la fois de ce qu'on lui donne, & de ce qu'on lui promèt. Il ne peut qu'être infiniment flatté d'entrer dans un endroit où tout ce qu'il rencontre lui offre des préſens, & ſemble travailler avec une induſtrie particulière pour remplir tous ſes beſoins, & pour contenter tous ſes goûts.

Les vignes & les terres labourées ne nous donnent qu'une fois l'an : elles demeurent enſuite dans l'inaction pendant pluſieurs mois. Souvent le repos d'une année entière devient néceſſaire pour les remettre de leur épuiſement. Le potager tout au contraire produit récolte ſur récolte. Il continue ſes libéralités juſqu'en hyver, & il ſemble réſerver à deſſein pour ce tems-là des fruits & des légumes qui ſoient de garde, afin que nous jouiſſions toûjours de ſes faveurs, même lorſque l'excès du froid le reſſerre, & interromt ſes ſervices.

Le Chev. Vous prêtez-là au potager les plus belles intentions du monde : mais dans la vérité les choſes ſe font comme ſi on avoit eu ces intentions.

Le Pr. L'intention de nous donner des légumes & des fruits, & celle de nous faire ce bien avec ménagement & à propos, ſont des deſſeins très-réels. Mais vous

vez où ils résident. L'auteur de la nature mêlé une sage économie à une profusion ans borne. Il ménage les différentes espèces de fruits & de légumes, de manière que nos tables en puissent être couvertes dans toutes les saisons de l'année. Il les fait succéder sans interruption, comme sans confusion, les unes aux autres. Il ne prodigue pas ses biens tout à la fois, jusqu'à nous accabler par la foule. Il les assaisonne plûtôt en leur donnant à tous le mérite de la nouveauté. Il commence par la délicatesse des fruits rouges. Il continue ensuite de mois en mois, ou plûtôt de semaine en semaine à nous en donner de nouveaux de toutes qualités & de toutes couleurs, qui ne sont pas de garde, parce qu'il les remplacera bien-tôt par d'autres. Il réserve pour la triste saison les productions d'une consistance ferme, & lors même que la terre engourdie par le froid ne produit plus rien; la serre où l'on garde les fruits continue à donner de tems à autre à certaines espéces, la maturité qui leur avoit été refusée sur l'arbre. Cette précaution bienfaisante procure à l'hyver même une récolte qui lui est propre, & des fruits inconnus à toute autre saison. L'année devient ainsi un cercle perpetuel de fleurs & de fruits. Une partie de ce cercle

ELOGE DU POTAGER.

Succession des fruits & des légumes.

ELOGE DU POTAGER.

eſt ſouvent dégarnie des fleurs. Mais les fruits n'y laiſſent aucun vuide. Nous pourrons, quand il vous plaira, juſtifier cette vérité en examinant en détail la ſuite des productions du potager : vous trouverez qu'elle n'eſt jamais interrompue.

Le Chev. Un jardin comme celui-ci, à ce que je vois, eſt un fonds inépuiſable.

Le Pr. Un pareil bien mérite ſans doute qu'on faſſe quelques efforts pour ſe le procurer. Il n'y a rien non plus qui ſoit aujourd'hui plus à la mode qu'un beau potager. Ainſi la raiſon & la mode ſont quelquefois d'accord enſemble.

Le Chev. Nous avons au logis un potager qu'on parle de renouveller en entier, parce que rien n'y réuſſit. Apprenez-moi, je vous prie, comment vous le voudriez ordonner, s'il étoit à vous. C'eſt un grand terrain quarré fort étendu. Je commence par faire main-baſſe ſur tout ce qui s'y trouve. Je vous livre la place nette. Vous pouvez à préſent alligner & planter : rien ne vous gêne.

Le Pr. Vous me livrez un terrain ſur lequel il faudroit peut-être placer toute autre choſe qu'un potager.

Le Chev. Mais c'eſt de toute la terre l'endroit qui a paru le plus propre à l'architecte pour faire une belle figure avec

le reste. Il n'est pas facile de changer.

Eloge du Potager.

Le Pr. Quand il est question de choisir l'emplacement d'un potager, on dit quelquefois que c'est moins l'avis d'un architecte qu'il faut prendre, que celui d'un jardinier; de crainte que quand on s'est déterminé au choix d'un terrain par le seul motif de la simétrie ou de la commodité, vous ne vous trouviez par la suite ou accablé de frais pour réformer un fonds infertile, ou éternellement contredit par la malignité d'une nature, qu'aucune industrie, qu'aucune culture ne peut ni vaincre ni changer. Je crois qu'il n'en sera pas ainsi du terrain où vous m'avez rendu maître d'ordonner en toute liberté. Mais voici généralement parlant, ce qui peut faire un bon potager. Il ne sera jamais de bon rapport qu'on n'ait pris soin d'abord d'y réunir cinq choses toutes différentes. Le bon fonds de terre; l'aspect favorable; la belle distribution du terrain; l'eau; & le choix des plantes. Voilà une ample matière: mais nous remettrons, s'il vous plaît, à demain à nous en entretenir. Achevons notre promenade en relisant le premier endroit de la métairie du P. de Vaniere, qui nous tombera sous la main.

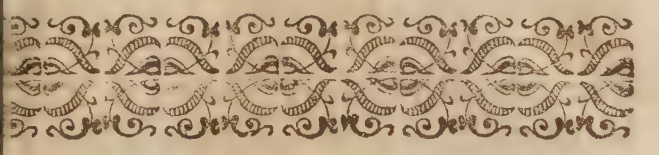
Le Chev. C'est votre poëte favori.

Le Pr. C'est le livre qui commença,

ÉLOGE DU POTAGER.

lorſque j'étois encore à votre âge, à me donner du goût pour la lecture. Les premières idées qui ſont entrées avec agrément dans notre eſprit, ſont toûjours celles qui s'effacent le moins, & dont le retour fait le plus de plaiſir.





L'ORDONNANCE DU POTAGER.

SIXIE'ME ENTRETIEN.

LE PRIEUR, LE CHEVALIER.

Le Chev. NOus allons réunir le bon fonds de terre, l'aſpect, la belle diſtribution, l'eau & le choix des plantes : nous allons faire un potager parfait.

Instruction de M. de la Quintinie. The art of Husbandry by joh. mortimer. fellow of the royal society.

Le Pr. Dans nos converſations nous allons en plein drap : nous allons au mieux. Sur le terrain on s'arrange le moins mal qu'il eſt poſſible.

Le grain de terre en général peut-être de trois ſortes, ſable, limon, terre forte. Le ſable eſt un amas de petites parties dures, piéreuſes, déſunies, aprochant de la figure ronde, & preſque inaliables entre elles. A meſure que les parties en ſont éloignées de la figure ronde & vont en ſe groſſiſſant, cette terre devient par dégré

Le grain de terre. Sable.

ORDONNANCE DU POTAGER.

arène, gravier, pierrailles. Tous ces différens sols peuvent bien recevoir dans leurs interstices l'eau, l'huile, le sel, le feu, l'air, & tous les principes de la végétation : mais ils ne retiennent rien. Tout en sort presque aussi aisément qu'il y entre, & la culture pour l'ordinaire en est assez infructeuse.

Terre franche.

La terre franche au contraire est un amas de molécules ou petites masses, extrèmement fines, probablement cubiques *, propres à se raprocher éxactement, & à demeurer unies & entassées. A mesure que la terre est d'un grain serré & sans interstices entre ses molécules, elle devient terre forte, argile, glaise, craie. Tous ces sols peuvent retenir les suc, qu'ils reçoivent : mais ils reçoivent difficilement l'impression de l'eau, de la chaleur & de l'air. Les fibres des plantes n'y pénétrent qu'avec peine, & la culture en est ou fort pénible, ou totalement impossible.

Limon.

Le limon ou la terre moienne, est une poudre qui tient de la mobilité du sable, & de la consistence de la terre franche, un composé de petites masses souples ou pliantes, un peu spongieuses, faciles à désunir par le labour, & aussi propres à s'ouvrir aux influencss de l'air, qu'à retenir long-

* De la figure d'un dé à jouer.

ns ce qu'elles en ont reçu. Les plantes poussent leurs fibres sans résistance, & trouvent une nourriture abondante.

ORDONNANCE DU POTAGER.

Le Chev. Heureux celui qui peut asseoir n potager dans un fonds de cette nature, ui tienne le milieu entre la terre serrée & terre légère. Mais comment connoît-on u'une terre est telle que vous la souhaitez?

Marques de la bonne terre,

Le Pr. Ce juste tempérament du sol, ue j'appelle limon, se déclare d'un côté r la facilité de le manier, & d'un autre r la vigueur de ses productions. Mais n'est que trop commun d'avoir en ce nre du trop ou du trop peu : & la terre oienne se partage en bien des dégrés ui la rendent sabloneuse sans être sable : i qui la raprochent de l'argile, sans être gile en effet.

Le Chev. Quand une terre est trop maire ou trop forte, ne peut-on pas la réormer?

Engrais,

Le Pr. Les jardiniers tâchent de corriger es défauts par la diversité des engrais; est-à-dire, des fumiers ou des terres qu'ils épandent sur leur jardin, pour le rendre ertile. Ils mettent du fumier de cheval, ui est légèr & sec, dans des terres franches ténaces. Ils mettent du fumier de vache, ui est gras & lourd, dans les terres sabloeuses. Ils tâchent par-là de lier les unes &

ORDONNANCE DU POTAGER.

de raréfier les autres : ce qui eſt profitable & bien entendu.

Mêlange des terres.

Les propriétaires laborieux emploient un moien qui eſt plus efficace & plus durable, en corrigeant le principe même du mal. Ils font creuſer ſous terre, à quelque profondeur, ou dans leur jardin même, ou dans le voiſinage, & tâchent de trouver un lit de terre d'une qualité toute différente de celle qui fait le ſujet de leurs plaintes. Ils mélangent & épaiſſiſſent un fonds aride & ſablonneux, avec de la terre franche, ou du moins avec de la terre de marais, qui n'eſt ſouvent qu'un limon noir & liant. Au contraire ils effondrent & deſſerrent un terrain argileux en y mêlant une bonne quantité de ſable; ſoit de celui qu'on trouve au bord des rivières; ſoit de celui qu'on trouve dans des veines graveleuſes ſous terre. On laiſſe ces terres mélangées ſe repoſer par tas. On donne à ces natures différentes le tems de ſe pénétrer intimement. Le ſoleil, les vents, la gelée, & l'action perpétuelle de l'air acheveront de préparer le tout : on plante alors dans un fonds tout neuf.

Mais comme nous n'acquérons nos connoiſſances qu'à tâtons, & que nous pourrions aiſément nous méprendre dans le choix d'une terre qui nous paroîtroit

opre à remédier au déſordre de la nôtre, eſt de la prudence de faire d'abord ces reuves en petit, & de s'aſſurer par des ccès marqués qu'on n'entreprendra pas vain la réforme de la place entière.

ORDONNANCE DU POTAGER.

Au reſte, ſoit que vous renouvelliez r ces mélanges tout le fonds du potager, it que vous vouliez les borner à quel-es quarrés, ou aux tranchées deſtinées ur vos arbres; les deux points eſſentiels nt de donner aux terres mélangées un de repos tout au moins avant que d'y anter, & de ne point faire ce mélange egret, mais juſqu'à trois & même qua-e piés de profondeur: autrement vos bres, ou même pluſieurs de vos légu-es périront ſans reſſource lorſque leurs cines viendront à percer dans une au-e veine de terre qui les bleſſera par ſa ureté, ou qui les affamera par ſa ſéche-ſſe.

Le Chev. Je comprens que ſi on mé-ngeoit les terres juſqu'à cette profon-eur, la qualité de l'une réformeroit le éfaut de l'autre: mais voila une terrible épenſe.

Le Pr. Si le terrain étoit fort grand entrepriſe ſeroit trop coûteuſe: mais il y d'autres moyens de corriger ſans frais ne partie des défauts de la terre. Eſt-elle

ORDONNANCE DU POTAGER.

Quarrés en dos de bahu.

lourde, difficile à émouvoir, & excessivement spongieuse ? on tiendra les quarrés du potager un peu élevés vers le milieu & abaissés vers les extrémités en deux pentes imperceptibles. Les eaux qui la réfroidissent en y séjournant trop, s'écouleront vers les allées où l'on peut les recevoir dans une pierrée cachée sous terre pour les conduire hors de l'enceinte dans un fossé.

Quarrés enfoncés.

La terre est-elle au contraire aride & poreuse ? on tient les quarrés du jardin un peu plus bas & plus enfoncés que les allées : ou même on se contente de tenir les sentiers plus hauts que les planches, pour entretenir par tout un fond d'humidité, & pour conserver aux légumes tout le profit des arosemens.

Pratique pour toute sorte de fonds.

De quelque nature que soit le fonds de terre, c'est une pratique excellente de jetter toute les néges des allées dans les quarrés. L'expérience nous apprend que les terres en deviennent plus fécondes.

Le Chev. Y a-t-il quelques fonds qu'on ne puisse fertiliser ?

Le Pr. Il y en a de deux sortes qu'il seroit mieux d'abandonner que d'y risquer jamais un potager ; c'est la pierraille & le crayon.

Après le grain de terre qui mérite in-

ontestablement la première attention, parce qu'il est la principale cause de l'abondance & de la saveur des productions du potager ; rien n'est ensuite plus important que la situation. Elle est bonne à tous égards quand elle délivre le potager des vents fâcheux, & qu'elle le présente à l'aspect du soleil qui lui convient.

ORDONNANCE DU POTAGER.

La situation.

Le Chev. Mais tous les vents ne sont-ils pas pernicieux à mesure qu'ils deviennent forts ? comment s'en délivrer ?

Le Pr. Il faut au moins faire en sorte de n'avoir pas contre soi les plus fâcheux, je veux dire les vents de nord ou de nord-ouest, & les vents orageux. On pourroit dire du premier ce que l'Ecriture dit d'un grand couquerant que Dieu fait partir dans sa colere : [a] avant qu'il vint, la terre étoit un jardin de délices : après son passage, elle n'est plus qu'un désert affreux. L'haleine du nord-ouest n'est pas si meurtrière que celle de la bise : mais elle arrête tout ce qui commençoit à fleurir, & son départ est souvent précedé d'une grêle qui anéantit en quelques minutes toutes les promesses du printems.

[a] *Quasi hortus voluptatis terra coram eo, & post illum solitudo deserti.* Joel, 2: 3.

Quoique ces deux vents soient pour l'ordinaire les plus mal intentionnés de tous, si cela se peut dire ; chaque situation peut avoir encore quelques autres vents à

ORDONNANCE DU POTAGER.

redouter. On examine d'où viennent les plus dangereux, & ceux ſur-tout qui aménent les orages, & qui dépouillent les arbres de leurs fruits.

Le Chev. A quoi, je vous prie, peut servir une telle connoiſſance? On peut bien ſavoir d'où vient le vent : mais eſt-on maître de l'empêcher?

Le Pr. On garantit le potager des inſultes des vents les plus à craindre, ou à l'aide d'une muraille fort élevée, ou en leur barrant le paſſage par un bâtiment ſpacieux; ou en leur oppoſant, comme il eſt d'uſage en Normandie & en Bretagne, un grand bois qui rompe tous leurs efforts; ou en plaçant le potager ſous l'abri d'une colline qui leur ferme toute avenue.

Aſpect du ſoleil.

Autant le potager craint les mauvais vents, autant a-t-il intérêt de jouir de l'aſpect d'un beau ſoleil. L'expoſition directe au midi eſt preſque toûjours à ſouhaiter, à moins que votre terre ne ſoit extrémement légère & maigre. Elles s'épuiſeroit bien-vîte ſous un ſoleil trop brûlant. On préfère enſuite l'aſpect du levant à celui du couchant. L'expoſition au nord eſt la pire de toutes, ſi elle n'eſt rachettée par un excellent grain de terre.

Le Chev. Je doute qu'un terrain tout à

découvert

couvert du côté des vents froids puisse en produire de bon.

Le Pr. On voit cependant quelques emples du contraire. L'excellent vin de lleri se recueille sur la côte de Verzenai à le soleil ne donne qu'obliquement, qui s'abaisse sans abri vers le nord.

ORDONNANCE DU POTAGER.

Le Chev. Ce que vous avez dit, Moneur, de l'exposition du jardin en entier, n le peut dire apparemment de l'exposion de chaque muraille : ainsi le meilleur palier sera d'abord celui qui reçoit le leil de midi ; ensuite la muraille qui rearde le soleil levant. Pour quels arbres, il vous plaît, réserve-t-on ces exposions ? J'ai quelquefois vû des pêches & es poires de beuré se cuire à l'exposition u midi au lieu de mûrir.

Exposition des espaliers.

Le Pr. On réserve l'espalier du midi our les bon-chrétiens d'hiver, pour les rains muscats & pour tout ce qui mûrit difcilement. La muraille que le soleil regarde n se levant sera plus propre pour les pêners, pour les abricotiers & pour certaines oires tendres & exquises qu'on veut reiver en couleur. L'aspect du couchant a ncore son mérite. Celui du nord est le noins favorable : à peine le soleil dans les lus grands jours y jette-t-il de côté quelues regards indifférens & dénués de oute chaleur.

ORDONNANCE DU POTAGER.

Le Chev. M. le Comte m'a fait remarquer qu'il avoit procuré le soleil à tous les murs de son potager. Au lieu de présenter de face les quatre murs aux quatre points du monde, il y a fait tourner les quatre coins qui réunissent les murs. D'où il arrive que le soleil en se levant échauffe les deux espaliers qui se joignent au point du couchant. Quand il est parvenu à midi il échauffe les deux murailles qui se réunissent vis-à-vis du côté du nord. Enfin lorsqu'il abaisse, il porte à la fois ses rayons sur les deux murailles qui s'avancent vers le levant.

Le Pr. De cette façon rien n'échape à son action bien-faisante, & tous les murs sont garnis d'une verdure uniforme.

Crépi. Le grand profit des bonnes expositions étant tout particulièrement pour les espaliers, on fortifie la réfléxion des rayons par un crépi bien blanc & bien uni, dont on remplit exactement tous les trous & les cavités qui pourroient absorber ou détourner la lumière.

Le Chev. On écarte par le même moyen les rats, les souris, les loires, & tous les animaux mal-faisans. Ils vont chercher leur gîte ailleurs. Quel bois employe-t-on pour

Treillage. le treillage qui soûtient l'espalier, & qui embellit toute la place?

Le Pr. Du cœur de chêne ou de châtaigner. Le tout doit être bien aſſemblé & défendu contre la pourriture, premièrement par une couche de blanc de céruſe, & enſuite par une ou deux couches de verd de montagne en huile. Ce treillage peut durer trente ou trente-cinq ans. ORDONNANCE DU POTAGER.

Le Chev. Comment avez-vous pû donner aux eſpaliers de votre preſbitère un ſi grand air de propreté ſans le ſecours du treillage? Fil d'archal.

Le Pr. J'ai fait ce que bien des connoiſſeurs pratiquent à préſent. Au lieu d'un treillage d'échalas qui donne ſouvent retraite à bien des ennemis, on peut ſe contenter d'un treillage de gros fil d'archal. Le ſervice en eſt auſſi avantageux, les frais fort modiques, & la durée toute autre.

Le Chev. Au travers de cette porte à claire voye, qui ferme la melonière, j'aperçois tout au tour des murailles une eſpéce de petit toît dont je ne comprens pas quel peut être l'uſage. Auvent.

Le Pr. Un officier qui a fait fort longtems de la culture des fruits l'amuſement de ſa retraite durant la paix, qui mérite par les rares ſuccès de ſes ſoins d'être propoſé pour modéle, a ajoûté au crépi & au treillage une eſpéce d'auvent ou d'avance

ORDONNANCE DU POTAGER.

qu'on a pratiqué ici pour perfectionner les bonnes expositions. On garnit le haut des murs de petites barres de fer ou de bois sortant de la maçonnerie, de deux piés ou environ, & posées de distance en distance pour soutenir une ou deux planches qu'on ôte quand on le juge à propos, pour procurer aux feuilles le rafraîchissement de la pluïe & de la rosée. Cet auvent en arrêtant l'action de l'air par le haut, empêche l'arbre de pousser aussi fort de ce côté, & le fait travailler à droit & à gauche. En second lieu, il aide à couvrir parfaitement les espaliers durant les fortes gelées: il épargne aux boutons & aux fruits bien des coups de grêle: & enfin il écarte de dessus l'arbre l'égoût de la muraille qui en tombant toûjours sur les mêmes branches les pourrit, ou les cave, & les faits gommer.

Distribution du terrain.

Après avoir réglé l'emplacement & l'enceinte, il faut distribuer tout le terrain. On le partage en deux, en quatre ou en six grands quarrés coupés & environnés de grandes allées. Au lieu de quarrés, on peut diviser le tout en quatre triangles qui seront séparés par deux allées en sautoir, c'est-à-dire en croix de saint André. Le centre en est occupé par une fontaine ou par un large bassin.

Il eſt naturel de trouver d'abord en en- ORDONNANCE DU POTAGER.
rant une allée fort large. Si l'entrée du
otager ſe trouve juſte au milieu, ce qui
ſt plus régulier, la diſtribution par quar- Allées.
és paroît alors nécèſſaire pour préſenter Entrée.
ceux qui entrent, une belle allée de face
z une autre de traverſe. Si l'on eſt con-
raint de placer l'entrée du potager dans
n coin, on peut alors faire uſage de la
iviſion en ſautoir pour trouver tout d'un
oup trois allées en entrant, ſavoir celles
ui régnent le long des deux murs, &
elle qui traverſe les triangles. Mais comme
'extrémité de ces pièces défigure le ter-
ain par leur forme pointue, on les échan-
re par un demi cercle qui élargit la place,
z rend l'entrée plus gracieuſe.

Le Chev. Je ſuis aſſez ſurpris de voir Coſtieres.
nettre ici ſept ou huit piés de diſtance
ntre les murailles & la bordure des allées.

Le Pr. On le fait pour y cultiver à l'abri
z ſous la réfléxion du ſoleil différentes
ortes de légumes hâtifs : & il arrive toû-
ours que le bénéfice des terreaux, des
abours, & des arroſemens qu'on leur réï-
ère ſouvent, ſe communique aux piés des
rbres fruitiers.

Le Chev. Je regardois ce terrain comme
erdu, mais je vois qu'il eſt doublement
ien employé.

ORDONNANCE DU POTAGER.

Emploi des quarrés.

Le Pr. Revenons aux quarrés. La plate-bande qui les environne, & où l'on dispose les arbres en buissons, est réglée d'un côté par la bordure de l'allée, & de l'autre par le sentier qui termine les planches dont l'intérieur de ces grandes piéces est tout rempli.

Le Chev. Je remarque qu'on a planté les buissons assez loin de la bordure, & qu'ils sont fort voisins des planches. Ne seroient-ils pas mieux justement au milieu de la plate-bande?

Le Pr. On les met à cinq piés de la bordure, afin que quand les branches s'étendront, elles n'anticipent point sur l'allée. On est maître alors de reculer le sentier en dedans, en diminuant quelque peu de la longueur des planches.

Bordures.

Le Chev. J'ai vû de beaux potagers dont toutes les piéces étoient réglées par des bordures de buis. Ici toutes les bordures sont composées de quelque plante d'usage.

Le Pr. C'est une épargne. Le buis occupe inutilement la terre: il est vorace & demande bien des soins. Les bordures ne sont-elles pas mieux étant garnies de plantes usuelles & propres à la fourniture des salades, ou du moins estimables, soit par leur odeur, soit par quelque qualité mé-

cinale? Ici c'eſt une route d'eſtragon, là ne enfilade de piés de lavande. On bor- era une allée avec du perſil, une autre vec des baſilics, ou de l'abſinte, ou de la arjolaine. Sur une méme ligne on fait uelquefois ſuccéder la ſauge à la ſariéte, le thim à la pimprenelle. On peut faire es bordures de fraiſiers. On y emploie uſſi les violettes de mars, pour en faire u ſirop dans la ſaiſon.

ORDONNANCE DU POTAGER.

On garnit quelquefois les allées les moins éceſſaires, ou d'une piéce de gazon, ou 'un tapis de fraiſiers. On peut embellir ne allée de traverſe & peu fréquentée, en ſemant dans le milieu une ligne de co- uelicots doubles. On ſémera des pavots ans une autre. On y peut élever des grai- es d'anémones, de renoncules, d'œillets, e giroflées. Ces foréts de fleurs ornent ans frais le terrain inutile, & ſont la pé- iniére du parterre.

Ordre des planches.

Quant à l'intérieur des quarrés, on les oupe par des planches de quatre piés de arge, avec un ſentier d'un pié entre deux. Le jardinier par cette diſtribution, peut de dedans le ſentier porter la main & le plan- oir juſqu'au milieu de la planche, & cul- iver tout ſans effort.

Le Chev. Il y a ici près hors de l'en- ceinte, un bout de terrain que le jardinier

ORDONNANCE DU POTAGER.

emploie en légumes. Toutes les planches en ſont diſpoſées d'une façon qui m'a paru nouvelle. Elles ſont toutes fort élevées d'un côté, & vont de l'autre en s'abaiſſant en pente. Que gagne-t-il à cet arrangement?

Planches en ados.

Le Pr. C'eſt ce qu'on appelle des planches en ados. Vous avez pû remarquer qu'elles s'élèvent contre le nord, & qu'elles s'abaiſſent vers le midi. En voici l'uſage. Si la terre eſt trop humide, trop engourdie, & ſur-tout expoſée à être batue des vents froids, c'eſt une méthode très-utile & trop peu pratiquée, de mettre pour lors les planches en ados. Cette figure étant uniforme le long d'un quarré, l'œil n'en eſt point choqué. L'eau qui s'écoule néceſſairement dans le ſentier, tiendra toute la planche plus à ſec. La pente des terres préſentera au ſoleil une ſurface où le raion tombera preſqu'à la perpendiculaire; ce qui fortifie la réfléxion & double la chaleur. Un troiſième avantage, & peut-être ſupérieur aux deux autres, c'eſt que la gelée & le vent de biſe rompus contre le dos de ces planches élevées, endommageront beaucoup moins les légumes qui ſe trouveront comme cachés & hors d'inſulte de l'autre côté. Cette pratique des ados eſt une imitation du grand jardin de la nature, où celui qui donne l'accroiſſement aux

antes, leur a ménagé de distance en di- ance des colines & des pentes pour re- voir & réfléchir plus vivement les raions u soleil sur les plantes, qui sans ce secours e mûriroient presque jamais dans des cli- ats tempérés.

ORDONNANCE DU POTAGER.

Mais quelque avantageuse que soit la sposition que vous donnez à votre jardin tier, & à chacune de ses parties, vous e parviendrez à fertiliser le tout, qu'au- nt que vous aurez à votre commande- ent une eau toûjours prête à être portée ans tous les quartiers du jardin.

L'eau.

Le Chev. Qu'il est agréable de pouvoir omme ici, d'un coup de clef, distribuer eau, au bassin du parterre, & aux cu- ettes du potager!

Eau de fontaine.

Le Pr. Quoique cette eau reposée & chauffée à l'air devienne propre à aider le ours de la séve dans les plantes, je ferois u moins autant de cas d'une eau de riviè- , qui recevant sans cesse le sel volatil & les utres influences de l'air, ne peut man- uer d'être salutaire aux plantes. La pire e toutes, est celle d'un puits dont le froid eut être mortel aux racines. Le jardinier garde bien de l'emploier sans l'avoir ex- osée à l'air.

de rivière.

de puits.

Le Chev. Approuvez-vous l'usage des cî- ernes?

de cîterne.

ORDONNANCE DU POTAGER.

Le Pr. L'eau de cîterne, qui n'est qu'une eau de pluye ramassée, est fort légère. Ce peut être une boisson saine quand on sait la conserver pure: mais soit qu'on manque d'eau, soit qu'on n'en soit point entièrement dépourvû, on se trouve toûjours bien de pratiquer une cîterne dans l'épaisseur de ces terrasses sur lesquelles on a coûtume d'élever les belles maisons de campagne dont on veut rendre le séjour sain, & les vûes dégagées. Une large cîterne va recueillir en un instant toute l'eau qu'un orage passager répand sur vos bâtimens, & dans vos cours. Elle mèt à votre portée un réservoir toûjours sûr en cas de feu. C'est pour vous une ressource certaine quand la séchereſſe târit les puits & les ruisseaux. L'eau en est admirable pour les arrosemens. Le limon des cours, & le nitre que l'eau balaye de dessus le toits & de toutes les parties du logis, forment au fond de la cîterne un sédiment que le jardinier préfere à tous les terreaux & à tous les engrais imaginables, soit pour fortifier ce qui se portoit bien, soit pour ranimer ce qui périssoit.

Le choix des arbres.

La place, après ces préparatifs, est en état de recevoir le jeune plant dont on la veut garnir. C'est ici qu'il faut beaucoup de précaution pour n'être pas trompé

dans l'achat des arbres, & pour ne pas attendre des sept ou huit années le fruit d'un poirier qu'il faudra ensuite arracher.

ORDONNANCE DU POTAGER.

Le Chev. N'a-t-on pas des marques sûres pour connoître les espéces avant que d'avoir vû le fruit?

Le Pr. Il y a des espéces, même en grand nombre, dont le bois & le feuillage sont si semblables, que les plus habiles y sont souvent trompés. On ne sauroit trop se défier des charlataneries de certains jardiniers, des méprises de ceux même qui ont le plus de probité, & enfin de cet abus qui règne dans les noms des arbres fruitiers. Ce qu'on appelle à Paris la Reine-Claude, on l'appelle à Tours l'abricot verd; à Rouen la verte-bonne; à Vitri * la prune-dauphine. Il en est de même des autres fruits. Ils changent souvent de nom d'un jardin à l'autre dans un même lieu.

Le Chev. Voilà le vrai moien de ne savoir ce qu'on achette. Mais le mal est-il sans reméde?

Le Pr. Ce qu'on peut faire de mieux, est de faire ses achats en lieu sûr, de s'expliquer de manière à lever toute équivoque, & ensuite de faire greffer de bonne heure dans une pépinière un grand nom-

* Vilage à une lieue de Paris; où sont les plus belles pépinières du royaume.

ORDONNANCE DU POTAGER.

bre d'eſpéces éprouvées. Il eſt même d'uſage aujourd'hui pour plus grande ſûreté, de mettre ce que la pépinière a de plus beau dans des mannequins, c'eſt-à-dire, dans des paniers à claire voie, pour remplacer au beſoin tout ce qui pourroit manquer & déranger le bel ordre, & la ſuite que vous voulez mettre dans vos fruits.

Diſtance d'un arbre à l'autre.

Le Chev. Quand il s'agira de planter les eſpaliers & les buiſſons, quelle diſtance doit-il y avoir de l'un à l'autre ? Je trouve ici tous les arbres une fois plus éloignés les uns des autres, qu'ils ne le ſont ailleurs.

Le Pr. C'eſt parce que le grain de terre eſt excellent. S'il étoit maigre ou peu fertile, on les rapprocheroit davantage.

Le Chev. Il ſemble qu'il faudroit faire tout le contraire. Pourquoi exiger de la terre qu'elle nourriſſe plus à proportion qu'elle a moins de nourriture à donner ?

Le Pr. Je vais d'abord vous expoſer la pratique qu'on ſuit : après quoi je vous en rendrai raiſon.

Muraille baſſe.

Sur une muraille baſſe, comme de ſept ou huit piés, on ſépare les arbres beaucoup plus que ſur une haute, afin qu'ils puiſſent s'étendre ſans confuſion, & regagner de côté la liberté qu'on leur ôte vers le haut.

Muraille haute.

Sur une muraille haute de douze ou quinze piés, on les ſerre davantage, en

bſervant de placer un arbre nain, entre
eux arbres de demi-tige, pour garnir &
nettre à profit tout le mur.

ORDONNANCE DU POTAGER.

Mais c'eſt la bonté plus ou moins grande
u fonds de terre qui doit fixer leur juſte
iſtance. Si la muraille eſt baſſe, & que le
onds de terre ſoit très-bon, les poiriers &
s pêchers doivent être mis à la diſtance de
euf piés l'un de l'autre : les abricotiers &
s pruniers jettant plus de bois ſeront eſ-
acés de douze piés. Le fonds de terre n'eſt-
que médiocre ? on les arproche de trois
iés ; en ſorte que ceux de la première
aſſe ſoient à ſix piés près l'un de l'autre ;
ceux de la ſeconde à neuf. La muraille
trouve-t-elle haute, & le fonds de terre
xcellent ? on met les hautes & les baſſes
ges à ſix piés de diſtance. Le fonds n'eſt-
que médiocre ? on les ſerrera, & qua-
e piés de diſtance ſuffiront.

Le Chev. Je ſuis impatient de ſavoir la
iſon de cette méthode.

Le Pr. La voici. Les fruits ne viennent
ommunément que ſur de petites branches
ibles, qui périſſent la plûpart au bout
e quelques années. Les branches fortes
vigoureuſes ſe mettent toutes à bois, &
fruit qui y vient eſt un trop petit objet
our y faire quelque fonds. Si vos arbres
llongent leurs racines dans un excellent

ORDONNANCE DU POTAGER.

fonds, & n'ont qu'un petit eſpace pour étendre leurs branches, vous ſerez contraint de tailler celles-ci de court, de peur qu'elles ne ſe mettent aux priſes avec les branches des eſpaliers voiſins, d'où il arrivera que tout ce qu'elles donneront ſera très-vigoureux, & ſe mettra à bois; au lieu qu'en s'étendant à l'aiſe, elles donneront auſſi une multitude de menues branches propres à porter du fruit. Les eſpaliers s'étendent peu dans les fonds maigres ou médiocres, c'eſt une ſuite néceſſaire qu'il faille les planter plus ſerrés.

La liberté eſt plus grande dans la manière d'eſpacer les buiſſons, & on peut les raprocher même dans les bons fonds: parce qu'ils ne s'étendent pas comme les eſpaliers ſur deux côtés ſeulement; mais de tous les côtés ou en circonférence.

Le Chev. Approuvez-vous la méthode de faire courir des branches de vignes ſur le haut des murailles, au deſſus des eſpaliers?

Le Pr. Quand les eſpaliers ſont jeunes, la vigne peut très-bien emplir le vuide, & vous réjouir par ſon fruit, auſſi-bien que par ſa verdure.

Le Chev. Quand il s'agit de planter, je vois toûjours faire des tranchées fort pro-

ondes : quelle régle, je vous prie, ſuit-on cet égard ?

ORDONNANCE DU POTAGER.

Préparation pour planter.

Le Pr. Pour planter les eſpaliers, on commence par faire le long de la muraille une tranchée large de ſix piés ſur trois de profondeur. Pour planter les buiſſons, la tranchée doit être de huit piés de large, ſur une pareille profondeur, à moins que cette fouille n'ait été faite d'un bout du jardin à l'autre.

Le Chev. Les buiſſons demandent-ils plus de bonne terre que les eſpaliers ? pourquoi donner huit piés à leur tranchée ?

Le Pr. L'eſpalier qu'on cole à la muraille, en détourne ſes racines, & a beſoin de ſix piés pour les étendre de l'autre côté. Le buiſſon qu'on place au milieu de la tranchée n'a pas trop de quatre piés de bonne terre de part & d'autre, pour l'entretien de ſes racines. Si la tranchée étoit moins large, les racines rencontreroient trop tôt la mauvaiſe terre.

Quant à la terre qu'on a tirée de la tranchée, on la change de place, & on la retourne ſens-deſſus-deſſous, ſi elle eſt bonne ; on bien on en remet d'autre meilleure & préparée depuis long-tems.

Le Chev. On veut être ſûr que l'arbre travaillera dans un bon fonds.

Le Pr. Il faut enſuite régler le traitement

ORDONNANCE DU POTAGER.

Traitement des branches.

qu'on doit faire aux branches & aux racines des arbres qu'on veut planter. Les arbres étendent leurs racines ſous terre pour y ſucer continuellement, par le moien de leurs chevelus, l'eau qui contient, avec le ſel, l'huile & les principes de leur nourriture. Ils étendent en même tems leurs branches dans un autre liquide, qui eſt l'air, pour recevoir ſur-tout par le moien des feuilles, la fraîcheur, les volatils, & les eſprits qui y nagent. Ainſi ce que les chevelus ſont aux racines, les feuilles le ſont aux branches. Il arrive de-là, que ſi l'on tranſplante un arbre avec ſa motte, comme on le fait à préſent tous les jours, on peut lui laiſſer ſon feuillage en tout ou en partie. Ses feuilles ſont un des meilleurs moiens pour rendre à la plante l'humidité qu'elle perd de jour par la tranſpiration, & peut-être même à introduire plus aiſément juſqu'au fond des racines, une chaleur & un air dont l'action & l'élaſticité mettent la ſéve en mouvement. Il eſt au moins d'expérience que le feuillage qu'on laiſſe à cet arbre, l'aide à fortifier ſes racines, & à croître promtement. Mais ſi la racine a été découverte & dégarnie de ſa motte, l'arbre alors eſt trop affoibli pour lui laiſſer toutes ſes branches à nourrir en le tranſplantant : & bien inutilement voudroit-on lui laiſſer ſon feuil-

ge qui tombera quelques jours après. Il ut donc l'étêter ; ou du moins en racour- r beaucoup toutes les branches, afin que racine, qui n'est d'abord occupée qu'à parer ses pertes, & qui n'agit que foi- ement, n'ait au lieu de branches que uelques boutons à nourir, & qu'elle y nvoie peu à peu une quantité de sucs apable d'en faire sortir des jets vigou- ux.

ORDONNANCE DU POTAGER.

Le Chev. Mais qu'arriveroit-il, si on issoit toutes les branches aux arbres qu'on ansplante ?

Le Pr. La séve, étant trop foible pour roduire du bois, travailleroit dans les nenues branches, & donneroit du fruit ès l'année suivante. L'arbre séduiroit par ne belle apparence : mais ne produisant lus de branches à bois, qui sont la res- ource de l'arbre, & la base des branches à ruits, il ne feroit point de tête. Il s'entre- iendroit dans une petitesse & une lan- gueur extrème : il faudroit enfin l'arracher. La pratique de couper la tête à un arbre qu'on ne transplante pas sur le champ avec a motte, n'est point contestée.

Traitement des racines.

Il n'en est pas de même des racines, M. de la Quintinye les traitoit presqu'aussi mpitoiablement que les branches. A peine n laissoit-il deux ou trois : encore les

ORDONNANCE DU POTAGER.

raccourcissoit-il jusqu'à ne leur donner que dix ou douze pouces tout au plus. Sa méthode est encore suivie dans bien des endroits.

Le Chev. Est-il permis de s'en écarter? Il passe pour l'oracle du jardinage.

Le Pr. On lui a assurément de grandes obligations. Mais des curieux du premier ordre, & en particulier messieurs le Normand pere & fils, successeurs l'un & l'autre de M. de la Quintinye, ont trouvé après des épreuves reïtérées avec toute l'exactitude possible, qu'un arbre planté avec tout ce qu'il a de racines saines, réussissoit beaucoup mieux, & acquéroit promtement une toute autre vigueur que son voisin qui avoit été planté avec un petit nombre de racines taillées de court. Et quand le contraire est arrivé, on a presque toûjours découvert une cause sensible de cette irrégularité, qui ne provenoit pas du plus ou du moins de racines.

Mémoire de M. le Normand.

Le Chev. On ne risque rien quand on agit sur la foi de pareils garants.

Le Pr. C'est donc tout le plus sûr de conserver aux arbres en les transplantant, tout ce qui s'y trouve de racines saines; c'est-à-dire, sans écorchûre, sans meurtrissûre, & sans chancre. On peut de même conserver le chévelu, quand il est frais

plein de vie. Dès que les racines com-menceront à agir, elles fourniront sans doute plus de séve & de nourriture, que si elles n'étoient qu'au nombre de deux ou trois. Il est de la prudence de ne pas dé-truire dans un arbre par des règles diffi-ciles & gènantes les racines que nous lui souhaitons, & de ne pas attendre long-tems pour en avoir, tandis que nous les possédons *.

ORDONNANCE DU POTAGER.

Lorsque la place de chaque arbre est marquée, & l'ouverture faite pour le re-cevoir, on pose chaque pié auprès du trou pour lequel il est destiné.

Maniere de planter.

Le Chev. Ne faut-il pas garnir de fumier tout le fond de cette fosse?

Le Pr. Les personnes intelligentes s'en gardent bien. Les sels descendant toûjours & se trouvant plus bas que les racines, leur deviennent inutiles. Les racines étant environnées d'un marc qui se pourrit, cou-rent risque de s'altérer dans cette pourri-ture. D'ailleurs le fumier empêche la terre de se lier éxactement autour des racines, & forme des vuides en se dissipant; de sorte que le chévelu porte à faux, & lan-guit ou se séche, ne trouvant rien à saisir. Il n'en est pas de même du fumier des

* Stultum est amittere radices quas habemus, ut acqui-ramus novas. *Theophr.*

ORDONNANCE DU POTAGER.

graines broiées ou consommées, & des autres amandemens qu'on met au pié des arbres vers la surface. Les sels & les sucs en descendent utilement vers la racine de la jeune plante. C'est d'ailleurs une couverture qui devient souvent nécessaire pour la préserver d'un froid trop pénétrant, ou d'un hâle qui lui seroit mortel dans les premières chaleurs.

Le Chev. C'est un peu dommage que ce fumier au pié des arbres n'embellisse pas le jardin.

Le Pr. On le recouvre de quelques pouces de terre pour en cacher la difformité.

Le Chev. Quel tems choisit-on pour planter ?

Tems de planter.

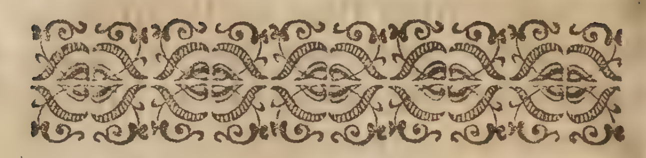
Le Pr. On évite de planter lorsque la terre est trop humectée par la pluie, de crainte qu'elle ne vienne à se durcir, & à se mettre en masses autour des racines, qui n'y pourroient plus introduire leurs fibres. On plante depuis le commencement de novembre jusqu'à la mi-mars ; dans les terres maigres, dès le mois de novembre afin que les arbres y poussent toûjours quelques chévelus, & gagnent de l'avance pendant le reste de l'autonne, mais en février ou en mars seulement, dans les terres fortes, où l'extrême humidité pourroit altérer les jeunes plantes durant l'hiver.

n choisit encore l'une ou l'autre de ces ux saisons pour transplanter les arbres nt on ne peut rien tirer. Un simple placement a souvent suffi pour les met- à fruit ; ce qui favorise encore le soup- n que j'ai toûjours eu, que la diminu- n de la quantité & de l'impétuosité de séve la rend propre à travailler dans branches les plus menues, où sont les utons à fruits.

ORDONNANCE DU POTAGER.

Le point le plus essentiel en transplan- nt, & sur-tout en transplantant de grands pres, est de faire en sorte que la terre it bien liée & raprochée avec la main tour des racines dans toute leur lon- ieur. L'eau qu'on y verse quand on plante printems sert à délaier la terre, & à la ire descendre autour des racines. Quand plante en autonne on se décharge du in de l'arrosement sur l'hiver, qui s'en quittera toûjours suffisamment.





LES ACCOMPAGNEMENS DU POTAGER.

SEPTIEME ENTRETIEN.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

Le Comte. VOilà, mon cher Chevalier, des mémoires que M. le Prieur vous envoie, ne pouvant être des nôtres ces jours-ci.

Le Chev. Mémoire ſur la greffe. Mémoire ſur la taille des arbres. Je vais joindre ces feuilles à mes remarques précédentes. C'eſt de l'ouvrage fait.

Le Comte. Nous en allons faire la lecture enſemble. Mais avant que de paſſer à la culture des arbres & des plantes potagères, je veux vous faire voir quelques accompagnemens qu'il faut joindre au potager, autant qu'il eſt poſſible, pour en aider le travail, ou pour en conſerver les productions. Vous a-t-on parlé du jardin coupé, du verger, de la pépinière & des différentes ſerres?

Le Chev. Je ne connois ces pièces que nom.

LES ACCOMPAGN. DU POTAG.

Le jardin coupé.

Le Comte. Commençons par le jardin upé. Il arrive souvent que les murs du tager ne sont pas à beaucoup près suf-ans pour tout ce qui a besoin de bonnes positions. Ce ne sont pas seulement les uits difficiles à meurir qui ont besoin être mis en espaliers. La pêche sans ce cours ne prendroit ni la taille ni le co-ris qu'on lui souhaite. Les plus excel-ntes espéces de poires, comme le beuré, crasane, la poire de saint Germain, la rgouleuse, & autres, sont trop grosses pur être toutes abandonnées au plein nt : elles tomberoient à la moindre se-usse. Les cerises précoces, les prunes tives, & les perdrigons violets, ne réus-ssent qu'en espaliers.

Pour avoir la suite & le nombre des uits qu'on souhaite, on réserve a côté ı potager, comme je l'ai fait ici, quel-ie reste de terrain où la régularité n'est oint nécessaire. On le choisit exposé au vant ou au midi, & un peu en pente s'il t possible. On y éleve plusieurs petits urs de sept à huit piés de haut, qui avec enceinte générale produiront des aspects toutes les façons : on les tient assez prochés l'un de l'autre pour concentrer

LES AC- COMPAGN. DU POTAG.

beaucoup de chaleur, & suffisamment écartés pour ne pas jetter leur ombre l'un sur l'autre. Avec le secours de l'auvent & des paillassons tout y est aisément garanti de la gelée & de la grêle. On est presque assuré d'y recueillir toutes sortes de fruits d'une grande beauté, même dans les années où tout périt ailleurs.

Le verger.

Le verger est le second accompagnement du potager. Nous y pouvons entrer.

Le Chev. Ce lieu, tout champêtre qu'il est, a bien de l'agrément. Mais si le jardin coupé est d'un revenu si sûr, qui empêchoit de l'agrandir de ce côté-ci? Il valoit mieux qu'un verger.

Le Comte. Le verger est le lieu destiné pour les arbres de plein vent dont on ne se peut passer. Il n'y a presque point de fruits qui ne soient beaucoup plus fins & d'un meilleur suc en venant naturellement sur une haute tige en plein air; soit parce que cet air circulant à l'entour en liberté, y travaille avec plus de succès; soit parce que l'arbre n'étant jamais taillé, la séve s'y partage dans un plus grand nombre de branches, tant fortes que menuës. Elle se met plus aisément à fruit, & donne, je ne sai pas trop comment, des fruits plus délicats. Comme les hautes tiges qu'on a tant d'intérêt de multiplier, sont presque

toûjours

oûjours un mauvais effet dans le potager ù leur ombre peut nuire aux espaliers & ux légumes, on les relegue dans le verer. On ne manque pas d'y planter les spéces de poires, qui étant estimables par ur chair fondante, courent risque en palier d'être cotoneuses & d'avoir trop eu de goût faute du plein air : telles sont doyenné, le besi de la motte & le sucré erd.

LES ACCOMPAG. DU POTAG.

On renvoye encore au verger toutes les oires qui par la médiocreté de leur taille nt moins exposées à être batuës par les ents. Les pommiers s'y plaisent aussi plus u'en buissons ou en espaliers. L'azerolier, néflier, le coudrier franc & quelques ieuriers y trouvent aussi leur place pour onner des variétés dans chaque saison.

Le Chev. Pourquoi, je vour prie, l'allinement des arbres du verger est-il interompu ici vers le fond ? Voila une multiude de plantes logées bien à l'étroit.

Le Comte. C'est la pépinière : c'est la ssource du verger, du jardin coupé & u potager. On y éleve une multitude de unes sujets destinés à remplacer tout ce u'il faut arracher ailleurs. De ces jeunes antes, les unes sont des arbrisseaux veus de pepins ou de noyaux, & qui malré l'excellence du fruit dont ils provien-

La Pépinière.

nent, ne laiſſent pas d'être ſauvages, & d'avoir beſoin du ſecours de la greffe. D'autres ſont des rejettons ou des boutures qu'on a détachées dans les bois ſur des ſauvageons, c'eſt-à-dire, ſur des plantes dont les fruits ſont revêches & peu façonnés. D'autres enfin ſont des ſauvageons qu'on a greffés de la manière que vous l'allez lire dans votre mémoire. La plûpart de ces derniers ſont enterrés dans des paniers. Savez-vous pourquoi ?

Le Chev. Je me le rappelle : c'eſt pour avoir un arbre tout formé prèt à être mis à la place de celui qui vient à manquer. On n'eſt pas obligé d'attendre, pour remplacer le vuide, & on ne court point le riſque d'être trompé. Y a-t-il quelque attention particulière à apporter au choix de la place où l'on mèt la pépinière ?

Le Comte. Si la terre d'une pépinière étoit maigre & ſans ſubſtance, elle ne formeroit que des ſujets foibles & languiſſans dont on ne pourroit jamais rétablir la mauvaiſe conſtitution. On ne veut pas non plus que la terre d'une pépinière ſoit extrèmement graſſe & amandée. On s'y contente d'un ſol de moyenne qualité, ou qui ſoit moins bon de quelques dégrés que celui où l'on tranſplantera par la ſuite les jeunes arbres, afin que ce paſſage qui

les affoiblit ſoit promtement réparé par la bonté d'une nouvelle nourriture, & qu'ils ne dégénèrent pas en paſſant d'un bon fonds dans un moindre. LES ACCOMPAG. DU POTAG.

Tant que les jeunes plantes ſont dans la pépinière, on les tient à l'étroit ſous un gouvernement ſévère. On les plante ſur des lignes diſtantes de trois piés au plus l'une de l'autre. Les plus jeunes ſont encore plus ſerrées, tant pour ménager le terrain que pour les fortifier de tige, en ôtant au feuillage la liberté de s'étendre. Après avoir reçu dans la contrainte de cette première éducation la forme & le pli qu'on leur veut donner, elles iront prendre une place honorable parmi les arbres faits: & au lieu qu'elles languiroient en quittant une ſituation trop douce, on les voit proſpérer au ſortir de la pépinière : elles ſentent l'avantage du grand air, & d'un bon établiſſement.

Reprenons à préſent le chemin du logis.

Le Chev. M. le Comte fait aujourd'hui ſa promenade un peu courte.

Le Comte. Je ne vous quitte pas encore : je veux vous montrer les différentes ſerres dont on a beſoin pour conſerver ce que le potager produit. La première eſt la fruiterie. On a cherché des moyens pour prolonger le plus qu'il eſt poſſible la durée

Les Serres.

La Fruiterie.

LES ACCOMPAG. DU POTAG.

des fruits. Je veux croire qu'il y a des ſécrets pour y réuſſir. Mais en attendant qu'on les communique, s'ils ſont réels, nous ne connoiſſons point de moyen plus propre que la fruiterie pour aſſurer à chacun des mois de l'hyver la jouiſſance des fruits qui leur ſont deſtinés. Vous ſavez qu'ils mûriſſent ſucceſſivement dans la ſerre.

Le Chev. Comment ſe peut-il faire qu'un fruit qui ne tient plus à l'arbre, acquière à l'ombre quelque choſe de meilleur que ce qu'il recevoit de la terre & du ſoleil ?

Le Comte. Il n'acquiert plus rien : mais ce qu'il a acquis ſe façonne, & peut-être vous en rendrai-je raiſon. Il demeure dans ce fruit un reſte d'air qui agit par ſon reſſort. Il y agit beaucoup, ou en ſe reſſerrant, ou en ſe débandant, ſelon qu'il éprouve fortement les impreſſions de l'air extérieur. Il n'y agit au contraire que très-foiblement lorſqu'il n'a point de communication au dehors. Cet air enfermé dans le fruit travaille néceſſairement ſur la féve. Il acheve peu-à-peu d'en rompre & d'en mélanger parfaitement les ſels & les huîles. Il émouſſe la pointe des uns par la douceur des autres, & produit dans un certain tems un dégré de ſaveur qui n'eſt ni

âcre ni fade ; mais un agréable aſſemblage de doux & de picquant qui fait la perfection du fruit. Paſſé ce tems, tout s'évapore inſenſiblement : ce n'eſt plus enfin qu'un marc inſipide qui n'eſt bon qu'à jetter. Ainſi pour ne pas laiſſer inutile le ſoin que la nature a pris de ménager pour l'hyver même une ſucceſſion ou différens dégrés de maturité dans les fruits qu'elle réſerve, il faut leur préparer une loge qui les mette à couvert de l'action de l'air extérieur : puiſque l'expérience nous apprend que c'eſt cet air qui les avance trop, & les évente ſi promtement.

LES ACCOMPAG. DU POTAG.

Le Chev. Il faudroit donc que la fruiterie fût fermée comme une glacière.

Le Comte. Une fruiterie pour être bonne doit avoir des murs épais, n'être ni dans un grénier, où l'air eſt trop froid ; ni dans un cellier où il eſt trop humide ; mais dans un lieu ſec au rès-de-chauſſée, les fenêtres tournées au midi ; avec cela bons chaſſis, doubles portes & doubles rideaux par tout : ſans quoi l'humidité pourira une partie du fruit ; le froid flétrira le reſte. Pour une ſureté plus grande j'ai fait garnir la mienne de grandes armoires éxactement fermées, ce qui m'a parfaitement réuſſi. On s'en tient pour l'ordinaire à des tablettes garnies d'une

Les Ac-compag. du Potag

tringle qui empêche la chûte des fruits. On donne aux tablettes un peu de pente, afin qu'en y rendant visite de tems en tems, on y découvre d'un coup d'œil tout ce qui s'altère & doit être mis dehors pour conserver le reste. Une planche nuë est nuisible aux fruits : ils y roulent l'un contre l'autre, & se pourrissent en se touchant. La plûpart pesent assez pour fouler & pour noircir l'endroit par où ils touchent le bois. La paille & la fougère qu'on étend dessous leur a souvent communiqué un goût desagréable. Le sable les altère aisément par l'humidité qu'il contracte à l'ombre. On n'a rien trouvé de mieux en ce genre que le service de la mousse du pié des arbres bien séchée au soleil & bien battue. Le fruit y fait un petit enfoncement où il est mollement couché. On le visite, on le touche, sans qu'il coure risque de rouler & de toucher son voisin.

Le Chev. Nous conservons au logis très-long-tems, & bien avant dans l'hyver, toutes sortes de belles poires en les empaquetant dans une feuille de gros papier qu'on tord & qu'on replie sur la queue du fruit. On les range ensuite sur des clayes pour les conserver à couvert & au sec.

Le Comte. C'est une méthode éprouvée

& il n'y a pas un mois que j'avois de la virgouleuse conservée par ce moyen.

LES AC-COMPAG. DU POTAG.

Le Chev. Peut-on savoir l'usage de tous ces sacs suspendus au milieu de votre fruiterie ?

Le Comte. Ce sont les différens paquets de graines qu'on mettra en œuvre le reste du printems & de l'été. Le tout est éxactement étiqueté. Tout se retrouve au besoin sans confusion.

Une seconde serre aussi utile que la précédente est celle où l'on conserve les légumes. Ce n'est pour l'ordinaire qu'un caveau ou un celier voûté dont on ferme éxactement les soupiraux & les avenues durant la gelée & dans les tems humides. On y entretient dans le sable les racines & les légumes d'hyver. On y fait croître & blanchir des céleris & des chicorées sauvages. On y fait même une moisson de champignons sur des couches qui étant mélangées de fumier & de terreaux qui ont été à l'air, contiennent presque toûjours les graines imperceptibles des champignons, dispersées çà & là par le vent.

La serre des légumes.

Le Chev. Cette serre est proprement le jardin d'hyver.

Le Comte. On y contrefait les faveurs du printems, & on y prolonge tant qu'on peut celles de l'autonne.

La serre des arbustes.

La troisième serre est celle où l'on renferme durant l'hyver les orangers, les figuiers, les grenadiers, les lauriers & tous les arbustes ordinaires à fruit ou à fleurs qui redoutent le froid. Toutes ces plantes s'accommodent fort bien à l'air de notre ciel. Il suffit que la serre soit bien fermée, saine & tournée au midi pour recevoir en tout tems la chaleur du soleil au travers des vitres, & même pour admettre l'air de tems en tems lorsqu'il est doux & favorable.

Le Chev. Si l'on mettoit une cheminée dans cette serre, ne s'en trouveroit-on pas bien dans les hyvers fâcheux ?

Le Comte. On se garde bien d'y placer ni cheminée, ni poêle. L'air le plus froid entreroit par les tuyaux des cheminées : le voisinage du feu brûleroit certaines plantes, tandis que d'autres seroient gelées. Les étincelles peuvent mettre le feu aux caisses & à la natte dont on tapisse les murailles de ces places pour les tenir plus séches. La fumée presqu'inévitable est la peste de la verdure, & souvent de la plante même. Ces manières d'échauffer l'air sont inégales. Le feu vient-il à s'affoiblir ou à s'éteindre ? les plantes qui ont ouvert tous leurs pores à une chaleur qui les réjouissoit, donnent plus de prise à la gelée

que si on les avoit laissées sans feu. Le plus sûr est de tenir le tout bien clos, & de redoubler les paillassons sur les fenêtres dans les froids violens.

LES ACCOMPAG. DU POTAG.

Le Chev. J'ai cependant vû à Versailles une serre où l'on faisoit usage du poêle.

La serre à feu.

Le Comte. C'est une quatrième espéce de serre qui n'est que pour les personnes extrèmement curieuses & riches, ou pour des jardiniers qui en réparent la dépense par le profit. On y entretient pendant six ou sept mois de l'année un dégré de chaleur à-peu-près égal avec le secours des poêles qu'on y place au milieu & aux extrémités. Cette serre doit être tournée toute entière au midi. Elle seroit mieux en demi cercle qu'en ligne droite, pour concentrer la chaleur du soleil depuis le matin jusqu'au soir.

Les murailles en doivent être épaisses pour empêcher le froid d'y pénétrer; & bien blanchies par dedans pour mieux réfléchir la lumière qui colore & anime les plantes. On tient cette serre peu élevée, afin qu'elle n'ait pas un trop grand volume d'air à échauffer. On la tient étroite, afin que le soleil frappe aisément la muraille du fond. Tout le côté du midi doit être en vitrage garni de forts rideaux & presque sans aucuns trumeaux, s'il est

poſſible, pour tenir tout également fermé, & également expoſé au ſoleil ſans aucune ombre.

Les tuyaux des poêles ſont couchés par dedans le long des murs : mais les poêles ſont ſervis par dehors, & pratiqués dans l'épaiſſeur de la maçonnerie ; en ſorte que ni le feu, ni les étincelles, ni la fumée n'aient aucun accès par dedans.

Pour échauffer l'air intérieur d'une façon ſûre & régulière, on éleve au deſſus du poêle une chambrette ou eſpéce de fourneau qu'on emplit de cailloutage. Cette chambrette communique par un tuyau avec l'air extérieur, & par un autre canal avec l'air intérieur de la ſerre. Celui de dehors qu'on laiſſe entrer dans la chambrette, s'y échauffe en ſéjournant, & en avançant au travers de ces cailloux brûlans. On le diſtribue en telle quantité qu'on juge à propos dans l'intérieur de la ſerre, par un robinet qu'on gouverne ſelon l'avis du thermomètre, en corrigeant même le trop grand chaud par l'air froid qu'on eſt toûjours maître d'y recevoir quand on le juge néceſſaire. Toute la place peut jouir ainſi d'une température d'air qui approche de la douceur des beaux jours d'été.

J'ai éxécuté ici près cette ſerre en petit : & au lieu d'un bâtiment ſolide & d'un

itrage somptueux posé sur des chassis de er, je me suis contenté de faire maçonner le côté du nord. J'ai garni le dessus & s trois autres côtés de forts chassis de bois eints en huile, & rompus par manière e mansarde. Voici le poêle qu'on sert par ehors. On peut même sans poêle ni maonnerie s'en tenir à une loge de chassis itrés, & assis sur une couche. Le tout se ouvre de paillassons au besoin, & jouit u soleil au travers des vitres qui en conervent long-tems la chaleur.

LES ACCOMPAG. DU POTAG.

Le Chev. Je ne puis revenir de ma surrise. J'aperçois au travers des chassis des rappes de raisins toutes formées, tandis ue la vigne n'est pas encore en fleurs.

Le Comte. Entrons dans la serre, & voyons ce qu'elle contient de curieux. Le remier usage de cette place est de conerver les plantes étrangères qui ne pouroient soûtenir la rigueur de notre air dans a serre commune. Vous voyez quelquesunes de ces plantes que j'ai rassemblées ivec soin : j'ai le cierge, l'euphorbe, des icoïdes, des aloès, un ananas, une tige de caffé, & quelques baumiers. Je ne vous entretiendrai pas pour le présent de l'histoire de ces plantes.

Le second usage de la serre à feu est de nous procurer des nouveautés, comme de

LES ACCOMPAG. DU POTAG.

belles fleurs & des fruits bien mûrs longtems avant la saisons qui nous les donne. On fait, par exemple, passer dans la serre deux ou trois des plus belles branches de cette vigne dont le cep est planté par dehors : & lorsqu'à la fin de mai ou en juin la vigne commencera au dehors à fleurir, ces grappes vertes que vous voyez en dedans seront déja noires & bonnes à manger. C'est par ce moyen que je vous ay fait servir aujourd'hui à dîner une assiette de figues que vous avez trouvé bonnes.

Le Chev. C'est deux ou trois mois plûtôt qu'on ne le recueille naturellement : on n'en mange qu'en juillet.

Le Comte. Lorsque je verrai le froid arrêter les secondes figues en septembre ou en octobre, j'ai dessein de réfugier l'arbre dans la serre, & peut-être pousserons-nous la jouissance de ce fruit jusqu'à la fin de l'autonne.

Les fruits qui viennent ici profitent souvent de la vûe du soleil & de l'action de l'air : ils ont de l'agrément & du goût. Les fleurs qui viennent de même ont des couleurs fort vives. L'industrie qui nous procure ces nouveautés a passé des curieux aux jardiniers. Ce n'est plus un amusement stérile : le public en profite.

Le Chev. Mais n'est-ce pas là forcer la nature?

LES ACCOMPAG. DU POTAG.

Le Comte. C'eſt l'aider. Lorſque la chaleur brûle les plantes, on les refraîchit avec l'arroſoir. Ce n'eſt point forcer la nature. Quand le froid les engourdit, on les ranime en doublant la chaleur par le moyen des cloches & des chaſſis. Ce n'eſt pas la forcer davantage.

Le Chev. Voici encore une autre place à côté de la ſerre?

Remedes contre les animaux ennemis.

Le Comte. C'eſt la retraite où avec tous les inſtrumens du jardinier, on loge les trébuchets, les lacets, les épouvantails, & toutes les machines de guerre que le jardinier mèt en œuvre contre les ennemis de ſon travail.

Le Chev. Voulez-vous que j'extermine ici les chenilles, les vers, les limaçons & tous les inſectes mal-faiſans?

Le Comte. Voila de grandes promeſſes.

Le Chev. Je vous tiendrai parole; il faut lâcher dans vos jardins quelques vanneaux ou des pluviers, après leur avoir ôté les plus grandes plumes. Vous les verrez travailler du matin juſqu'au ſoir à tenir la place nette.

Le Comte. Il eſt vrai: j'en avois ces dernières années qui faiſoient merveilles. Des oiſeaux de proye me les ont enlevés.

Le Chev. Je connois un gentilhomme qui fait quelque choſe de mieux. Il a des

LES ACCOMPAG. DU POTAG.

cigognes domestiques qu'on lui a envoyées d'Allemagne & qu'on avoit élevées dans un nid placé au milieu d'un vase, composé de deux cercles de fer. On élève le vase sur un pié qu'on attache à l'endroit du comble où tourne la girouette. Les cigognes observent de là tout ce qui se passe. Elles ont l'œil perçant : elles aperçoivent le mouvement d'un loire, le travail d'une taupe, le passage d'un lézard, d'une couleuvre : elles sont aussi tôt dessus. Elles instruisent leurs petits dans le métier de la guerre.

Le Comte. Ces oiseaux peuvent bien épargner des peines au maître qui les loge.

Voila, mon cher Chevalier, les prémières connoissances générales qui peuvent vous aider à former un jardin. Aprenons présentement à façonner un arbre. Nous pouvons nous asseoir, & vous entendre faire la lecture de vos mémoires.

Le Chev. Je commence par le premier qui se présente.

MEMOIRE SUR LA GREFFE.

De toutes les opérations du jardinage, il n'y en aucune qui ne soit honorable & amusante : mais les deux plus dignes de notre curiosité sont la greffe & la taille.

La greffe est la plus facile des deux : mais c'est en même tems la plus merveilleuse. La taille est la plus difficile ; mais c'est celle qui fait le vrai mérite du jardinier. LA GREFFE.

La greffe se pratique de sept ou huit façons dont il suffit d'avoir d'abord une idée juste. On peut réserver pour la pratique le menu détail de toutes les précautions qu'on y doit prendre.

Greffe en fente.

10. La façon de greffer la plus ancienne consiste à étêter un arbre entier, ou seulement une maitresse branche, à en fendre la tige avec un fort couteau qu'on enfonce à coup de maillet, à donner ensuite quelque profondeur à la fente par le moyen d'un coin, & enfin à inserer dans cette fente une branche d'arbre de bonne nature qui ait au moins trois bons yeux ; c'est-à-dire trois nœuds ou tumeurs qu'on fait renfermer autant de paquets de feuilles. L'extrémité de la bonne branche doit avoir été applanie à deux faces. On fait en sorte, en la plaçant dans la fente, que l'écorce en soit, au moins d'une côté, justement opposée à l'écorce du sujèt qui la reçoit.

Philosophical transact. abridg'd by John. Lowthorp to. 2. p. 675.

La nécessité de tenir l'écorce de la greffe éxactement placée vis-à-vis celle du sujet, au moins d'un côté, est fondée sur ce que c'est l'union de la fine écorce de l'une

LE GREFFE. avec la fine écorce de l'autre, qui les incorpore. Cette fine écorce eſt compoſée de pluſieurs lits très-minces, qui ſont appliqués les uns ſur les autres, & dont le premier qui eſt en tour ſe détache au printems, s'enfle, ſe groſſit & ſert à former le nouveau cercle de bois que l'arbre acquiert chaque année. Les fibres qui compoſent la couche intérieure de la fine écorce, tant de la greffe que du ſujèt, étant rompues ou coupées dans l'endroit où l'on le raproche, l'orifice des unes s'applique à l'orifice des autres : le calus qui s'y forme unit ainſi pluſieurs canaux du tronc avec ceux de la greffe : d'autres canaux s'entrelacent, & il ſe forme un tout de ces deux couches ſi différentes. Quand la jonction ne ſe fait point ſous la fine écorce, il n'en faut eſpérer aucune ni dans le bois déja formé, & qui n'a plus de ſoupleſſe ; ni dans la groſſe écorce qui n'eſt guerre moins roide que le bois.

Après que l'inſertion eſt faite on couvre la fente avec quelques morceaux d'écorce croiſée, en ſorte que rien n'y puiſſe entrer. Sur ces écorces on étend une mixtion de poix & de cire qu'on a fondues enſemble ſur un réchaud portatif ; ou bien de la bauge, qui eſt une terre glaiſe mêlée avec un peu de foin. On emmaillotte le

out avec du linge pour écarter plus à coup LA GREFFE.
ûr la pluye & la sécheresse. Voila ce qu'on ppelle greffe en fente. La même greffe rend aussi le nom de poupée à cause de on enveloppe.

On peut croiser ou traverser la première ente par une seconde pour y loger quatre reffes au lieu d'une, en observant toujours d'unir l'écorce de la greffe à l'écorce u tronc : c'est ce qu'on appeller greffer en roix : mais c'est toûjours la même opération. Greffe en croix.

2°. Si ce tronc est trop épais, & qu'on raigne de le trop ébranler par la fente, llors au lieu de le fendre, on sépare en lifférens endroits l'écorce d'avec le bois par l'insertion d'un petit coin, pour y enfoncer tout à l'entour huit ou dix greffes qui aient quatre à cinq bons yeux, & qui soient outre cela taillées & applaties par e bout d'une manière proportionnée aux ouvertures. On revêt le tout comme à la greffe en fente. C'est-là ce qu'on appelle greffer en couronne. Greffe en couronne.

3°. Quelquefois au lieu d'insérer les greffes dans la fente, ou bien entre le bois & l'écorce des gros troncs, on fait avec un cizeau de menuisier un cran ou une entaille un peu profonde dans l'écorce & dans le bois ; & après que la piéce en est Greffe à emporte-piéce.

La Greffe. emportée, on y ajuste un rameau dont le bout soit coupé de manière à remplir éxactement l'entaille. Il arrive par-là que les écorces se joignent. C'est ce qui s'appelle greffer à emporte-piéce. Ces trois opérations, dont la première est la plus pratiquée, se font aux mois de mars & d'avril, lorsque la séve commence à couler abondamment.

Greffe en flûte.

4°. Au mois de mai on peut choisir deux branches; l'une de sauvageon, l'autre de bonne nature; qui toutes deux par la mesure qu'on en prend, se trouvent éxactement de la même grosseur. On les laisse chacune sur sa tige: on les racourcit toutes deux: puis en faisant une incision circulaire autour de la bonne branche, on en tire proprement un petit tuyau d'écorce, qui est suffisammeut long quand il contient deux bons yeux. On dépouille la branche du sauvageon de son écorce; & tandis que le bois en est encore humide, on y fait avancer sur le champ ce tuyau qu'on a tiré du bon arbre. La branche du sauvageon s'en trouve revétue comme de sa propre écorce: on peut en couvrir l'extrémité avec de la glaise, ou tailler dans le bout de la branche qui déborde quelques petits copeaux qu'on rabat circulairement comme un bourlet sur le bord de

corce. C'eſt ce qu'on appelle greffer en flûte : parce que cette opération reſſemble à ce que font les enfans lorſqu'au tems de la ſéve ils détachent l'écorce d'un branche pour en faire une flûte. On fait uſage de cette méthode, ſur-tout pour les châtaigners & pour les figuiers. LA GREFFE.

5°. La cinquième manière de greffer eſt d'un uſage beaucoup plus étendu pour les fruits à noyau. On détache d'un bon arbre un petit morceau d'écorce triangulaire, & un peu plus long que large, au milieu duquel ſe trouve un commencement de branche avec les ébauches d'un ou deux boutons à fruits. En levant ce bout d'écorce on gliſſe en deſſous la lame du couteau à greffer, pour couper, s'il le faut, le petit nœud ; & même un peu de bois avec le nœud ; non que le bois puiſſe être d'aucune utilité pour la repriſe de la greffe, mais pour ne point manquer le nœud. On s'aſſure en y regardent s'il tient à l'écorce, parce qu'autrement il ne s'y trouveroit point de germe. Ce petit nœud eſt tout l'arbre futur.

Greffe en écuſſon ou inoculation.

On prend le traingle d'écorce, en le tenant à la bouche par l'extrémité de la petite branche, de crainte que ſi on mettoit l'écorce à la bouche, la ſalive n'endommageât la ſéve. On fait en ce mo-

La Greffe. ment une incision en forme de T dans u endroit uni, & qu'on choisit sur le sau vageon ou sur l'arbre qu'on veut perfe ctionner. Puis avec le bout applati d manche du greffoir, levant & écartan proprement par le haut les lévres de cett ouverture, on y glisse l'écorce triangu laire en la faisant descendre par sa point la plus longue jusqu'à ce qu'elle ait ga- gné le bas du T, & qu'elle soit entière- ment recouverte, à l'exception de l'œi qu'on laisse sortir. Quelques jardiniers ont essayé avec succès d'écussonner d'une autre manière. Il appliquent le triangle de bonne nature sur l'écorce du sauve- geon : ils y taillent dans l'écorce un trian- gle tout semblable : puis ayant levé & jetté celui-ci, ils mettent à la place celui qui contient l'œil ou la branche de bonne es- péce.

On maintient doucement les écorces, & on les mèt en état de s'unir en y passant plusieurs tours de fils de laine, & tout est fait. On préfère la laine au chanvre qui résiste trop, & empêcheroit les écor- ces de se dilater à l'aise. Voila ce qu'on appelle greffer en écusson, parce que cette écorce pointue & triangulaire ressemble assez à l'écu de nos anciens chevaliers. Pour réussir plus à coup sûr, au lieu d'un

mple écuſſon, l'on en mèt deux ; l'un un côté de l'arbre, l'autre de l'autre. LA GREFFE.

Permettez-moi, Monſieur, d'interrom-: un moment ma lecture pour vous mander ſi ce mémoire eſt bien d'accord c Virgile. Je trouve ici que pour placer cuſſion, il faut choiſir dans l'écorce un lroit qui ſoit bien uni : au contraire rgile dans ſes Géorgiques, que j'ai lûes ſuite ces jours-ci, veut qu'on choiſiſſe, ur écuſſonner, l'endroit où pluſieurs ux rendent l'écorce inégale, & qu'on ſe l'ouverture au milieu d'un œil ou d'un eud. *

Le Comte. Virgile croyoit comme tous jardiniers de ſon tems, qu'il falloit endre cette précaution : mais l'expé-nce & la raiſon nous en ont fait voir nutilité. Ce n'eſt point le nœud du ſau-geon, mais celui de la greffe, qui tra-llera, & fera un nouvel arbre. Il n'eſt nc point néceſſaire de faire l'opération le nœud du ſauvageon.

Le Chev. Je continue à lire.

Si l'inoculation ſe fait en été, & lorſ-e la ſéve eſt abondante, on coupe la Greffe à la pouſſe.

* .... quà ſe medio trudunt de cortice gemmæ
tenues rumpunt tunicas, anguſtus in ipſo
nodo ſinus : hùc alienâ ex arbore germen
ludunt, udoque docent inoleſcere libro.
Georg. 2.

LA GREFFE. tête du sauvageon à quatre ou cinq doit au dessus de l'écusson, afin que la sév l'inonde & le mette en action. On laiss cependant ce petit reste de sauvageon au dessus, afin que la séve ne vienne pa suffoquer la greffe, mais qu'elle se partag & s'exerce sur quelques autres bouton qu'on sera toûjours maître d'arrêter & d'abattre. C'est ce qu'on appelle greffe à la pousse.

Greffe à œil dormant.

Si l'on attend le mois d'août ou l'au tonne pour enter en écusson, on ne hât point cette greffe. On la laisse dormir ou agir foiblement, en conservant la tête d l'arbre pour ne l'abatre qu'au printem prochain, lorsque la séve s'éveillera & donnera des marques de vie. C'est c qu'on nomme, greffer à œil dormant. Ce deux greffes ne sont toûjours que la greff en écusson.

Greffe en approche.

60. Une sixiéme maniére de greffer, & qui ne peut s'exécuter que sur deux arbre voisins l'un de l'autre, est de fendre un branche ou un tronc d'arbre dont on est mécontent, pour y faire entrer le bout d'u-ne bonne branche qui tienne encore à sa tige, en couvrant la playe avec de la cire & du linge. On attend un tems raisonnable pour être sûr que les deux petites écorces sont incorporées & n'en font plus qu'une.

lors on févre la bonne branche, c'eſt-à LA GREFFE.
re qu'on la coupe, & qu'on la prive de
féve qu'elle tiroit de ſa tige naturelle
our la laiſſer vivre de celle qu'elle tire
u ſujèt ſur lequel elle eſt entée. On re-
anche tout le bois de celui-ci pour tirer
ne nouvelle tête de la branche greffée.
'eſt ce qu'on appelle greffer en appro-
he. Cette méthode n'eſt guères en uſage
ue pour les arbres encaiſſés, qu'on eſt
aître de raprocher les uns des autres à
olonté.

Il y a des ſavans qui ont cru que la cir-
ulation de la féve ſe faiſoit dans les plan-
es comme celle du ſang dans le corps des
nimaux par des canaux dans leſquels une
ultitude de ſoupapes ou de valvules
'ouvrent en un ſens pour laiſſer paſſer la
queur qui les pouſſe; mais ſe ferment
ans un autre ſens pour en empêcher le
etour. Il eſt difficile de diſconvenir que
a féve ne monte & ne deſcende: mais la
éuſſite de la greffe en approche démon-
re, ce me ſemble, qu'il n'y a point de val-
ules dans les conduits de la féve: puiſque
a féve coule ſans obſtacle dans cette greffe
ui eſt renverſée. Les conduits de la féve
ont donc des vaiſſeaux capillaires, c'eſt-à-
ire extrèmement fins, par leſquels elle
nonte en quelque ſens qu'ils lui ſoient pré-
entés.

LA GREFFE. La greffe en approche ſe peut encore exécuter de deux ou trois autres façons. Au lieu d'inſérer le bout d'une branche dans la fente d'une autre, on peut les unir en raprochant éxactement deux petites playes ou entailles parfaitement ſemblables qu'on aura faites à deux branches choiſies. On peut les faire croiſer l'une ſur l'autre : on peut coler le bout de l'une ſur celui de l'autre, après les avoir taillées pour être appliquées ou emboitées l'une ſur l'autre. Il n'importe de quelle manière on les uniſſe, pourvû que l'intérieur de l'écorce de la greffe touche l'intérieur de l'écorce du ſujet greffé. Lorſque l'union de ces deux fines écorces ſera faite, la ſéve gonflant les vaiſſeaux de l'écorce extérieure, en formera un bourlet qui couvrira inſenſiblement toute la playe. C'eſt alors qu'on pourra ſéparer la bonne branche de ſon tronc naturel. Il y a cet avantage à la greffe en approche, que le rameau greffé & la greffe même contribuent également par le concours de leur ſéve à la réuſſite de l'incorporation.

Greffe ſur racines.

7°. Les Allemands & les Anglois ont commencé à faire uſage d'une méthode qui n'a pas encore pris faveur parmi nous. Elle conſiſte a enter une belle branche de bon fruit ſur un tronçon de racines. On

Agricult. d'Agricola.

choiſit

choisit une des grosses racines d'un arbre qui ait de la conformité avec la nature de ce qu'on y veut greffer. On coupe cette racine en plusieurs morceaux sur chacun desquels on met une greffe selon quelques-unes des opérations précédentes. Quand un arbre est vigoureux, rien n'empeche de lui ôter une grosse racine, qui peut fournir tout d'un coup vint & trente sujets : & si la pratique de greffer sur racines étoit suffisamment éprouvée & d'un succès certain, on pourroit, en la suivant, planter tout d'abord la racine & la greffe dans l'endroit même où l'arbre doit demeurer. Au lieu que dans les opérations précédentes, enter & transplanter sont presque toûjours deux choses séparées par de longs intervales.

LA GREFFE.

The art of husbanury by J. Mortimer. Fellow of the royal society.

8°. On peut enfin greffer un arbre sur lui-même selon quelques-unes des méthodes raportées : & aprés avoir enté sur son tronc une de ses propres branches, on peut encore enter sur cette branche un des sujets qu'elle aura poussés. Le fruit, je ne sai pas pourquoi, en deviendra plus fin & plus délicat.

Il ne suffit pas de savoir greffer, ni de savoir quelle est de toutes ces méthodes celle qui convient à chaque plante. L'article important dans cet art est de savoir sur quel sujèt chaque espéce veut être gref-

Mem. de M. le Normand.

LA GREFFE. sée. On peut rappeller le tout à des principes fort simples.

Greffe des poiriers.

Les poiriers se greffent ou sur sauvageon *, ou sur coignassier. Les poiriers qu'on destine à venir en plein vent, doivent être greffés sur le sauvageon qui fait une tige vigoureuse, & qui perçant fort avant dans les terres les plus arides, mèt ses racines hors d'insulte & hors de prise à la sécheresse.

Les poiriers destinés à faire des buissons ou des espaliers, doivent être greffés sur le coignassier qui s'enfonce peu, glisse ses racines entre deux terres, se plaît dans les fonds cultivés, se mèt promtement à fruit, & donne des fruits de meilleur goût que le poirier greffé sur franc, à moins que celui-ci ne soit fort vieux.

Grefte des pommiers.

Les pommiers se greffent 1°. sur le sauvageon venu du bouture ou de pepin; 2°. sur une espéce de sauvageon qu'on nomme le doucin; 3°. sur une autre espéce qu'on nomme le paradis.

Le sauvageon venu de pepin fait un arbre tardif, mais vigoureux, & qui vit longtemps: on s'en sert pour faire des pommiers de haute tige.

* Les jardiniers donnent au sauvageon du poirier le nom de *franc*, & disent greffer sur franc, au lieu de dire greffer sur sauvageon: parce que le sauvageon est réellement un poirier, de même espéce que la greffe, quoiqu'il soit sauvage.

Le paradis pousse peu de racines & de bois, il se mèt promtement à fruit, & ne dure pas long-tems. On en fait de petits buissons dans les endroits où l'on craint de borner la vûe. LA GREFFE.

Le doucin tient un juste milieu entre l'un & l'autre, soit pour la hauteur, soit pour la durée. Il est plus propre pour faire un beau buisson. Les pommiers greffés réussissent dans les terres médiocres où le poirier languiroit par trop de sécheresse.

Greffe des cerisiers, &c.

Tous les cerisiers, griotiers, bigarotiers & autres arbres de pareille nature, se greffent avec succès sur le sauvageon qui est le merisier. Communément on les greffe en écusson à la pousse, c'est-à-dire avant la S. Jean. L'azerolier se greffe sur l'épine blanche.

Greffe des pruniers.

Toutes les espéces de prunes se greffent ou en fente ou en écusson sur des sauvageons de pruniers venus de bouture ou de noyau.

Greffe des abricotiers & des pêchers.

Les abricots & les pêches se greffent ordinairement en écusson sur amandier ou sur prunier. Les racines de l'amandier picquent fort avant dans terre, au lieu que celles du prunier s'enfoncent peu & se couchent horisontalement. C'est sur ce fondement qu'on plante les arbres greffés sur amandier, dans les terres séches &

LA GREFFE. brûlantes, où les racines du prunier ne ſeroient pas en ſureté contre la ſéchereſſe : & au contraire dans les terres humides & dans leſquelles l'eau eſt fort voiſine de la ſuperficie de la terre, on ne greffe la pêche & l'abricot que ſur le prunier, parce que les racines de l'amandier en s'enfonçant trouveroient l'eau qui les pouriroit. On peut remarquer en paſſant que l'abricot eſt beaucoup meilleur en plein vent ; mais qu'il réuſſit plus à coup sûr en eſpalier au midi ou au levant. La pêche demande les mêmes expoſitions, ſur-tout celle du levant, & ſe plaît comme l'abricot dans une terre chaude & légère.

Tels ſont les principes de l'art de greffer. Mais la diverſité des terrains, de l'aſpect & de l'air, jointe aux connoiſſances & aux expériences de chaque particulier, peut autoriſer diverſes exceptions dans la pratique. Au reſte la plûpart de ces méthodes ſont d'une exécution aiſée & d'un ſuccès preſque certain. Mais quelque ſimple qu'en ſoit l'opération, rien n'eſt plus merveilleux que l'effet qu'elle produit.

Merveille de la greffe.

Par cette merveille je n'entens pas, par exemple, de faire venir * une tête de pommier ſur un plane ; ou des faines de hêtre

* ... *ſteriles platani malos geſſere valentes,*
Caſtaneæ fagos, ornuſque incanduit albo
Flore pyri. Georg. 2.

sur un chataigner; ou des poires sur un orme; ou des raisins sur un buisson. Ce sont-là des monstres plutôt que de merveilles: parce que n'y ayant aucune convenance entre ces différentes natures de plantes, tout ce qu'on feroit venir de la sorte ne seroit que forcé, de mauvais suc, & n'étant bon à rien, ne pourroit être regardé que comme une curiosité stérile. Je ne parle pas non plus de ces agréables bigarures que quelques curieux recherchent dans leur jardin, comme d'avoir à la fois des abricots, des pêches & des prunes sur un amandier; des merises, des guignes, des cerises, des griotes & des bigareaux sur un mérisier. Ces assortimens sont très-aisés à faire sur les arbres qui ont avec les greffes quelque juste proportion. Mais le grand objet de mon admiration, c'est de voir un mauvais arbre se convertir tout à coup en un bon, & un bon arbre se changer en un plus parfait *.

LA GREFFE.

Une plante tirée du fond des bois corrige son humeur sauvage, & se défait

* Selon l'éxacte vérité l'arbre ne change point. La tige du sauvageon demeure toûjours sauvage, & tout ce qu'on en laissera sortir sera encore sauvage après l'enture. La branche entée conserve aussi sa nature: mais cependant de l'union de cette bonne branche avec le sauvageon qui la nourrit, il résulte qu'on recueille de bons fruits sur un mauvais arbre, ce qui donne un juste sujet de dire que cet arbre est changé ou perfectionné.

LA GREFFE. quelquefois de ses épines dans la société d'une plante domestique. Celle-ci se perfectionne par le commerce qu'elle a avec une autre plus douce. Cette troisième acquiert un nouveau dégré de bonté lorsqu'on lui retranche son feuillage, & qu'on la greffe sur elle-même. J'aime à voir l'homme au milieu des plantes d'un jardin spacieux, occupé à réformer, par une méthode certaine, des naturels agrestes & revêches, bannir une espéce de son royaume, y en admettre une autre, & ne donner droit de bourgeoisie qu'à des sujets utiles. Il forme des alliances entre ces plantes: il ménage des adoptions qui réunissent les familles divisées, & illustrent celles qui n'étoient pas employées. Par tout, à la barbarie & à la rusticité, il substitue la politesse, la bonté & la douceur, On prendroit notre jardinier pour un législateur qui entreprend de civiliser tout un peuple sauvage.

Le Comte. Nous pouvons remettre à une autre fois la lecture du second mémoire.

Le Chev. J'aurois grande envie de faire mon apprentissage dans l'art de greffer. Je m'en vais prier le jardinier de me rendre ce service.

Le Comte. Retournons à la pépiniére: c'est moi qui serai de jardinier.



LA TAILLE ET LE GOUVERNEMENT DES ARBRES FRUITIERS.

HUITIE'ME ENTRETIEN.

LE COMTE, LE PRIEUR, LE CHEVALIER.

Le Pr. AVant que M. le Chevalier mette mon mémoire ſur la taille au nombre de ſes collections, je le ſoûmets à la cenſure de M. le Comte.

MEMOIRE SUR LA TAILLE.

Quittons à préſent le greffoir pour prendre la ſerpette. Venons à la grande ſcience des curieux, à la taille des arbres. On n'en acquiert la bonne méthode que par une grande pratique. L'uſage y découvre mille

LA TAILLE. moyens & mille reſſources dont un jardinier novice ne s'aviſera pas d'abord. Mais eſſayons du moins d'en rendre les principes intelligibles, puiſqu'ils ſont le fondement des opérations.

Il y a trois ſortes d'arbres fruitiers. Les arbres de tige, les buiſſons & les eſpaliers. Je me borne à ces trois. Les contre-eſpaliers qu'on paliſſe à hauteur d'apui ſur un treillage en plein air, & loin de la muraille, ne ſont preſque plus d'uſage. Ils ne produiſent communément rien de parfait, & incommodent par leur ombre tout le voiſinage.

Arbres de tige.

On ne taille point les arbres de plein vent ou de tige, ſi ce n'eſt tout au plus dans le commencement pour en façonner la tête, & leur donner pour toûjours une belle forme.

On ne peut diſconvenir que ce qui mûrit en plein air, ſur un arbre de tige, n'ait un ſuc plus parfait que le fruit qui groſſit à l'aide de la réfléxion d'une muraille. Mais il y a un avantage conſidérable à faire venir les fruits en buiſſons & en eſpaliers. Le buiſſon conſerve preſque toute la bonté & la fécondité du plein air. L'eſpalier donne des fruits d'une groſſeur & d'une beauté tout-à-fait ſupérieure, & conſerve mieux ce qu'il donne. Des avan-

tages si considérables, encore relevés par la belle figure de l'arbre, par l'air régulier de tout le jardin, font aisément oublier quelques dégrés de finesse qui souvent ne sont pas aperçus. LA TAILLE.

Manière de former un buisson.

La beauté du buisson consiste à avoir la tige fort basse, à être parfaitement arondi, & bien évuidé par le milieu, à bien former le vase, à être également épais & garni dans son contour, & à ne s'élever pas plus de six ou sept piés. On lui permet de grossir & de s'agrandir librement en circonférence : mais il lui est défendu de monter. Il faut qu'il vive en bonne intelligence avec ses voisins sans les incommoder par son ombre.

Quand on veut commencer un buisson, on étronçonne l'arbre ; & en le coupant ainsi par le pié assez près de terre, on oblige la séve à se rabatre sur les yeux qu'elle abandonnoit en s'élançant vers le haut. On en tire de côté & d'autres différentes branches dont on composera le vase. Il y a quelques curieux qui donnent à leurs buissons une forme toute différente de celle de vase. Ils y laissent une tige sur laquelle ils pratiquent trois touffes ou trois étages de verdure. Le premier étage est le plus large & le plus épais. Les deux autres s'élèvent l'un sur l'autre en

LA TAILLE. diminuant par proportion. Cette figure a un air agréable, & ils prétendent qu'ele ne leur donne pas moins de fruit.

Manière de faire un espalier.

Ce qu'on souhaite pour faire un bel espalier, c'est d'abord qu'il ait une demie tige, s'il doit remplir le haut de la muraille, & qu'il n'en ait presque point s'il doit occuper le bas; ensuite qu'il ait de part & d'autres bon nombre de fortes branches à-peu-près également distantes pour former éxactement l'éventail, sans admettre aucun vuide, & sans croiser l'une sur l'autre; enfin qu'il soit arrété à sa juste place sans s'échaper ni trop haut ni trop loin.

Pour amener l'arbre à cette forme gracieuse, on s'applique à ménager le cours de la séve de manière qu'elle travaille également des deux côtés. On retranche ce qu'elle pousse de mauvais sens, comme sur le devant de l'arbre ou vers le bas: & dans la nécessité d'opter entre les deux inconvéniens, ou de laisser du vuide dans l'éventail, ou de faire croiser une branche sur l'autre pour le remplir; on prend ce dernier parti, si l'on ne prévoit pas d'autre ressource: parce qu'une branche croisée blesse moins la vûe qu'un canton vuide.

Mais comme la beauté des têtes n'est pas l'unique avantage qu'on cherche à se

procurer par la taille, & que cette taille est encore tout particulièrement destinée à faire naître du fruit plus à coup sûr & à le perfectionner, voici dans cette vûe ce qui en doit régler la méthode qui est fondée toute entière sur la nature & sur l'usage des différentes branches. LA TAILLE.

Chaque branche en produit d'autres. Les filles d'une mere branche deviennent meres à leur tour. Chaque branche racourcie en produit une nouvelle ou un plus grand nombre vers son extrémité pour l'ordinaire. Celle qui approche le plus de l'extrémité est communément la mieux nourie, la plus grosse & la plus longue. L'air qui y agit plus librement en est peut-être la cause. Les autres qui naissent au-dessous sur la méme branche, & plus près de la tige, vont toûjours en diminuant de grosseur & de force : tel est l'ordre commun. C'est un mal quand il est renversé ; & les branches qui viennent autrement se nomment branches de faux bois.

On appelle encore plus communément branche de faux bois celle qui naît sur une vieille branche dans un endroit où il ne paroissoit point d'œil. Branches de faux bois.

Les grosses & fortes branches qui forment la tête de l'arbre, sont celles qu'on Branches à bois.

LA TAILLE. nomme branches à bois : parce qu'elles ſont deſtinées à donner du bois & à ſervir de baſe aux fruits & au feuillage.

Branches à fruits. Les foibles ſe nomment branches à fruit, parce que c'eſt ſur celles-là que les boutons ſe trouvent preſque toûjours. Il y a cette différence entre œil & bouton, que l'œil eſt une petite tumeur pointue qui renferme un paquet de feuilles, & les commencemens d'une branche ; au lieu que le bouton eſt une tumeur plus groſſe & plus ronde qui renferme les fleurs & les fruits qui ſuccedent aux fleurs.

Oeil & boutons.

Si l'on coupoit le bois qui eſt à côté & au-deſſus de la petite branche à fruit, elle ſe fortifieroit promtement : elle deviendroit elle-même branche à bois, & affameroit les boutons à fruits, au lieu de les faire éclore. Mais en laiſſant cette petite branche ſur une autre qui ſoit vigoureuſe, & qui ait quelque longueur, la ſéve s'étend, ſe partage & ſe perfectionne dans une multitude de feuilles, d'où elle revient plus digérée & plus propre à entrer dans les tuyaux infiniment délicats des boutons à fruits. Ce qui me fait ſoupçonner que la ſéve enfile d'abord directement les branches à bois, & qu'elle ne développe & ne nourit les fruits que dans ſon retour, après avoir été rafraîchie, ſubtiliſée & parfumée

dans les feuilles; c'eſt que le fruit périt ſur les branches dégarnies de feuilles; qu'il a beaucoup plus de goût dans les arbres auxquels on laiſſe toutes leurs feuilles ſans y rien tailler; & qu'enfin cette ſéve en retournant des feuilles aux fruits eſt ſi modérée & ſi délicate, qu'elle ne groſſit preſque point la branche qui porte le fruit, en ſorte que celle-ci périt après quelques années. Mais je ne donne ce méchaniſme que pour une conjecture ſur laquelle je n'oſe faire aucun fond.

Le Comte. Dans ce que vous venez de dire, Monſieur, il y a quelque choſe en quoi je ne penſe pas tout-à-fait comme vous. Je ſuis perſuadé auſſi-bien que vous que les feuilles contribuent beaucoup à nourir le fruit: elles font plus, elles nouriſſent l'arbre & les racines même. Il eſt encore vrai que le premier ſuc que la chaleur pouſſe & fait monter impétueuſement juſqu'au bout des branches, étant crud & groſſier, ſe trouve plus propre à allonger & à fortifier le bois, qu'à développer les boutons à fruit. Je conviens de même qu'une ſéve peu abondante ſe digérant mieux, & ſe mélangeant plus parfaitement avec les volatils de l'air, eſt plus propre à façonner promtement le fruit, comme on le voit par les fruits mêmes qui ſont piqués

Néceſſité des feuilles.

LA TAILLE. de vers & qui mûriſſent plus vîte. C'eſt ſur quoi eſt fondée la pratique de retrancher pluſieurs racines à un arbre qui donne trop de bois & point de fruit. Il eſt certain qu'une ſéve fort abondante donne plûtôt du bois, & qu'une ſéve très-modérée donne plus aiſément du fruit. Mais je doute beaucoup que toutes ces choſes ſe faſſent comme vous le penſez, par l'effet d'une circulation régulière & perpétuelle.

Circulation alternative.

Vegetables ſtaticks by Steph. Hales fellow of the R. S. 1727.

J'ai fait pluſieurs expériences qui me prouvent que la ſéve monte. J'en ay fait d'autres qui me prouvent qu'elle deſcend, Mais ces allées & venues de la ſéve ſont alternatives, ſi je ne me trompe. De jour la chaleur fait monter la ſéve directement & latéralement. Cette ſéve tranſpire par les pores des feuilles, au point de diminuer conſidérablement le poids de l'arbre. Au retour de la nuit & de la fraîcheur il ſe fait un mouvement de la ſéve tout contraire au précédent. Les feuilles qui ont exalé tout le jour, boivent de nuit le ſerain & la roſée : elles en humectent les branches. La ſéve acrue & perfectionnée par les influences de l'air, retombe juſqu'au fond des racines, en ſorte que les fruits & l'arbre entier réparent les pertes du jour & ſe trouvent rafraîchis. C'eſt ce qui a déterminé pluſieurs curieux à faire arroſer dans les

chaleurs, non ſeulement le pié de leurs eſpaliers & de leurs arbres de tige, mais même le feuillage entier, ce qui leur a parfaitement réuſſi. Au reſte, Monſieur, comme vous n'êtes pas entêté de la circulation continuelle, je ne le ſuis pas de la circulation alternative: vous voulez bien que nous voyions le reſte de votre mémoire.

LA TAILLE.

Marques pour diſtinguer les branches.

Le Pr. Pour rendre le travail de la ſéve plus profitable par le retranchement des branches inutiles, & par le ſage gouvernement des bonnes, il faut s'appliquer à les connoître. On ne fait point de cas d'une branche qui vient ailleurs que ſur celles qui ont été racourcies à la dernière taille. Ainſi on réprouve celle qui ſort immédiatement de la tige; celle qui vient ſur une vieille branche où l'on ne l'attendoit pas; celle qui vient ſur une bonne branche contre l'ordre commun, & qui ſe trouve groſſe & vigoureuſe, quoique ſituée vers le bas de la mere branche, tandis qu'il y en a de menues au deſſus. Tous ces jets ſont branches de faux bois; & comme elles réuſſiſſent moins bien que les autres, on les retranche, à moins qu'on ne prévoye qu'elles ſeront néceſſaires pour remplir un vuide, & qu'elles proſpéreront mieux que d'autres qui ſont dans l'ordre commun.

LA TAILLE. Ce n'eſt pas aſſez de diſtinguer les branches à fruit & à bois d'avec les branches de faux bois qu'on retranche, il faut encore s'aſſurer d'une marque pour diſtinguer les bonnes branches à fruit & à bois d'avec les mauvaiſes. Cette marque ſe tire de la qualité des yeux & des boutons, de la couleur de l'écorce, & de la vigueur des branches. Celle qui eſt extrèmement déliée, avec des yeux peu enflés, & fort écartés les uns des autres, eſt une branche qu'on appelle *Chiffonne*. La compléxion en eſt foible, elle n'eſt bonne à rien, on la retranche ſans miſéricorde.

Branche chiflone.

Branche gourmande.

Si la branche eſt groſſe d'un doit, longue & droite comme un cierge, avec des yeux maigres & fort ſéparés, c'eſt une branche gourmande qui épuiſe la maitreſſe branche fort inutilement : on s'en défait. Les branches à bois & les branches à fruit doivent avoir leurs yeux & leurs boutons bien ronds & bien nouris, une écorce vive & un air de vigueur : ſinon, on ne leur fait pas plus de grace qu'aux autres.

Ces connoiſſances ſupoſées, toute l'adreſſe de la taille ſe réduit à trois points, propreté, économie, prévoyance. Propreté, pour donner une belle forme à l'arbre ; économie, pour diſtribuer par tout la ſéve ; prévoyance, pour préparer de longue main les branches dont on aura beſoin.

La propreté consiste à donner à l'espalier & au buisson une figure parfaite par le retranchement de tout ce qui y jette de la confusion & de l'inégalité.

LA TAILLE. Propreté.

L'économie consiste à ménager la séve également de tous les côtés, & à savoir tailler tantôt long, tantôt court. Tailler long, c'est laisser dix ou douze pouces à une branche à bois. Tailler court, c'est n'y laisser que deux ou trois yeux.

Economie.

On taille long les arbres vigoureux qu'on veut mettre à fruits. Ou si on les taille courts, on y laisse une grande quantité de branches, pour mieux diviser & amortir la séve. Quelquefois dans cette vûe on ne les taille point du tout.

On taille court les arbres foibles, surtout dans les commencemens, & on ne leur laisse que très-peu de branches : parce que n'ayant encore rien donné de parfait, on espère en leur laissant peu de bois que les premiers jets qu'ils pousseront ensuite seront d'un naturel plus fort, & fourniront la base d'une belle tête.

L'économie embrasse l'arbre entier & chacune de ses parties. Il y a des retranchemens qui mettent du fruit dans un endroit seulement ; il y en a qui en procurent par tout. En retranchant une branche inutile, & en la coupant à l'épaisseur d'un

 écu au déssus de celle qui la soutient, il arrive presque toûjours que la séve qui n'y trouve plus de passage, forme à côté deux petites branches à fruit. Quand un arbre s'épuise en bois, & ne donne point de fruit, ou n'en donne que d'un côté, alors on taille fort court le côté qui ne donne rien : ou l'on va tout d'un coup à la source du mal. Comme c'est l'extrème embonpoint des racines qui fournit tout ce bois inutile, on en découvre une partie au printems, & l'on en coupe deux ou trois des plus fortes, sur-tout du côté où les branches s'obstinent à donner du bois sans fruit. La séve devenue moins abondante ou étant mieux digérée, séjourne ou elle ne faisoit que rouler : elle entre paisiblement dans les germes des fruits que la violence de son cours, ou sa qualité trop grossière, lui faisoit abandonner. Quoi qu'il en soit au reste de la manière dont la chose se fait, l'expérience nous apprend qu'elle se fait : & nous ne connoissons point de moyen plus sûr & plus simple pour mettre à fruit un arbre ou une portion d'arbre auparavant inutile.

Retranchement des racines.

Prévoyance.

La prévoyance, qui n'est pas moins nécessaire que l'économie & que la propreté, consiste à juger par avance du sort des branches; à ménager de loin des ressour-

es pour remplir promtement les vuides ; disposer de quoi remplacer un jour les branches ou qui s'useront d'elles-mémes, ou qu'il faudra retrancher ; enfin à savoir conserver par préférence une branche de faux bois venue contre l'ordre commun, quand elle est plus belle, mieux tournée, & placée plus avantageusement que ses compagnes. LA TAILLE.

A l'aide de ces principes & de quelques sages exceptions que l'expérience suggère, le curieux soûmet tout à l'idée qu'il s'est faite d'un bel arbre. Il commande en maître, & trouve par tout une docilité qui le flatte. Mais de crainte de se méprendre & d'avoir à se plaindre de lui-même plûtôt que de ses arbres ; dès qu'un rayon de soleil l'invite en hyver à la promenade, il revoit ce qu'il a taillé : il passe & repasse sur le tout à plusieurs reprises. Il critique sévèrement tout ce qu'il a fait : & tout en se promenant la serpette à la main, en été comme en hyver, il trouve toûjours de quoi abatre, relever, détourner, arrêter.

Le Chev. Quoique j'entende, ce me semble, une bonne partie de ce que M. le Prieur a bien voulu nous lire, je le prierai de vouloir m'en faire l'application sur un arbre. Tout devient plus clair quand on a l'objet devant les yeux. Mais je suis

LA TAILLE. étonné d'une chose par où le mémoire finit; c'est d'entendre dire qu'il faille durant l'hyver critiquer la taille qu'on a donnée aux arbres. Ce n'est qu'après l'hyver qu'on les taille.

Tems de la Taille.

Le Comte. Il est vrai qu'il y a quelques arbres dont il faut différer la taille jusqu'à ce que la séve y ait mis tout en mouvement. Tels sont ceux qui poussent une excessive quantité de bois. En les taillant, lorsque la séve les a déja avancés, on les affoiblit, & par là on les dispose à se mettre à fruit. Tels sont encore les pêchers & les abricotiers dont on peut différer la taille jusqu'au tems de la fleur: parce que quand l'hyver est rude il endommage le cœur de plusieurs boutons; & quand on attend qu'ils soient fleuris pour les tailler, on juge à coup sûr si l'on conserve des fleurs saines, & dont le pistile n'ait pas été entamé par la gelée.

Mais en général il n'y a nul danger de commencer à tailler les autres arbres fruitiers, de quelque espéce qu'ils soient, & la vigne même, aussi-tôt la chute des feuilles, & de continuer à son aise tout le long de l'hyver. Tout se fait beaucoup mieux, parce qu'il se fait plus à loisir & avec liberté. Au lieu que si ce travail long & important vient à concourir au commence-

ment du printems avec une multitude d'autres travaux, il se fait mal, & fait manquer les autres.

LA TAILLE.

Le Chev. Notre vieux jardinier, qui croit être un fort habile homme, m'a dit bien des fois que le jeune bois coupé & exposé à la gelée, couroit trop de risque, & qu'il falloit toûjours attendre le printems pour tailler.

Le Comte. C'est le discours ordinaire du préjugé. Nous avons au contraire l'expérience des personnes les plus distinguées dans cet art. Ils nous assurent que la taille de leurs arbres, & de la vigne même, faite avant & durant l'hyver, n'avoit jamais été suivie du moindre inconvénient, mais plûtôt des plus belles récoltes. S'il y a quelque chose à craindre en taillant en hyver, ce n'est point pour l'arbre; c'est uniquement pour le jardinier qui pourroit trop souffrir des grands froids. Mais alors le bois se coupe atec peine: & en se refusant à la serpette, il avertit le jardinier de se ménager lui-même, & d'attendre des jours plus favorables.

MM. de la Quintinye & le Normand.

Le Chev. Je veux me pourvoir tout au plûtôt d'un greffoir & d'une serpette.

Le Pr. Vous ferez bien. Il en est des arts comme de la vertu. La connoissance en peut inspirer le goût: mais on ne

LA TAILLE. tient rien ſi on ne vient à la pratique.

Inſtrumens pour la taille. *Le Comte.* Avec une ſerpette ayez toûjours en poche une ſie à main qui ſe ferme comme un couteau, pour couper juſqu'au vif tous les argots, c'eſt-à-dire les bouts de bois mort, & pour mettre bas les fortes branches déplacées, ſur leſquelles la ſerpette auroit trop peu de priſe. Mais en maniant la ſerpette ayez toûjours l'attention d'empoigner fortement de la main gauche ce que vous voulez abatre, en poſant cette main gauche au deſſous de l'endroit qu'il faut couper : ſans quoi elle courroit riſque de ſe trouver ſous le retour bruſque & traître de la ſerpette. Quand il arrive quelque accident, une feuille de vigne peut étancher le ſang. Les feuilles les plus tendres ſont de meilleur ſervice.

Le Pr. Mais M. le Chevalier ne voudroit pas prendre ſur lui tout le menu détail des opérations. C'eſt bien aſſez pour lui d'y préſider. En obſervant avec ſoin de quelle façon l'on s'y prend dans les jardins renommés, pour tailler les buiſſons, les eſpaliers, les fruits à pepin & les fruits à noyau; en faiſant parler les ouvriers & les connoiſſeurs; en comparant leurs méthodes & leurs principes, vous vous mettrez en état de juger ſainement de tout ce qui ſe fera chez vous ſans devenir jardi-

nier : vous deviendrez l'inſpecteur de vos jardins, & vous acquerrez une juſteſſe qui metra tous vos ouvriers dans la néceſſité de rechercher votre approbation, & de redouter votre cenſure. S'ils vous eſtiment, ils vous ſerviront bien. LA TAILLE.

Le Chev. Il eſt vrai, mais pour être bon capitaine, il faut avoir été ſoldat.

Le Comte. Le Chevalier va avoir une ſerpette : il faut bien qu'il en faſſe uſage. Qu'il ſoit le ſur-intendant de ſes jardins, plûtôtque de mettre la main à toute ſorte d'ouvrages, à la bonne-heure : mais je veux tout au moins qu'il ſe réſerve à lui ſeul la taille des deux eſpéces les plus diſtinguées : ce ſont l'oranger & le figuier. Nous pouvons même lui en apprendre en peu de mots le gouvernement.

L'ORANGERIE.

Le Chev. Monſieur, ſi nous paſſions ſous les orangers qui bordent le parterre à l'Angloiſe ?

Le Comte. Volontiers. Quel âge donneriez-vous aux orangers qui occupent ces grandes caiſſes ?

Le Chev. Trente ans, à l'avanture. Durée des Orangers.

Le Comte. De ceux que vous voyez ſur ces deux files, il n'y en a aucun qui n'ait plus de cent ans. Mais j'en connois dont

L'ORANGERIE. l'hiſtoire vous intéreſſera davantage que ceux dont j'ai hérité. Un oranger paroît encore jeune & ſe couvre de fleurs, quoiqu'âgé de deux ou trois cens ans. On en trouve la preuve dans ce magnifique oranger de Verſailles, qu'on appelle *le grand Bourbon*. Il fut ſaiſi avec les meubles du connétable de Bourbon en 1523. Il étoit dès-lors le plus bel arbre qu'il y eût en France, & l'on eſtime qu'il avoit 60 ou 70 ans, ce qui joint à 210 aproche beaucoup de 300 ans. On en voit pluſieurs à Fontainebleau qui étoient de beaux arbres du tems de François Premier.

Mérite de l'Oranger. *Le Pr.* Cette longue durée eſt déja un mérite peu commun. Mais rien n'eſt plus ſatisfaiſant que de cultiver une plante qui n'interromt jamais les plaiſirs qu'elle nous cauſe par ſa verdure, pour ainſi dire, immortelle, & qui porte à la fois des fleurs, des fruits naiſſans, & des fruits parfaits. Elle réunit, à proprement parler, les agrémens de diverſes ſaiſons, & les préſens de pluſieurs années.

Le Chev. Mais c'eſt une entrepriſe qu'une orangerie à former.

Le Comte. Pas à beaucoup près ſi difficile que vous penſez. Les Génois & les Provençaux nous apportent tous les ans de jeunes orangers & des citroniers tout

greffés

greffés dont vous pouvez faire le premier fonds d'une orangerie propre à vous amuser sans grande dépense. Vous augmenterez, si vous voulez, ce fonds en très-peu d'années, en semant sur couche en mars des pepins de bigarades, c'est-à-dire, d'orangers amers & sauvages, qui, à l'aide d'un chassis vitré & de quelques réchauffemens, monteront de près de deux piés dès la première année. On les empote pour les greffer dès la seconde. A l'aide du pot vous placez vos jeunes plantes, tantôt au soleil, tantôt à l'ombre, & vous les avancez promtement.

L'ORANGERIE.

Le Pr. Vous aimerez bien mieux ces orangers que d'autres, parce qu'ils seront vos contemporains & vos éleves.

Le Comte. Ce bel arbre ne venant pas naturellement dans nos provinces, comme vers le midi de la France, il faut réparer la lenteur de nos terres par une composition qui y mette à peu près ce qu'il trouve dans des climats plus chauds. Il se plaît assez dans une terre mélangée d'une partie de terreau de brebis reposé depuis deux ans, d'un tiers de terreau de vieille couche, ou d'égouts parfaitement consommés, & d'un tiers de terre grasse de marais, ou de chenevière.

Terre propre aux Orangers.

Quand il sera tems d'encaisser vos jeunes

Encaissement.

L'ORANGERIE. tiges, mettez toûjours de la proportion entre la tête & la caisse : vos tiges mémes devenu vigoureuses, se contenteront longtems d'une caisse de douze à quinze pouces de diamètre. On n'attend pas pour les rencaisser plus au large que l'arbre cesse de croître en feuillage, & qu'il vous avertisse par un air de langueur que le terrain & la nourriture lui manquent : on le transplante après sept ou huit ans avec sa motte dans sa dernière caisse qui pourra avoir vint ou vint-quatre pouces de large.

Forme des caisses. Toutes les caisses doivent être de cœur de chêne sans aubier. Les petites peuvent être de simple mairain, c'est-à-dire de petites planches de bois de chêne. Les grandes caisses seront de fortes planches d'un pouce & plus d'épaisseur : l'assemblage n'en sauroit être trop solide. Vos caisses periront bien-tôt, si vous n'y faites donner tout d'abord une double couche de peinture verte en huile. L'huile est aussi nécessaire par dedans pour préserver le bois de la pourriture des arrosemens, que par dehors pour le défendre du soleil & de la pluye.

Le Chev. Je trouve ici à deux des côtés des grandes caisses une porte à double charnière, avec deux barres de fer à crochet. Quel est, s'il vous plaît, l'usage de ces portes?

Le Comte. Ces ouvertures servent à faire au besoin les demi-renouvellemens de terre, à ôter la boue qui s'amasse & s'épaissit au fond, à trancher les extrémitez de la motte, & à la tirer ensuite sans peine, lorsqu'il faudra faire un nouveau rencaissement. L'ORANGERIE.

Maniére d'encaisser.

Pour bien encaisser les moindres arbustes, & à plus forte raison les orangers, on commence par garnir le fond de la caisse de grosses piéces de briques & de platras, ce qui facilite à l'eau son écoulement par les trous de terriére dont on a percé le fond: sans cette précaution la boue qui s'y amasseroit entretiendroit une humidité pourrissante capable de détruire la caisse, & un froid excessif qui ruineroit l'arbre. On garnit ensuite le fond & les côtés de bonne terre préparée comme nous le venons de dire. On y place ensuite l'oranger bien droit avec sa motte diminuée, non assurément pour fortifier l'arbre, mais pour lui ôter le besoin d'un plus grand terrain, & pour le tenir par une certaine médiocrité de vigueur dans la juste proportion qu'il doit avoir avec sa caisse. On y entasse ensuite d'autre terre de tous les côtés avec un gros levier, pour bien affermir la tige contre les secousses du vent, & pour amener exactement la terre tout autour des racines.

L'ORANGERIE.

N'oubliez pas en encaissant de tenir toûjours le haut de la motte plus élevé que le bord de la caisse, parce que dans la suite le poids de l'arbre, & le travail des racines abaisseront peu à peu cette motte, de façon qu'elle se trouvera à fleur de caisse. Sans cette attention, l'arbre avec le tems se trouveroit trop enfoncé.

Le Chev. Mais la motte restera donc exposée à l'air vers le haut?

Le Comte. On la couvre de terrre, & l'on soûtient le tout avec des hausses de douves bien rabottées, & proprement rangées sur le bord de la caisse.

Forme de l'Oranger.

Quant à la tête de l'oranger, on lui donne quelquefois la figure d'un beau buisson, sans vuide par dedans; ou la forme d'un globe parfait; ou enfin celle d'un demi globe, ce qui se fait en arrondissant le dessus & les côtez, & en élaguant horisontalement tout le dessous.

Le Chev. Ce demi globe avec la tige tient de la figure du champignon.

Le Comte. La régularité de la tête est la grande beauté de l'oranger: & comme c'est une beauté plus durable que les fleurs, on en fait l'objet principal de la taille, à moins qu'on n'ait interêt de multiplier les fleurs.

Taille de l'Oranger.

Le Chev. La taille des orangers différe-t-elle de celle des autres arbres fruitiers?

L'ORANGERIE.

Le Comte. En plusieurs points. Dans les arbres fruitiers on conserve avec soin les menues branches bien nouries, pour en avoir du fruit. Dans l'oranger on les retranche la plûpart, pour bien évuider l'intérieur de l'arbre, on ne fait pas plus de grace aux branches qui poussent à plomb vers le bas; moins encore aux branches qui se dépouillent de leurs feuilles, ce qui n'arrive dans cet arbre qu'à ce qui est foible ou malade Mais on conserve avec soin toutes les branches vigoureuses qui se trouvent placées avantageusement pour aider la régularité de la tête. On épargne même avec complaisance une branche de faux bois, ou qui est venue contre l'ordre commun, quand par sa vigueur & par sa situation elle vous fait espérer un bon service.

Ravalement de l'Oranger.

Si la grêle, les grands vents, la maladie, ou quelqu'autre accident vient à défigurer votre oranger, on examine ce qu'il en reste de plus entier vers l'intérieur de la tête, & on ravale l'arbre jusqu'à cet endroit : c'est-à-dire, qu'on racourcit & qu'on coupe toutes les branches jusqu'au point où l'on apperçoit les préparatifs & la fourniture d'un feuillage à peu près égal en tout sens, ou capable de vous consoler de votre perte par une forme supportable ou qui se perfectionnera.

L'ORANGERIE. Maladies.

Ce bel arbre eſt ſujet à devenir malade, à être attaqué des punaiſes, & à être maltraité du froid. S'il jaunit, il faut le mettre à l'ombre, & ne lui donner le ſoleil que durant deux ou trois heures, de crainte de l'épuiſer : ou même on va d'abord à l'origine du mal, qui vient probablement des racines, & on leur donne une nouvelle terre : ou bien on taille toutes celles qu'on trouve inutiles ou gâtées.

Le Chev. Peut-on voir la punaiſe qui gâte cet arbre?

Le Comte. Elle n'eſt que trop aiſée à trouver. En voici pluſieurs ſur cette feuille.

Le Chev. Je ne vois-là aucun animal: je n'y trouve que quelques taches noirâtres, les unes plus petites, d'autres plus grandes.

La Punaiſe de l'Oranger.

Le Comte. Ce ſont cependant les punaiſes. D'abord ce n'eſt qu'un petit inſecte imperceptible qui s'attache à la feuille, ou à la tige & en tire le ſuc ou l'humidité dont il ſe nourit ſans piquer la feuille. Le dos de ce petit inſecte ſe convertit, je ne ſai comment, en une croute, ou une couverture immobile ſous laquelle il vit, & qui ſemble faire partie de lui-même. Cette couverture s'épaiſſit & s'élargit peu à peu. Le petit animal qui y vit eſt vivipare, & mèt bas ſous la même cou-

verture, non des œufs, mais des petits qui lui reſſemblent. On ſoupçonne que chaque inſecte eſt mâle & femelle, puiſqu'on trouve par tout des petits. L'ORANGERIE.

Le Pr. Sous une tache ou coque de punaiſe qui n'avoit pas une ligne de long & de large, j'apperçus il y a quelques jours avec le microſcope une très-grande multitude de petits animaux qui ſe ſéparèrent à l'ouverture de leur demeure, & ſe répandirent commes des moutons ſur la verdure. On remarque une tache noire ſous la couverture qui les renfermoit, avec des reſtes de pluſieurs lames qui donnent lieu de ſoupçonner que c'eſt le cadavre de la mere qui s'eſt épuiſée à engendrer & à nourir cette famille.

Le Comte. Pour prévenir le mal que cette engeance multipliée peut cauſer à l'oranger en le ſuçant, & en l'empêchant de tranſpirer par ſes feuilles, on peut frotter la branche & chaque feuille attaquée, avec une broſſe trempée dans le vinaigre, ou avec une linge mouillé d'une eau amère ou ſalée; & quelquefois on extermine tout, ſouvent on n'opère rien.

Le troiſième & le plus grand riſque que courent les orangers eſt le froid. Le reméde à ce mal eſt une bonne ſerre. On y enferme toutes les caiſſes dès la mi-octobre. Si l'on

L'ORANGERIE.

y veut cueillir quelques fleurs en hyver, il faut en septembre pincer, c'est-à-dire, retrancher ou arrêter avec l'ongle le bout de quelques menues branches, qui, par ce moyen, ne déveloperont leurs autres boutons que plus tard, comme nous l'avons remarqué en parlant des rosiers.

Le Chev. La culture du figuier est-elle pénible? Je vous avoue que c'est celui que je cultiverois le plus volontiers: le fruit en est tout-à-fait de mon goût.

LA FIGUERIE.

Mérite du Figuier.

Le Pr. La culture du figuier est facile, les progrès en sont très-promts, le fruit en est des plus parfaits, & la récolte des figues revient deux fois par an. Ces quatre avantages ne se trouvent réunis dans aucune autre plante.

Bonnes espéces.

Il est vrai que toutes sortes des figues ne réussissent pas dans notre climat: mais les figues blanches, tant la ronde que la longue, qui sont les seules à la culture desquelles on se borne présentement à Paris, y sont si délicates & si parfaites, que le Languedoc & la Provence n'ont rien qui leur soit supérieur. Plusieurs personnes de ces deux provinces qui étoient amateurs du jardinage, connoisseurs, & sans prévention pour leur patrie, m'ont plusieurs fois

fait cet aveu : & ils m'ont même fait remarquer que l'admiration où leurs compatriotes avoient été de trouver à Versailles la figue ronde si mûre en autonne, & si délicieuse dans les deux saisons, lui avoit fait donner en Provence & en Languedoc le nom de figue de Versailles, & la faisoit préférer à toutes les autres. LA FIGUERIE.

Le Comte. J'ai vû des voyageurs idolâtres de l'Italie convenir qu'ils n'y avoient rien mangé d'un suc plus exquis que nos secondes figues.

Le Chev. Il me faut donc une figuerie ?

Le Comte. C'est la chose du monde la plus aisée. On peut avoir tout d'un coup & à assez bon compte des marchands de Gènes tout ce qu'il faut pour former promtement une belle figuerie : mais on la peut avoir à moins de frais, & d'une manière plus sûre, en la composant de brins enracinés, de boutures, de provins & de marcottes qu'on aura pris sur des figuiers éprouvés. Presque tout vous réussira & ne tardera pas à vous donner du fruit.

Les belles boutures sont celles qu'on prend sur l'arbre en pleine terre du côté qui regarde le levant ou le midi. On peut les piquer ou les replanter au printems ou en autonne. Boutures.

LA FIGUERIE.

Provins.

Les provins ſont des branches qu'on plie ſans les détacher de l'arbre. On les coude en terre : elles prennent racine à l'endroit courbé & enfoncé. On les ſévre enſuite, en les coupant du côté de l'arbre, comme on fait la vigne.

Marcottes.

La marcotte eſt aiſée à faire. On paſſe une branche ſur pié, ſoit dans un entonnoir de fer blanc, ſoit dans un mannequin qu'on emplit de terre. La branche y pouſſe des chévelus : alors vous coupez cette branche ſous le mannequin que vous mettez en terre. De cette ſorte on ne tourmente point les tendres racines, & on ne retarde point la plante, qui n'a, comme vous voyez, aucun beſoin d'être greffée, puiſqu'elle eſt de l'eſpéce qui donne le meilleur fruit.

Voulez-vous avoir dès l'année prochaine des figuiers faits, & qui ſe mettent à fruit ? marcottez les plus belles branches d'un vieux figuier en pleine terre. Le myſtère n'eſt pas grand. On paſſe une branche de médiocre groſſeur au travers d'une caiſſe, après en avoir levé circulairement un doit d'écorce entre deux nœuds. On en arrête l'endroit dépouillé à quatre ou cinq doits au deſſus du fond de la caiſſe par où elle paſſe. Cette branche couverte de terre pouſſe des racines par ſa playe. On la

févre enfuite en la coupant fous la caiffe.

LA FIGUERIE. Figuiers en caiffes.

Quand vos jeunes figuiers, tant les boutures, que les provins, marcottes ou plants enracinés, commencent à jetter un beau feuillage, on les tire du pot ou du mannequin pour les encaiffer, en tenant à l'ordinaire la motte un peu plus haute que le bord de la caiffe. Lorfque par la fuite votre figuier ne jettera plus de gros bois, il faut renouveller la terre par les côtés, ou le rencaiffer plus au large. Au bout de vint ans vos figuiers trop à l'étroit dans la plus grande caiffe, feront encore de fervice en les mettant en liberté, c'eft-à-dire, en pleine terre.

Le Pr. On mèt quelquefois les figuiers en efpalier : mais cet arbre eft trop libre, & jette trop de bois pour s'affujettir à la règle. Il eft vrai qu'on l'appuie affez à l'aife fur des perches diftantes d'un pié ou plus de la muraille : mais cette forêt collée contre un mur tout dégarni par le bas, n'embellit guerre un jardin, & l'hyver y fait fouvent bien du ravage malgré vos précautions.

Le Comte. On s'en tient au figuier en buiffon & au figuier en caiffe. On garantit durant l'hyver le figuier en pleine terre à l'aide d'une couverture de paille. Le figuier en caiffe fe fauve dans la ferre. Ce

LA FIGUERIE.

dernier eſt celui qu'on préfère aujourd'hui, parce que le gouvernement en eſt plus ſûr & plus aiſé, & que le fruit, avec le mérite du plein vent, a de plus l'avantage d'être plus hâtif.

Le Chev. C'eſt dommage que cet arbre n'ait pas une auſſi belle forme que l'oranger.

Taille du Figuier.

Le Comte. La taille du figuier a ſes principes particuliers : les voici en deux mots. D'abord il n'eſt pas poſſible de façonner la tête d'un figuier avec une régularité ſcrupuleuſe.

Le Pr. Le mal n'eſt pas ſi grand. Un air aiſé, & une figure plûtôt rangée que compaſſée, ſiéd toûjours bien, même dans ce qui eſt ſuſceptible d'agrément.

Le Comte A plus forte raiſon le figuier doit-il être affranchi de la contrainte. Ses feuilles ſont trop larges & trop peu propres pour former une rondeur exacte. Il ſuffit d'en approcher, ou du moins on ſe contente que l'arbre ne s'élance pas ridiculement d'un côté, tandis qu'il eſt tout court de l'autre.

Les branches de faux bois ont les yeux plats ou peu enflés, & fort écartés. Les bonnes branches ont les yeux gros & proche les uns des autres. Ce ſont celles-la qu'il faut conſerver. Juſqu'ici c'eſt-à-peu

près comme dans les autres arbres fruitiers. Mais comme les fruits du figuier viennent ſur les fortes branches, & non pas ſur les menues, il faut tout au contraire de ce qui ſe pratique ſur les autres, couper ici les branches foibles & conſerver les groſſes. C'eſt le long de ces groſſes branches qu'on voit les figues ſortir immédiatement du bois ſans avoir été dévancées par aucune fleur, parce que le fruit renferme ſes étamines, ſes pouſſières & ſes graines ſous une enveloppe commune.

LA FIGUERIE.

Le Pr. Ici tout eſt ſingulier, tout eſt différent de l'ordre général qu'on obſerve dans les plantes. Celui qui les a aſſujetties à une loi uniforme s'en affranchit quand il lui plaît, & il n'eſt pas moins puiſſant pour produire lors même qu'il ne ſuit plus les loix ordinaires de la fécondité. Du pié des feuilles qui naiſſent ſur le figuier après la S. Jean viendront les figues-fleurs ou premières figues de l'année ſuivante; & du pié de chaque feuille venue au printems, il naît une figue qui mûrit en autonne, ſi le tems eſt chaud & l'expoſition favorable: ſinon, elle ſe ſéche, & ne mûrit pas même l'année ſuivante, quoiqu'elle paroiſſe ſe conſerver durant l'hyver.

Le Comte. A juger de la taille du figuier

LA FIGUERIE.

par la manière dont les figues y naiſſent, comment croyez vous qu il faille le tailler?

Le Chev. On a, ce me ſemble, intérêt à tenir les groſſes branches fort longues pour avoir plus de fruits.

Le Comte. On en auroit en effet davantage : mais il vaut mieux s'appliquer à fortifier l'arbre, à nourir le bois, & à avoir des figues eſtimables par leur beauté plûtôt que par le grand nombre. C'eſt la raiſon pourquoi on tient le figuier un peu bas, ſur-tout celui qui eſt en caiſſe, & qui ne peut tirer de la terre autant de ſecours que celui qui y diſperſe ſes racines en liberté.

Au retour du printems on coupe tous les drageons * qui naiſſent du pié. On en peut faire des boutures. On coupe tout le bois mort. On racourcit toutes les groſſes branches nouvelles : on ne les tient pas plus longues que d'un pié & demi ou deux. En avril il faut rompre généralement le bout de toutes les branches tant vieilles que nouvelles pour les obliger à fourcher de côté, ce qui fournit plus de féve aux fruits qui paroiſſent en bas, & on ménage en même tems une plus riche récolte à l'année ſuivante qui trouvera du fruit par tout où les nouveaux jets auront donné des feuilles.

* Réjettons.

Le figuier a un extrème beſoin d'eau. Il eſt dangereux d'en abandonner l'arroſement à un jardinier pareſſeux qui s'en diſpenſera à la moindre pluye, tandis qu'une pluye, mème abondante, ne mouille cet arbre que fort peu : parce que la largeur de ſes feuilles empèche l'eau d'en humecter le pié. Il veut être arroſé largement une fois par ſemaine au moins, durant le printems, & tous les jours en juin, juillet & août. On peut diligenter cette opération par le moyen de la pompe avec laquelle on porte l'eau au comble d'un bâtiment en cas de feu : ou ſi on eſt à portée du robinet d'une fontaine ou de l'ajutage d'un jet-d'eau, on y attache un long boyau de cuir. L'eau qui eſt forcée par celle qui vient après ne manquera pas d'y courir, & même d'y monter ſans obſtacle. En ſorte qu'un domeſtique ſeul peut en très-peu de tems diſtribuer l'eau néceſſaire ſur une longue file de caiſſes, & même ſur les planches de légumes de tout un grand quarré.

LA FIGUERIE. Arroſement des Figuiers.

Manière promte d'arroſer.

Le Chev. C'eſt apparemment pour procurer un arroſement plus facile à vos figuiers que vous les avez fait ranger autour de ce baſſin. Mais pourquoi, s'il vous plaît, les tenez-vous ainſi attachés au pié du jet d'eau avec des lizières?

LA FIGUERIE.

Le Comte. C'eſt tout autre choſe que ce que vous penſez. Du milieu de ce baſſin hexagone * qui eſt à fleur de terre, s'élève comme vous voyez, ſur une baſe de quatre piés, un petit baſſin rond d'où l'eau du jet ſe répand ſur les bords comme une nappe. Je fais tremper dans le baſſin ſupérieur autant de lizières de drap qu'il y a de caiſſes autour du grand baſſin. L'autre bout de chaque lizière deſcend & eſt arrêté au pié de ſon figuier. Ce bout étant plus bas que celui qui trempe dans la nappe d'eau, toute la lizière s'emplit ſans peine à l'aide de l'air qui péſe ſur la ſurface de l'eau. Elle s'échappe le long des fibres de la laine ; & diſtilant goute à goute ſur la motte, elle entretient dans toute la caiſſe une fraîcheur ſuffiſante, & qu'on peut arrêter ou doubler au beſoin.

* A ſix pans.

Le Chev. Voila un grand travail d'épargné à peu de frais. N'y a-t-il plus d'autres fruits que vous vouliez mettre ſous mon gouvernement ?

L'OLIVIER.

Le Pr. L'olivier ſeroit encore autant & plus digne de nos ſoins que tous les précédens, ſi ſon fruit pouvoit mûrir dans nos provinces.

Tom. 2. Entret. VIII. pag. 208.



l'Olivier Sauvage et son fruit. l'Olivier franc.

P. Yver sculpsit.

L'OLIVIER

Le Chev. Quels sont, je vous prie, les pays où il réussit le mieux?

Le Pr. L'olivier réussit parfaitement sur les côtes méridionales de la France. Il enrichit sur-tout en Provence les cantons d'Oneille & de Grasse par une huile dont la douceur l'emporte sur tout ce que l'Italie & le Portugal ont de plus parfait. On estime ensuite les huiles d'Arramont, d'Aix & de Nice. On mèt au troisième rang celles qui viennent de Naples, de Morée, de Candie, & des Iles de l'Archipel. La même différence qu'on mèt entre les huiles on la trouve entre les olives. Celles de Provence qui sont reconnoissables par leur petitesse & par leur figure anguleuse & inégale, ont une finesse qui leur fait donner par tout la préférence.

Bonnes Huilles.

Bonnes Olives.

La feuillage de l'olivier imite assez celui du saule. Le gouvernement en est assez aisé, si l'on étoit curieux d'en élever. Il ne demande presqu'aucuns soins *. On l'encaisse dans une terre légère & chaude. On le mouille beaucoup en été: on le mèt à couvert aux aproches du froid.

Le Chev. Dites-moi, je vous prie, comment se fait l'huile?

Le Pr. L'olive est employée à deux usages. Quand on la destine à faire de l'huile,

* *Non ulla est oleis cultura.* Georg. 2.

L'OLIVIER. on la briſe ſous une meule pour en réduire la chair en une pate qu'on arroſe d'eau chaude. Cet arroſement détache l'huile, & la fait ſurnager, ce qui facilite le moyen de la recueillir. On la conſerve un an, après quoi elle s'affoiblit & ſe gâte. La nature en perfectionnant le vin, à meſure qu'il ſe garde, ſemble nous inviter à le ménager, de peur qu'on n'en abuſe : mais en bornant la bonté de l'huile à la durée d'un an, elle contraint les riches à en faire part au peuple qui en uſera toûjours ſobrement.

Quant aux olives qu'on deſtine à être mangées, il faut en corriger l'amertume : on les fait paſſer par une leſſive de cendres & de chaux : puis on les mèt dans des vaiſſeaux de grais ou de bois, avec un peu d'eau, de ſel, de coriandre & de fenouil, ou quelqu'autre plante aromatique

Ce fruit dont la liqueur ſe tranſporte ſi utilement par tout, dédommage les provinces où il naît de la privation du beurre & des autres commodités des paturages qui pour l'ordinaire y ſont plus rares, parce que l'herbe s'y deſſéche aiſément par la trop promte évaporation des terres légères & expoſées à un ſoleil brûlant.

Le Chev. Nous avons ailleurs qu'en Provence des terres arides & inutiles par

la grande chaleur qui les épuise. Seroit-il impossible d'y cultiver des oliviers? L'OLIVIER.

Le Pr. On commence par dire qu'ils n'y réussiroient pas, parce qu'on n'y en a jamais vû. Lorsque les Gaulois nos péres passérent les Alpes pour aller jouir, en s'établissant en Italie, des douceurs de la vigne & de l'olivier, ils ne croyoient pas que ces plantes pûssent réussir dans leur climat où elles ont été plantées depuis avec plus de succès qu'en Italie même. On s'étoit de même persuadé que les muscats, les oranges & les figues ne mûriroient jamais parmi nous. Il n'y a pas encore fort long-tems qu'on est revenu de cette erreur, & il se trouve que l'orange de la Chine, le raisin muscat & la figue acquièrent dans le nord même de la France, comme en Champagne, la finesse la plus exquise, & souvent la maturité la plus parfaite. Jugez encore par un autre trait de ce que nous pouvons espérer de nos tentatives, & de la bonté de notre terre. Il y a quelques années que le Roi donna à M. le Normand des œilletons d'ananas, & lui en recommanda la cultutre, quoiqu'ils fussent presque desséchés & sans racines. Le cœur en étoit bon: ils reprirent. Le fruit qui en provint ne put parvenir à sa maturité. Mais deux œilletons sauvés de la pouriture

Pline, hist. nat. lib. 12. *c.* 2.

L'OLIVIER. & riſqués de nouveau, donnérent en 1733. deux fruits d'une beauté qui attira bien des curieux. L'aſſiduité de la culture & une autonne favorable les amenèrent à une parfaite maturité. Le Roi lui-même fit l'eſſai d'un de ces fruits le 28. décembre, & le trouva très-bon. Toutes les perſonnes à qui Sa Majeſté jugea à propos d'envoyer une portion de ces fruits pour conſulter les différens goûts, trouvèrent unanimement ces ananas très-mûrs, d'une chaire douce & extrèmement fondante, relevée par une pointe d'acide, & accompagnée d'un parfum auſſi agréable que celui de la fraiſe.

Ce que je veux conclure de ce fait, c'eſt que ſi l'ananas qui ſembloit borné à la Zone-Torride a pû mûrir dans le nord de la France ; l'olivier qui réuſſit dans les provinces de delà la Loire, peut bien réuſſir en deça. Notre climat ſe préte preſqu'à tout. Il ne faut que l'eſſayer & l'aider.

Le Comte. Pour moi je croi qu'il en ſeroit de l'olivier comme de mûrier blanc qui fait merveille aujourd'hui dans pluſieurs endroits qu'on croyoit trop froids pour cet arbre, & pour la chenille qui donné la ſoye.

Le Pr. On ſe déprend tous les jours d'une maxime qu'on étendoit autrefois


Tom. 2. Entr. 8. p. 212.
ANANAS
de deux pieds deux pouces
et demy de hauteur, non
Compris le pot.
P. Yver sculpsit.

trop loin, qui eſt que les fruits ſont telle- L'Olivier.
ment faits pour certains pays qu'ils ne peuvent réuſſir ailleurs. Depuis qu'on a renoncé à ce préjugé vague qui nous apauvriſſoit, nous recueillons aujourd'hui chez nous des fruits dont le nom autrefois nous étoit à peine connu. En obſervant ce que chaque province a de bon; ce que chaque terre fournit d'elle-même; ce que l'on peut tirer du mélange d'une terre avec une autre; ce que les arbres nous donnent ſans être taillés; ce que la taille produit ſur d'autres; ce que chaque ſaiſon enfante ſans effort; ce qu'on y peut ajoûter par le ſecours des chaſſis, des paillaſſons, des ſerres, des couches chaudes; en un mot en ſuivant exactement toutes les productions de la nature aidée par toutes ſortes de tentatives & d'induſtries, on eſt parvenu depuis quelques années à réunir dans un pays les avantages de pluſieurs autres; à communiquer à pluſieurs ſaiſons ce qui étoit auparavant le privilége d'une ſeule; à tirer profit d'une terre qui auparavant paroiſſoit frappée de ſtérilité; & à procurer à la ſociété un cercle de fruits & de légumes qui dure autant que l'année.

Le Comte. C'eſt ce cercle qui eſt le grand objet du jardinage: mais il ne le

L'OLIVIER. faut pas remplir, comme font bien des gens, de toutes les eſpéces imaginables. A quoi bon cultiver avec peine des arbres qui ne nous donnent que des fruits médiocres ? Réſervons plûtôt notre tems & notre terrain pour ce qu'il y a de plus parfait. Je veux, mon cher Chevalier, dans notre premiére promenade vous apprendre le meilleur emploi qu'on puiſſe faire d'un jardin, en vous détaillant les eſpéces qu'il y faut admettre à l'excluſion de toutes les autres, & le moyen d'en faire uſage durant toute l'année.

Le Chev. Si vous me tournez ſi fort du côté de l'économie, adieu la philoſophie.

Le Pr. Point du tout. La ſaine philoſophie commence toûjours par une raiſonnable économie. C'eſt par l'économie ſeule qu'on peut vivre en repos, faire du bien aux autres, & acquitter toute bienſéance. De quel droit ira-t-on philoſopher ſur ce qui ſe paſſe dans le ciel, & arranger le ſyſtème du monde, ſi l'on ne ſait pas régler le ſyſtême de ſa propre maiſon ?

Fin de la premiere Partie.

